PQ
1985
.G5
A77
1826
v.4
SMRS

ŒUVRES

DE

MADAME DE GENLIS.

TOME QUATRE-VINGT-DEUXIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE A. HENRY,
Rue Gît-le-Cœur, n° 8.

LES VEILLÉES

DU CHATEAU.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.
1826.

LES VEILLÉES DU CHATEAU.

OLYMPE ET THÉOPHILE,

OU LES HERNEUTES.

Sur les bords de la Vézère on voit encore aujourd'hui, dans le fond du Limousin, un vieux château qui n'est remarquable que par son air antique et la beauté de sa situation. Environné de prairies remplies de bestiaux, il est bâti sur le penchant d'une colline, de laquelle on découvre la rivière, et en perspective la jolie ville d'Uzerche, qui forme à cette distance un point de vue aussi singulier qu'agréable (*a*). C'est dans cette solitude

(*a*) La petite ville d'Uzerche est bâtie sur un rocher escarpé au pied duquel coule la rivière de

que le baron de Soligny, veuf depuis plusieurs années, s'occupoit uniquement de l'éducation d'un fils unique et chéri. Le baron avoit passé dans le monde toute sa jeunesse. Né avec de l'ambition, la nécessité, beaucoup plus que le penchant, le fixoit dans sa retraite. Ayant dissipé une partie de sa fortune et perdu les brillantes espérances qui l'avoient si longtemps séduit, il s'étoit enfin déterminé à quitter le monde. Il le regrettoit encore malgré lui, quoiqu'il n'en parlât qu'avec humeur. Il prenoit son dépit pour de la philosophie ; il se croyoit désabusé, il n'étoit qu'abattu et découragé. Cependant il avoit de la sensibilité, il chérissoit son fils ; et Théophile (c'étoit le nom de cet enfant) eût été digne, par les vertus qu'il

Vézère. On remarque dans cette ville qu'il n'y a point d'habitant qui n'ait la vue de la rivière de sa maison ou de son jardin, et que chaque maison, vue en perspective, paroît être un petit château à l'antique, avec des tourelles et des pavillons couverts d'ardoises. Cette ville est à cent neuf lieues de Paris. Limoges, sur la Vienne, à quatre-vingt-dix-sept lieues de Paris, est la capitale du Limousin.

annonçoit, de tenir lieu de tout à son père et de faire le bonheur de sa vie. Le baron avoit pour amie intime une de ses voisines, nommée Euphrasie. Théophile, voyant presque tous les jours la jeune Olympe, nièce d'Euphrasie, prit pour elle des sentimens que son père vit naître avec plaisir. Olympe étoit orpheline et sans fortune; mais Euphrasie n'avoit pour héritiers que des collatéraux, et le baron n'ignoroit pas qu'elle étoit décidée à laisser tout son bien à sa nièce. Olympe n'avoit que deux ans de moins que Théophile. Lorsqu'elle eut atteint sa seizième année, le baron s'expliqua sans déguisement avec Euphrasie; et le même jour Olympe et Théophile apprirent que leur mariage étoit arrêté. Quinze jours après on signa les articles : Euphrasie prit avec plaisir l'engagement de laisser toute sa fortune à une nièce qu'elle avoit élevée, et qu'elle aimoit uniquement.

Théophile, au comble de ses vœux, attendoit avec la plus vive impatience le jour fixé pour son mariage; rien ne manquoit à son bonheur. Il étoit aimé, il le

savoit; en présence de son père et d'Euphrasie, il avoit obtenu d'Olympe un aveu si nécessaire à sa félicité.

Enfin, on touchoit à la veille du jour heureux où Théophile et l'aimable Olympe devoient s'unir pour jamais, lorsqu'Euphrasie tomba malade; et le cinquième jour de sa maladie, le baron reçut une lettre de Paris, qui lui apprenoit qu'un parent très-éloigné, mais de même nom que lui, venoit de mourir, après avoir fait un testament par lequel il instituoit le baron son légataire universel. Cet événement, qui rendoit le baron possesseur d'une fortune considérable, le forçoit à partir sans délai pour Paris. Il étoit impossible de conclure le mariage d'Olympe et de Théophile avant son départ. Euphrasie, depuis deux jours, n'avoit plus sa tête; ainsi elle ne pouvoit signer le contrat de mariage. Théophile, obligé de suivre son père, montra une douleur si vraie et si touchante, que le baron, pour en adoucir l'amertume, conjura la triste Olympe de lui écrire. « C'est un père, ajouta-t-il, qui vous en prie, et c'est à votre

époux que vous écrirez. » Olympe promit, en pleurant, *de donner des nouvelles de sa tante*. Le baron, de son côté, s'engagea à ne rester que six semaines à Paris, et le jour même il partit avec Théophile.

Arrivé à Paris, le baron prit possession d'un magnifique hôtel et d'un riche héritage. Sa maison fut bientôt remplie d'une foule d'*amis intimes* dont il avoit été entièrement oublié pendant douze ans. Le baron se dit d'abord : *C'est ma fortune, c'est un bon souper qui rassemble cette troupe de lâches déserteurs*. Mais bientôt l'amour-propre, qui fait plus de dupes qu'un bon cœur n'en peut faire, sut lui persuader qu'il ne devoit qu'à son mérite les marques d'intérêt et les soins dont il étoit l'objet. Théophile, jeté tout-à-coup dans un monde si nouveau pour lui, ne goûtoit aucun des plaisirs qu'on s'empressoit de lui procurer. Uniquement occupé d'Olympe, il attendoit avec la plus vive impatience l'effet de ses promesses : elle avoit promis de lui écrire.... Cependant cette lettre si passionnément désirée n'arrivoit point. Enfin le baron reçoit des

nouvelles du Limousin; on lui mande qu'Euphrasie n'est plus, et qu'étant morte sans avoir recouvré sa connoissance et sans avoir fait de testament, la malheureuse Olympe se trouve réduite à une petite pension qui suffit à peine à sa subsistance, et qu'elle s'est retirée à Tulle (*a*), dans un couvent. A cette nouvelle, Théophile conjure son père de terminer promptement ses affaires, afin de partir pour le Limousin; il ajoute que les malheurs d'Olympe la lui rendent encore plus chère, s'il est possible. Le baron paroît approuver ses sentimens, et lui promet de hâter son départ. Théophile sur-le-champ écrivit à Olympe la lettre la plus touchante et la plus tendre, et il finissoit en lui protestant qu'il seroit à ses pieds avant qu'un mois fût écoulé. Théophile n'avoit pas été surpris qu'Olympe, dans les premiers momens de sa douleur, ne lui eût point écrit;

(*a*) C'est une ville considérable du bas Limousin, située en partie sur une montagne, au confluent des rivières de Salant et de Corrèze, dans un pays plein de montagnes et de précipices. Elle est à cent quatorze lieues de Paris.

mais quinze jours après cet événement, n'ayant pas encore reçu des nouvelles d'Olympe, il se livra aux plus cruelles inquiétudes. Le baron le consoloit un peu, en l'assurant qu'il étoit au moment de terminer toutes ses affaires. Enfin un jour que Théophile, plus affligé que jamais, étoit seul enfermé dans sa chambre, le baron vint le trouver, et, s'asseyant auprès de lui d'un air grave : « J'ai reçu, dit-il, des nouvelles d'Olympe. » A ces mots Théophile, transporté, veut saisir une lettre que tenoit son père. « Un moment, dit le baron ; modérez cette impatience : je n'ai rien d'heureux à vous annoncer.... — Ciel! Olympe est-elle malade?... — Non : elle jouit d'une santé parfaite;.... mais elle n'est plus digne de vous.... — Elle! Olympe! Non, il est impossible.... — Écoutez ce que m'écrit un homme respectable et dont l'austère probité vous est connue. » En disant ces paroles, le baron montre à son fils l'écriture et la signature d'un vieux gentilhomme du Limousin, dont le témoignage en effet ne pouvoit être suspect. Ensuite le baron lut l'article de la lettre

qui concernoit Olympe et qui étoit conçue en ces termes :

« Puisque vous me demandez la vérité avec tant de confiance, je dois vous la dire sans déguisement. Je vous avoue que la jeune personne en question se conduit avec une imprudence préjudiciable à sa réputation. Elle avoit pris d'abord, à la mort de sa tante, un parti très-sage, celui de se retirer dans un couvent; mais elle en est sortie au bout de quinze jours, pour aller demeurer chez une de ses amies, qu'elle voyoit autrefois à Uzerche, et qui, mariée depuis deux ans, habite une petite terre aux environs de Tulle. Cette amie n'a pas vingt ans, et malheureusement elle a été l'objet de plusieurs histoires fâcheuses qui ne la font pas regarder de bon œil dans la province. Enfin elle a un frère, jeune homme présomptueux, dont la société ne sauroit convenir à une jeune demoiselle attachée à sa réputation. Au reste, tout ceci ne tire point encore à conséquence. On ne doute pas que la nièce de la vertueuse Euphrasie n'ait des principes hon-

nêtes et solides : on n'attribue sa démarche inconsidérée qu'à son innocence même, au manque d'expérience, et à l'indifférence condamnable de son tuteur, qui la laisse maîtresse absolue de toutes ses actions. Mais si vous écrivez à ce sujet, monsieur et cher ami, je suis certain qu'on se rendra sur-le-champ aux justes représentations que vos engagemens vous donnent le droit de faire ; et tout sera réparé, si la jeune demoiselle retourne promptement dans son couvent : car je puis vous assurer que jusqu'ici on ne voit dans sa conduite que de l'étourderie, et une imprudence bien excusable à son âge, etc. »

Cette lettre déchira le cœur de Théophile. Agité, troublé par la jalousie, il voyoit dans le frère de l'amie d'Olympe un rival dangereux. Cependant il dissimula l'inquiétude qui le dévoroit ; il affecta de montrer la plus grande sécurité. « Mais ce ce n'est pas tout, lui dit son père ; la lettre que vous venez de lire est d'un homme circonspect, qui ne dit pas tout ce qu'il pense. En voici une autre de mon

intendant, qui s'explique sans aucun détour, et qui me mande que vous avez un rival; qu'Olympe ne peut ignorer une passion connue de tout le monde; qu'elle l'autorise en restant chez son amie, et qu'enfin le jeune homme s'est vanté publiquement qu'Olympe lui avoit sacrifié toutes vos lettres.... — C'est un imposteur! s'écria Théophile; je ne croirai jamais qu'Olympe soit capable d'une telle perfidie.... — Elle est inconstante, reprit froidement le baron; mais elle n'est point perfide; elle ne cherche pas à vous tromper : elle n'a répondu ni à vos lettres ni aux miennes; ce silence explique assez son changement.... — Non, interrompit Théophile, je ne me laisserai point abuser par de fausses apparences..... Olympe est innocente....., elle est calomniée : je dois la venger; mon père, laissez-moi partir; je meurs ici : souffrez que j'aille m'expliquer avec elle; je veux l'entendre, je veux punir l'audacieux..... le monstre qui ose flétrir sa réputation..... »

En parlant ainsi, le malheureux Théophile versoit un torrent de larmes : l'ex-

cès de sa douleur ne déceloit que trop sa jalousie. Son père, qui lisoit facilement tout ce qui se passoit dans son âme, parut le plaindre et s'attendrir. « Envoyons, dit-il, un courrier à Tulle; il portera votre lettre et il attendra la réponse. Si cette réponse ne vous satisfait pas, je vous permettrai alors de partir; mais accordez-moi ce délai. » Théophile, quoiqu'à regret, y consentit. Il écrivit au moment même la lettre la plus détaillée : il instruisoit Olympe de tout ce qu'on disoit contre elle. « Un seul mot, ajoutoit-il, pourra vous justifier. Restez, si vous voulez, chez votre amie; mais daignez me dire que vous êtes prête à remplir l'engagement sacré qui nous lie, et je serai le plus heureux des hommes. »

Le baron approuva cette lettre, et la fit partir sur-le-champ. Enfin, ce courrier dont Théophile attendoit le retour avec tant d'impatience; ce courrier, dépositaire de la destinée de Théophile, revint au bout de huit jours. Théophile alloit se coucher; il entend claquer un fouet : il tressaille; il vole chez son père. Un in-

stant après, le courrier entre dans la chambre. « Eh bien! s'écrie Théophile, avez-vous une réponse? — Oui, monsieur. — Eh! donnez. — Monsieur, elle n'est pas pour vous..... — Comment?..... — Elle est pour M. le baron. » En disant ces paroles, le courrier remet au baron une cassette et une lettre, et il sort. « Que signifie ceci? dit le baron d'un air surpris... Que peut renfermer cette cassette? » Théophile ne répondit pas; il étoit immobile et tremblant, et n'osoit presser son père d'ouvrir la lettre. Après un moment de silence, le baron brise le cachet, déploie la lettre et lit tout bas. Théophile, les yeux fixés sur le visage de son père, frémit en voyant l'étonnement et l'indignation qui s'y peignent. « O ciel! s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée, que vous mande-t-elle? — Ah! mon fils, reprit le baron, armez-vous de courage! mais, que dis-je? vous n'en aurez pas besoin; pourriez-vous regretter un objet si méprisable!.... » A ces mots Théophile pâlit; il tombe dans un fauteuil, et, prenant la fatale lettre que lui présente son père, ses yeux se rem-

plissent de larmes, en reconnoissant l'écriture et la signature d'Olympe. Mais que devint-il en lisant ce qui suit :

« Puisqu'on me laisse maintenant la liberté de disposer de mon sort, je dois, monsieur, vous déclarer sans retour que l'obéissance seule m'obligeoit à former des nœuds qui n'auroient pu faire mon bonheur. Cet aveu nous dégage l'un et l'autre. J'ai l'honneur, monsieur, de vous renvoyer les présens que ma chère et respectable tante m'ordonna d'accepter..... Recevez, monsieur, l'assurance de l'attachement respectueux avec lequel je suis, etc. OLYMPE. »

Après avoir lu cette lettre, Théophile garda un instant le silence; ensuite regardant son père d'un air égaré : « Je me vengerai, dit-il; oui, je me vengerai..... — Et comment? — Comment! juste ciel! J'ai un rival..... il mourra..... — Sans doute vous avez un rival aimé; mais que vous importe? ne devez-vous pas mépriser et oublier à jamais une femme indigne de vous! — Oui, je la méprise, je la hais; je

l'oublierai sans peine : je serois en effet le plus vil des hommes si je conservois pour elle le moindre sentiment..... La perfide! sous des traits si doux, avec cet air d'innocence et de candeur, cacher une âme si fausse... — Encore une fois elle ne vous a point trompé; elle ne vous aime pas : elle le déclare sans déguisement... — Elle m'aimoit, elle me l'a dit.... Mon père, j'en suis certain, elle m'a aimé!... On l'a séduite; on l'a trompée; peut-être s'abuse-t-elle encore!.... Ah! si je pouvois la voir, lui parler!.... Laissez-moi partir, que je la voie, que je l'entende!.... — Insensé! reprenez cette lettre, relisez-la, et rougissez d'une passion qui ne peut désormais que vous avilir. — O mon père! je ne me connois plus! plaignez-moi, guidez-moi; je m'abandonne à vous. »

Le baron et le malheureux Théophile passèrent ensemble le reste de la nuit. Théophile ne se coucha qu'au jour : il ne trouva dans son lit ni le sommeil ni le repos, et le soir il s'enferma dans sa chambre et ne parut point, parce que son père avoit du monde à souper. Le lendemain,

Théophile se trouva seul avec le baron ; en lui promettant d'oublier Olympe, il ne parla que d'elle : tantôt il la dépeignoit sous les traits d'un monstre digne de toute sa haine, tantôt il cherchoit à l'excuser, et vouloit du moins lui conserver un reste d'estime.

« Mais, en effet, maman, interrompit Caroline, je ne trouve pas qu'Olympe soit méprisable. S'il est vrai qu'elle n'eût jamais aimé Théophile, on ne pouvoit l'accuser d'inconstance ; d'ailleurs, Olympe étoit sans fortune, Théophile en avoit une considérable, et cependant Olympe ne vouloit point l'épouser, parce qu'elle ne croyoit pas pouvoir le rendre heureux. Je trouve cela noble.... — En supposant qu'Olympe n'eût jamais aimé Théophile (ce qui ne me paroît pas bien prouvé), ne lui avoit-elle pas dit qu'elle l'aimoit? n'avoit-elle pas reçu sa foi et promis de s'unir à lui?.... — Cela est vrai ; mais elle dit que sa tante l'avoit forcée de prendre cet engagement. — Dès qu'elle avoit pu se décider à épouser Théophile par obéissance, elle auroit dû, après la mort de sa

tante, persister dans cette résolution, par respect pour sa parole. Enfin, si Théophile lui eût inspiré une aversion invincible, que ne l'avoit-elle dit à sa tante? que n'avoit-elle demandé du temps, ou même déclaré qu'elle ne pouvoit consentir à cette union? Elle n'étoit pas sous l'autorité sacrée d'une mère, ce qui eût rendu sa résistance plus excusable..... — Oui, je commence à comprendre qu'elle avoit tort..... — Souvenez-vous surtout que rien ne peut jamais nous dispenser de remplir les engagemens que nous avons contractés. Cette phrase, *l'engagement que j'ai pris n'étoit pas volontaire*, est une excuse que la conscience désavoue, et que la probité n'a jamais fait valoir. Vous savez que votre parole doit être inviolable, que vous ne pouvez la trahir sans vous déshonorer; préférez donc, s'il le faut, la mort à l'infamie d'y manquer. En un mot, si la crainte, si les menaces vous arrachent une promesse, n'ajoutez pas à cette foiblesse la honte ineffaçable qu'imprime le parjure : mais revenons à Théophile.

Le baron n'épargnoit rien pour le distraire de sa douleur. Il le menoit souvent chez la vicomtesse de Lisbé, maison brillante où se rassembloit la meilleure compagnie. La vicomtesse avoit une fille âgée de dix-sept ans, et dont le baron vantoit avec enthousiasme la figure et la grâce. Cependant mademoiselle de Lisbé n'étoit point jolie; mais la recherche de sa parure annonçoit la prétention de le paroître. Elle parloit beaucoup, rioit souvent, dansoit bien : on savoit d'ailleurs qu'elle avoit des maîtres de toute espèce; c'en étoit bien assez pour autoriser les amis de la maison à dire que mademoiselle de Lisbé étoit *piquante, jolie, aimable et remplie de talens.* Mais Théophile ne lui donnoit pas de semblables éloges; il la trouvoit *affectée*, *maniérée;* il étoit excédé de ses rires forcés, choqué de sa coquetterie, et elle lui paroissoit surtout insupportable, lorsque, malgré lui, il se rappeloit la conversation remplie de charmes et les grâces naturelles d'Olympe.

Sur la fin de l'hiver, Théophile entra dans le régiment du frère de mademoiselle

de Lisbé; et au printemps il suivit son colonel à sa garnison. Au bout de cinq mois il revint à Paris : son père lui trouva le même fonds de mélancolie. Cependant il remarqua, avec plaisir, qu'il ne parloit plus d'Olympe. Près d'un an s'étoit écoulé depuis que Théophile avoit quitté le Limousin. Il n'y avoit que huit jours qu'il étoit revenu de sa garnison, lorsqu'un soir le baron l'emmena dans son cabinet, et lui fit part de l'intention où il étoit de le marier incessamment. Il ajouta qu'il désiroit lui faire épouser mademoiselle de Lisbé. A ces mots Théophile avoua sans détour qu'il avoit un éloignement invincible pour le mariage; et, de plus, une aversion particulière pour mademoiselle de Lisbé. Le baron lui détailla avec emphase tous les avantages brillans de l'établissement qu'il lui proposoit. Théophile l'écouta froidement, et répondit qu'il n'avoit d'autre ambition que celle de se distinguer. Alors le baron se fâcha, et il déclara qu'il avoit donné sa parole à la famille de mademoiselle de Lisbé. Théophile, consterné autant que surpris, de-

manda du temps pour se déterminer à former un engagement si contraire à son inclination, et il ne put obtenir qu'un délai de huit jours. Retiré dans sa chambre, Théophile passa une partie de la nuit à réfléchir sur son sort. Il se rappela tous les éloges que le baron donnoit depuis si long-temps à mademoiselle de Lisbé; ses liaisons intimes avec la famille de cette jeune personne, liaisons formées avant que le baron eût reçu la lettre d'Olympe. Beaucoup d'autres circonstances se retracèrent à sa mémoire, qui lui persuadèrent qu'il y avoit eu de l'artifice dans la conduite du baron, et qu'il avoit formé le projet de lui faire épouser mademoiselle de Lisbé, dans le temps même où il paroissoit vouloir remplir ses engagemens avec Olympe. Mille soupçons confus s'offrirent à son esprit; il imagina qu'il n'étoit pas possible qu'on eût soustrait ses lettres, et peut-être celles d'Olympe, et qu'enfin on fût parvenu à le perdre auprès d'Olympe, tandis qu'on la calomnioit auprès de lui.

Il ne se livra pas sans scrupule à des

soupçons si outrageans pour son père, mais chaque réflexion sembloit les confirmer; et, ne pouvant supporter une semblable incertitude, il prit la résolution de partir secrètement la nuit suivante, et d'aller en Limousin s'expliquer avec Olympe elle-même. Il ignoroit absolument la destinée d'Olympe : depuis six mois il n'avoit pas même osé prononcer son nom. Il frémissoit en pensant qu'il la trouveroit peut-être mariée. Mais cette crainte affreuse ne put le retenir. Le lendemain, il sut cacher à son père son agitation et son trouble. Il confia une partie de son secret à un de ses amis, qui lui donna un de ses gens pour l'accompagner; et, sur les deux heures après minuit, il sortit furtivement de la maison de son père; il monta à cheval, et prit la route du Limousin.

Il alla droit à Tulle : il y arriva au déclin du jour. Il descendit dans une auberge, et questionna en tremblant son hôtesse sur Olympe. Il apprit, avec une joie inexprimable, qu'Olympe n'étoit point mariée; mais cette joie fut bien troublée par tout ce que l'hôtesse lui dit d'ailleurs. Elle lui

conta que personne ne doutoit qu'Olympe n'eût aimé le frère de son amie; qu'elle étoit restée huit mois chez cette dernière; et qu'enfin le jeune homme, auquel elle avoit sacrifié l'établissement le plus avantageux, n'ayant pas voulu l'épouser, Olympe, au désespoir, s'étoit décidée à retourner dans son couvent; mais que les religieuses ayant refusé de la recevoir, elle étoit partie pour Uzerche; qu'elle s'étoit réfugiée chez son tuteur, qui avoit une terre aux environs d'Uzerche; que cette dernière démarche achevoit de la perdre dans l'opinion publique, parce que son tuteur n'étoit point marié; qu'on le regardoit comme un homme sans principes et sans mœurs, et qu'il avoit chez lui une femme déshonorée, avec laquelle Olympe vivoit dans la plus grande intimité. Malgré cet affreux détail, Théophile persista dans la résolution de voir Olympe, et il partit sur-le-champ pour Uzerche.

On le conduisit à la terre du tuteur d'Olympe. Il laissa ses chevaux dans le village : il s'enveloppa d'une redingotte, mit sur sa tête un chapeau rabattu; et,

avec un trouble impossible à dépeindre, il prit le chemin du château. On lui dit à la porte que le maître de la maison étoit absent depuis plus de six semaines, qu'il n'y avoit au château que madame Du Rocher (cette femme dont l'hôtesse avoit parlé) et mademoiselle Olympe. Il étoit huit heures du soir. Théophile traversa une grande cour fort obscure. Il rencontra une servante qui le conduisit à l'appartement d'Olympe. Son émotion étoit si vive, qu'il pouvoit à peine se soutenir sur ses jambes; et, malgré le désir qu'il éprouvoit de revoir Olympe, il ne fut pas fâché de ne point la trouver dans sa chambre, afin de pouvoir respirer un moment. La servante, à laquelle il se garda bien de dire son nom, sortit pour aller chercher Olympe, et Théophile resta seul. Il ne put regarder sans attendrissement et sans intérêt tous les objets qui l'environnoient : le clavecin d'Olympe, son écritoire, sa toilette, et surtout son serin enfermé dans une cage. Il reconnut dans l'instant ce petit oiseau qu'Olympe avoit reçu de lui la veille de leur séparation. « Eh quoi! pauvre petit

animal, s'écria Théophile, tu venois de moi, et cependant Olympe a pu te conserver! » En disant ces mots, Théophile, attendri malgré lui, ouvrit la cage, prit l'oiseau et le mit dans son sein. Le serin, se débattant sur le cœur palpitant de Théophile, prononça distinctement ces mots : *J'aime Théophile*... Ces paroles retentirent jusqu'au fond de l'âme de Théophile. Eperdu, hors de lui, il n'osoit croire qu'il eût bien entendu, lorsque l'oiseau répéta encore deux fois de suite : *J'aime Théophile*... « Ah! je n'en puis douter maintenant! s'écria Théophile. Quoi! ces mots si chers, c'est Olympe qui les a dictés! Combien de fois elle a dû les répéter pour les apprendre à cet oiseau! et elle pensoit, hélas!... que je ne les entendrois jamais!... Olympe! chère Olympe! vous êtes fidèle à vos premiers sermens! vous êtes innocente!..... Sans doute vous me croyez coupable, et cependant vous m'aimez encore! Vous gardez cet oiseau! vous daignez l'écouter!..... » En disant ces paroles, Théophile baisoit avec transport le petit serin et le baignoit de larmes; et

l'oiseau, à qui l'on n'avoit appris qu'une seule phrase, répondoit aux caresses passionnées de Théophile, en battant des ailes et en répétant toujours : *J'aime Théophile.*

Tout-à-coup Théophile tressaille ; il entend marcher : il ne peut méconnoître le pas léger d'Olympe, et croit reconnoître encore jusqu'au bruit que fait sa robe en marchant!... Il s'élance vers la porte : cette porte s'ouvre, Olympe paroît; Théophile se précipite à ses genoux. Le serin s'échappe des mains de Théophile, et vole dans les bras de sa maîtresse en prononçant le nom de *Théophile.* Olympe pousse un cri perçant; elle veut fuir : Théophile l'arrête. Pâle et tremblante, Olympe tombe sur une chaise ; elle est près de s'évanouir ; elle n'a pas la force de proférer une seule parole. Théophile, toujours à ses pieds, ne peut s'exprimer que par des pleurs. L'oiseau seul conserve la faculté de parler : et, charmé de revoir sa maîtresse, il redit mille fois sa leçon.... Olympe, troublée, confuse autant qu'irritée, rompt enfin le silence; et d'une voix entrecoupée : « Ne croyez que moi, dit-elle, je dois vous

haïr, vous mépriser; j'ai dû vous oublier.... — Olympe, au nom du ciel, daignez m'entendre!.... Je suis libre, je suis fidèle, on nous a trompés l'un et l'autre; cet oiseau chéri vient de me faire connoître mon erreur. Écoutez à votre tour ma justification!.... — Mais comment pourrez-vous vous justifier de n'avoir pas répondu à mes lettres?... — Vos lettres!... Je n'en ai pas reçu une seule, et je vous en ai écrit plus de vingt!.... »

Ces mots achevèrent de dissiper les doutes d'Olympe : elle avoit trop d'innocence et de candeur pour n'être pas facile à persuader. Elle ne put retenir ses larmes; et levant les yeux au ciel : « Ah! Théophile, dit-elle, puisque vous êtes toujours le même, je ne me plaindrai plus des trahisons et des perfidies que j'ai éprouvées! » Ces paroles rendirent Théophile le plus heureux des hommes. Après avoir exprimé sa joie et sa reconnoissance, il entra dans le détail de tout ce qui lui étoit arrivé. Olympe l'écouta avec autant de surprise que d'attendrissement. Ensuite, reprenant la parole, elle lui dit que,

dénuée de guides et de conseils, elle n'avoit pas cru faire une démarche nuisible à sa réputation en se rendant aux instances de son amie, qui la pressoit d'aller loger chez elle; que d'ailleurs elle n'avoit alors aucun doute sur la parfaite honnêteté de cette jeune personne; que dans le château de son amie, toujours renfermée dans sa chambre avec son serin, elle n'y avoit reçu qu'un de ses parens, qui, sous le voile de l'intérêt et de l'amitié, cachoit les plus noirs desseins; qu'elle avoit pris de la confiance en cet homme, qu'elle lui avoit fait part du chagrin qu'elle éprouvoit de ne point recevoir des nouvelles de Théophile, et qu'enfin ce perfide confident lui avoit annoncé que Théophile ne l'aimoit plus, et qu'il étoit amoureux de mademoiselle de Lisbé. « Il me montra, poursuivit Olympe, plusieurs lettres de monsieur votre père, qui achevèrent de me convaincre que l'honneur seul pourroit vous déterminer à remplir vos engagemens avec moi. Alors je n'hésitai point à rompre sans retour avec vous; et, trop fière pour vous laisser voir les sentimens

de mon cœur, j'écrivis la lettre que vous avez lue. Accablée de tristesse, et croyant vous haïr, cet innocent petit oiseau me devint odieux. Je ne pouvois plus écouter sans colère ce que j'avois eu tant de plaisir à lui apprendre. Un soir j'ouvris ma fenêtre, et je lui rendis la liberté. Après l'avoir ainsi sacrifié malgré moi, je le regrettai. J'en rougissois; mais cherchant à me persuader que je l'aimois pour lui-même, je me levai au milieu de la nuit, je rouvris ma fenêtre, je l'appelai mille fois; ce fut en vain, il ne revint pas: je passai le reste de la nuit à le pleurer, et le lendemain matin je descendis dans le parc. Je m'assis, et je pleurois, quand tout-à-coup j'entendis une petite voix plaintive prononcer doucement le nom de *Théophile*..... Imaginez quel fut mon saisissement!.... Voilà, Théophile, le seul mouvement de joie que j'aie éprouvé dans votre absence.... Je trouvai mon pauvre petit serin sur un rosier: il avoit souffert; il étoit tremblant, effarouché, et le rosier étoit couvert des plumes qu'il avoit perdues. Je le repris, je le soignai et je

me décidai à le garder jusqu'au moment où j'apprendrois votre mariage. J'étois bien déterminée à ne jamais vous revoir : mais en même temps je renonçois à tout engagement, et au fond de l'âme je ne pouvois me persuader que vous fussiez capable d'en former un nouveau. Je me disois : « Il aura des remords, il ne pourra se résoudre à épouser celle qu'il me préfère. Je n'accorderai point de pardon, je serai inflexible ; mais je puis bien conserver mon serin, il ne le saura jamais. Je cacherai mon serin à tous les yeux ; moi seul je l'entendrai parler !... » Telles furent les raisons que je me donnai à moi-même pour m'autoriser à garder mon cher petit oiseau.

» Je restai six mois chez mon amie. Durant cet espace de temps, l'indigne confident que j'avois choisi me proposa de m'épouser. Alors il me devint justement suspect. Je lui déclarai que je ne le verrois plus. Pour se venger, il m'apprit qu'on déchiroit ma réputation ; que la personne chez laquelle j'étois avoit perdu la sienne, et qu'on m'accusoit d'aimer son frère. Je ne

regardai des avertissemens si tardifs que comme des calomnies. Cependant j'examinai avec attention la conduite de mon amie, et bientôt mes yeux commencèrent à s'ouvrir. Je pris la résolution de retourner à Tulle dans le couvent que j'avois si imprudemment quitté. Les religieuses, prévenues contre moi, ne voulurent pas me recevoir. Humiliée, trahie, abandonnée, et soutenue par ma seule innocence, je vins dans cette terre demander des conseils à mon tuteur. Mon intention n'étoit point de le prier de m'accorder un asile, parce que la décence ne me permettoit pas de demeurer avec un homme qui n'avoit point de femme chez lui; mais je fus plus heureuse que je ne l'avois espéré. En arrivant ici, je trouvai mon tuteur prêt à partir pour un voyage de deux mois; il me présenta à une dame de ses parentes, qui a éprouvé de grands malheurs, et qui est retirée dans ce château pour quelques mois. Madame du Rocher (c'est son nom) me paroît aussi aimable qu'elle est vertueuse. Elle m'a conté son histoire, qui feroit le sujet du roman le plus intéres-

sant; et je compte demeurer ici tant qu'elle y restera. »

Olympe cessa de parler. Théophile, attendri autant qu'ému, fut un instant sans répondre; ensuite, poussant un profond soupir : « Hélas! dit-il, nous ne devons attribuer nos malheurs qu'à cette innocence, à cette candeur touchante qui vous caractérisent!.... Ce sont ces vertus angéliques qui ont fourni des prétextes pour vous noircir et pour vous calomnier : ce sont elles qui vous aveuglent!..... Par exemple, vous croyez être ici dans un asile honnête et sûr?....— Eh bien?.....— Eh bien! cette femme que vous estimez est l'objet le plus méprisable!.....— Juste ciel!.... — Ce qu'on m'en a dit à Tulle vient encore de m'être confirmé dans la maison même que j'habite dans ce village.

— O ma tante! s'écria Olympe en fondant en larmes, je n'ai senti en vous perdant que la douleur qu'inspire la plus tendre affection et la plus juste reconnoissance; mais je ne comprenois pas encore toute l'étendue de mon malheur.... Insen-

sée! je ne savois pas à quel point un guide m'étoit nécessaire..... Eh quoi! avec des intentions si pures on peut détruire sa réputation, on peut se perdre?..... Il est donc impossible que l'amour de la vertu puisse tenir lieu d'expérience! — Au nom du ciel, calmez-vous! interrompit Théophile, songez que tous nos maux sont finis; nous sommes désabusés l'un et l'autre. L'engagement le plus sacré, le plus saint, nous lie... — Mais votre père veut le rompre : il a soustrait mes lettres et les vôtres avant même qu'on eût cherché à me noircir... — N'en doutez pas, il a voulu d'abord éprouver nos sentimens l'un pour l'autre; ensuite il a cru des rapports infidèles; et cette erreur, justifiée par de fausses apparences, est l'excuse de sa conduite. Mais quand il apprendra tout ce que vous m'avez dit, quand il saura seulement l'histoire du petit serin, vous le verrez, soyez-en sûre, vous conjurer lui-même de remplir un engagement que la reconnoissance, l'honneur et l'amour me rendent également cher. »

On croit facilement ce qu'on désire,

surtout lorsqu'on a dix-sept ans. Olympe ne douta point que le baron, en connoissant son erreur, ne brûlât du désir de réparer son injustice. Tranquillisée sur l'avenir, elle s'occupa du présent. Elle ne vouloit plus rester chez son tuteur : mais quel asile choisir en attendant que Théophile se fût expliqué avec son père? Elle ne connoissoit que deux ou trois vieux amis de sa tante, qu'elle avoit absolument perdus de vue depuis la mort d'Euphrasie, et qui, sûrement, prévenus contre elle, refuseroient de la recevoir. Il n'y avoit point de couvent à Uzerche. Enfin, elle se décida à partir le lendemain pour Brives (*a*), à s'y mettre dans un couvent, et à attendre des nouvelles de Théophile, qui, de son côté, retourneroit le même jour à Paris. Théophile obtint d'Olympe qu'elle le recevroit encore le lendemain, et qu'ils ne partiroient l'un et l'autre qu'après avoir concerté ensemble toutes les

(*a*) Surnommée *la Gaillarde*, à cause de l'agrément de sa situation. Cette ville est à cent dix-huit lieues de Paris.

mesures qu'ils avoient à prendre. De retour à son auberge, Théophile apprit de fâcheuses nouvelles. Son laquais lui dit qu'il avoit vu rôder autour de la maison quatre ou cinq hommes qui paroissoient être déguisés, et qui avoient fait beaucoup de questions à leur hôte.

Comme le laquais achevoit ce récit, Théophile entendit du bruit. « On va venir m'arrêter! » s'écria-t-il. En disant ces mots il saisit deux pistolets chargés, et il s'avance vers la porte. Dans cet instant il vit paroître l'homme d'affaires de son père, qu'il avoit laissé à Paris. « Monsieur Dumond, dit Théophile, venez-vous me chercher de la part de mon père? — Oui, monsieur, répondit M. Dumond un peu déconcerté à la vue des pistolets. — Avez-vous le projet de m'emmener de force? reprit Théophile... — Monsieur... j'espère... que votre soumission pour M. le baron... Mais enfin... je ne dois pas vous cacher que..... je suis porteur d'un ordre du roi.... — Un ordre de mon père eût suffi. Il veut que je vous suive : je vous suivrai; mais je vous déclare que je ne partirai point sans avoir

revu la personne pour laquelle je suis venu ici... — Monsieur... — Point d'objections, elles seroient inutiles... — Mon ordre porte de vous faire partir sur-le-champ... — Un devoir sacré me retient pour quelques heures... Il faut que je retourne au château. Il est onze heures; les portes du château maintenant sont fermées, tout le monde est couché; je ne veux ni faire de scène, ni surtout causer d'effroi : ainsi je ne réveillerai personne. Par conséquent, je passerai la nuit ici, dans l'attitude où vous me voyez. A la pointe du jour je me rendrai au château, j'y resterai trois quarts d'heure; ensuite je vous suivrai... — Monsieur votre père sera fort mécontent... — Il daignera m'entendre et m'excuser... Je prends tout sur moi. Vous pouvez, Monsieur Dumond, si vous voulez, m'attendre dans cette chambre. Je n'ai nulle envie de vous échapper, et même je vous donne ma parole d'honneur de ne le pas tenter. »

M. Dumond, voyant Théophile fermement décidé à ne partir que le lendemain, et à ne pas quitter ses pistolets, consentit à l'attendre. Il s'établit dans un cabinet

voisin, et Théophile passa le reste de la nuit à se promener dans sa chambre, et à réfléchir à la conversation qu'il auroit avec Olympe. Aussitôt que parut l'aurore, Théophile appela M. Dumond, et lui proposa de le suivre, s'il le désiroit, jusqu'aux portes du château. M. Dumond fit encore quelques représentations; mais Théophile montra tant de fermeté, que M. Dumond fut obligé de céder. Accompagné de deux hommes, il suivit de loin Théophile, qui promit de ne rester qu'une heure avec Olympe. En arrivant au château, Théophile apprit qu'Olympe venoit d'en sortir. Le château étoit situé à un quart de lieue de l'église où reposoient les cendres d'Euphrasie. Olympe, la veille, étoit convenue avec Théophile qu'elle le recevroit à dix heures, et qu'ensuite elle partiroit pour Brives. Elle avoit voulu, avant de s'éloigner des environs d'Uzerche, rendre un dernier hommage à la mémoire de sa tante.

Malgré les murmures de M. Dumond, Théophile quitta sur-le-champ le château, et alla trouver Olympe. En entrant dans l'église, il s'arrêta à la porte pour contem-

pler Olympe, seule au milieu du chœur, et prosternée sur le tombeau d'Euphrasie. Cet objet intéressant, la sainteté du lieu, la vue de cette église, où, sans la mort d'Euphrasie, Théophile auroit reçu la foi d'Olympe; un spectacle et des souvenirs si touchans firent sur le cœur de Théophile la plus vive impression. Il s'avança vers Olympe. Au bruit qu'il fit en marchant, Olympe leva la tête, et lui montra un visage baigné de larmes. Théophile approche, et tombe à genoux à côté d'elle. Olympe, surprise de le voir, et surtout frappée de l'altération qu'elle remarque dans ses traits, le regarde avec un étonnement mêlé d'effroi. Théophile saisit une des mains d'Olympe, et la serrant fortement dans les siennes : « O respectable Euphrasie! dit-il d'une voix étouffée; hélas! si vous viviez, c'est ici que j'aurois reçu cette main chérie que vous m'aviez promise! c'est ici qu'un serment sacré eût uni pour toujours le sort d'Olympe à celui de Théophile!.... Ah! du moins, ce serment si cher sera prononcé sous ces voûtes!.... Oui, je jure, Olympe, de n'être

jamais qu'à vous : j'en atteste l'Être suprême qui nous entend, et qui lit dans mon cœur.... — Arrêtez, s'écria la tremblante Olympe, arrêtez, Théophile! craignez, hélas! craignez de faire un serment téméraire!.... — C'est parce qu'il est inviolable, que je le prononce avec transport.... — Et si votre père le réprouve!.... — Il n'en a pas le droit : peut-il vouloir briser des nœuds qu'il a formés lui-même!... Olympe, s'il est vrai que vous m'aimiez, daignez m'en donner la preuve la plus chère. Dans cette église, où nos parens promirent de nous conduire; devant cet autel, où j'ai dû recevoir votre foi; enfin sur la tombe révérée de celle qui vous tint lieu de mère, et qui vous ordonna de m'accepter pour époux, promettez-moi d'unir votre destinée à la mienne!..... — Ah! qu'exigez-vous? dit Olympe. Hélas! pouvons-nous disposer de nous-mêmes?.... » En disant ces mots, Olympe voulut retirer sa main, cette main tremblante que Théophile retenoit dans les siennes..... « Olympe! s'écria Théophile, voulez-vous m'abandonner? For-

mez-vous le projet de renoncer à moi?.... Craignez mon désespoir!... » Le ton dont il prononça ces paroles fit tressaillir Olympe; elle pâlit, et jetant sur Théophile un regard languissant et timide : « Hé bien! dit-elle d'une voix foible, je m'engage par les mêmes sermens que vous venez de faire.... » A ces mots, Théophile joignit les mains, en remerciant, dans les termes les plus passionnés, et le ciel et la triste Olympe, qui, toujours pâle, interdite et troublée par de funestes pressentimens, les yeux fixement attachés sur la tombe, partageoit les sentimens de Théophile, mais sans pouvoir goûter la joie qu'il éprouvoit.

Dans cet instant le sacristain entrant dans l'église, Théophile supplia Olympe de lui accorder un moment d'entretien chez le curé, dont la maison étoit à côté de l'église; et Olympe s'y laissa conduire. Là, Théophile instruisit Olympe de l'arrivée de M. Dumond. Cette nouvelle consterna Olympe. « Ah! Théophile, dit-elle en versant un déluge de pleurs, quel serment m'avez-vous arraché! et dans quel

moment! lorsque votre père irrité vous rappelle pour vous ordonner de m'oublier?.... — Vous oublier! interrompit Théophile : vous êtes à moi; la mort seule peut nous désunir.... Chère Olympe, bannissez des craintes outrageantes pour mon père : quand il vous connoîtra; quand l'amour, l'honneur et la vérité vous auront justifiée par ma voix, il approuvera mes sentimens : il m'aime, il n'est ni vil ni barbare!.... — Mais il est ambitieux!... — L'ambition peut elle l'emporter sur la justice et sur la nature?... Je suis sûr d'obtenir son consentement; je ne crains que des délais, des retardemens.... Vous pourriez dissiper toutes mes inquiétudes.... — Comment?.... — En osant me suivre à Paris.... — Que dites-vous?.... — Cette proposition ne peut blesser ni la décence ni votre délicatesse : nous ne partirons point ensemble.... — Et quel seroit mon asile à Paris?... — J'y puis disposer de la maison d'un de mes amis.... — Quoi! loger chez un homme, et sans doute chez un homme de votre âge?... Non, jamais... » Ici Théophile, pour déterminer Olympe, se per-

mit un mensonge : il dépeignit Derval comme un grave personnage, d'un âge mûr; et il assura qu'il étoit également respectable par son expérience et son caractère. « D'ailleurs, ajouta-t-il, vous ne le verriez point, il ne seroit pas chez lui, et vous ne resteriez dans sa maison que vingt-quatre heures tout au plus. Durant ce temps je chercherois un appartement dans un couvent.... Enfin, je ne puis me résoudre à vous quitter; il ne m'en a déjà que trop coûté pour être séparé de vous. Mon père ne peut rien opposer à tout ce que j'ai à lui dire; mais ne nous exposons point à devenir encore les victimes de quelques nouveaux artifices. Au nom du ciel, Olympe, suivez votre époux! suivez l'heureux mortel auquel le plus saint des sermens vous engage, afin que dans l'instant même où j'aurai le consentement de mon père, vous puissiez paroître, et qu'il soit impossible de nous tromper, ou de trouver des prétextes pour différer de nous unir.—Ah! dit Olympe, que sont devenues toutes mes résolutions? Cette nuit, en pensant à vous, je m'affligeois que mon in-

discret petit serin vous eût fait connoître des sentimens que je devrois cacher : je me repentois de vous avoir écouté si longtemps; je me décidois à ne plus vous revoir aujourd'hui, à partir avant l'heure que je vous avois indiquée.... Hélas! dans l'église même où vous m'avez surprise, au pied de l'autel où je promettois à Dieu de sacrifier, s'il le falloit, un malheureux penchant, ma bouche a prononcé l'imprudent serment que vous m'avez dicté!... Et maintenant vous exigez que je vous suive, que j'aille m'exposer aux mépris, aux refus de votre père, qui me rejette!.... — Vous oubliez toujours qu'il est dans l'erreur, qu'il sera désabusé.... Olympe, rendez-lui plus de justice : vous le verrez à vos pieds, n'en doutez pas.... Enfin, vous n'êtes plus à vous-même : nous sommes engagés l'un à l'autre par des nœuds que nul pouvoir humain ne peut rompre.... Ne nous séparons plus..... Olympe!.... les momens nous sont chers..... On m'attend..... il faut que je vous quitte..... Je vais partir désespéré, si vous refusez de me suivre... — Eh quoi! s'écria douloureusement Olympe, vous ne

me laissez pas même le temps de réfléchir sur les conséquences d'une démarche si téméraire!..... Ah! Théophile, vous abusez de votre ascendant sur moi!.... »

Olympe n'en put dire davantage; ses larmes lui coupèrent la parole. Théophile redoubla ses instances, et il obtint enfin la promesse qu'il sollicitoit avec tant d'ardeur. Olympe reçut de lui l'adresse de la maison où elle devoit descendre à Paris sous un nom supposé. Elle s'engagea, en pleurant, à le suivre et à partir le lendemain. Alors Théophile, au comble de ses vœux, alla rejoindre M. Dumond. Il monta avec lui dans une chaise de poste qui les attendoit, et il prit sur-le-champ la route de Paris. Il partit le plus satisfait de tous les hommes, n'imaginant pas qu'il fût possible que son père, après l'avoir écouté, désapprouvât ses sentimens. Mais, à mesure qu'il approchoit de Paris, ses espérances s'affoiblissoient; il se rappeloit avec effroi l'ambition et la conduite artificieuse de son père. Le doute, la crainte, l'inquiétude, succédoient insensiblement à sa sécurité; et il arriva à Paris dans un état de

découragement qui différoit peu du désespoir. Il étoit neuf heures du soir lorsqu'il rentra dans la maison paternelle.

Le seul accueil des domestiques ne lui annonça que trop l'indignation de son père, il ne vit que des visages mornes et sévères. Les uns venoient l'examiner avec une curiosité maligne; plusieurs haussoient les épaules en le regardant; d'autres s'arrêtoient gravement pour le laisser passer, en baissant les yeux d'un air triste et consterné. Personne ne lui parloit. Au haut de l'escalier il trouva le vieux valet-de-chambre du baron, qui lui remit mystérieusement un billet. Théophile voulut entrer chez son père. « Non, monsieur, dit le valet-de-chambre d'un ton brusque; vous ne pouvez le voir aujourd'hui..... — Quoi! mon père refuse de m'entendre?... — Il vous écrit... — Ah! je suis perdu, s'écria Théophile. » En disant ces paroles, il prit le chemin de sa chambre, et là il ouvrit en tremblant le billet du baron; il y trouva ces mots :

« Un ingrat, un rebelle n'est plus mon

fils ; vous n'êtes maintenant que mon prisonnier. Je ne vous verrai point que vous ne m'ayez formellement promis par écrit une obéissance sans bornes. »

Théophile, après avoir lu ce terrible arrêt, frappé comme d'un coup de foudre, demeure un moment immobile ; ensuite rassemblant toutes ses forces : « Eh bien! dit-il, je resterai prisonnier. » Mais bientôt une réflexion douloureuse anéantit tout le courage de Théophile. Olympe devoit arriver dans deux jours : qu'imagineroit-elle en ne voyant pas Théophile? Cependant, comme il avoit pensé qu'il ne pourroit peut-être pas s'échapper sur-le-champ pour aller prévenir Derval (cet ami chez lequel Olympe devoit loger), le laquais que ce même ami avoit prêté à Théophile etoit chargé d'une lettre qui contenoit le détail du service que demandoit Théophile. Sans nommer Olympe, Théophile apprenoit à Derval qu'une jeune personne, sous le nom de madame de Forlis, arriveroit chez lui sous deux jours, et qu'il s'agissoit de la loger pour vingt-quatre

heures seulement. Le laquais, muni de cette lettre, s'étoit séparé de Théophile après avoir passé les barrières, en promettant d'aller porter la lettre au moment même. Certain qu'Olympe seroit logée, si par hasard elle arrivoit le lendemain, Théophile se décida à passer deux jours sans faire de réponse à son père, espérant que cette apparence de fermeté pourroit engager le baron à se montrer moins sévère, et enfin à le recevoir sans imposer de conditions.

Théophile passa ces deux mortels jours renfermé dans sa chambre, se flattant à toute heure que son père viendroit ou l'enverroit chercher. Chaque fois qu'un domestique entroit pour le servir, chaque fois qu'on ouvroit la porte, il se levoit en tressaillant; il croyoit entendre la voix de son père, ou il croyoit qu'on lui apportoit l'ordre de descendre chez lui. Vers le milieu du second jour, son agitation devint plus violente encore; l'idée qu'Olympe arriveroit vraisemblablement le soir même, la rendoit insupportable. Il étoit dans cette situation, lorsqu'un nouvel incident dé-

truisit toutes ses résolutions. Le laquais qui le servoit, fort mécontent que Théophile eût donné sa confiance à un valet d'emprunt, montroit, depuis le retour de son jeune maître, autant d'insolence que d'humeur. Il découvrit avec beaucoup de joie que le baron avoit fait enfermer à Bicêtre ce même domestique qui avoit suivi Théophile, et il n'eut rien de plus pressé que d'apprendre cette nouvelle à Théophile..... « Et depuis quand? demanda Théophile en tremblant.... — Oh! le jour même de votre arrivée; l'ordre étoit obtenu d'avance. Le pauvre garçon vous a quitté aux barrières, et à deux pas de là il a été arrêté et conduit sur-le-champ en lieu de sûreté. »

Cette nouvelle acheva d'accabler Théophile. Si Olympe étoit arrivée, Derval n'étant pas prévenu, ne l'auroit sûrement pas logée : que pense-t-elle? qu'étoit-elle devenue? D'ailleurs, si l'on avoit fouillé le laquais arrêté, le baron auroit vu la lettre que Théophile écrivoit à Derval. Toutes ces réflexions étoient désespérantes. Théophile, voulant enfin connoître son sort,

prit le seul parti qui pouvoit lui rendre la liberté, et lui assurer les moyens d'offrir un asile à Olympe, ou de la tirer peut-être du plus mortel embarras, en supposant qu'elle fût arrivée. Il écrivit à son père; sa main tremblante traça en frémissant ce peu de mots : *Mon père, je vous promets une obéissance sans bornes, mais du moins daignez m'écouter!* Un instant après avoir envoyé ce billet, Théophile entendit frapper à sa porte; c'étoit le valet-de-chambre de son père qui venoit le chercher.

Pâle, tremblant, hors de lui, mais décidé à feindre, Théophile descendit au moment même chez le baron, qui vint au-devant de lui, l'embrassa, le prit affectueusement par la main, et le fit asseoir à côté de lui. Il y eut un instant de silence causé par un embarras mutuel. Cependant le baron, tâchant de prendre un air ouvert et satisfait : « Mon fils, dit-il, oublions le passé; vous me promettez une obéissance sans bornes : j'y compte, et je vous rends ma confiance et ma tendresse. Je me doute bien que la personne que vous avez vue dans le Limousin n'aura rien épargné pour

vous séduire et vous aigrir contre moi : elle vous aura sans doute appris que ses lettres et les vôtres ont été soustraites : voilà le seul artifice que je me sois permis. Votre intérêt et ma tendresse pour vous en sont l'excuse. Du reste je n'ai rien exagéré dans tout ce que je vous ai dit d'une personne que sa conduite a rendue indigne de vous. Je suis bien sûr qu'elle a su vous persuader qu'elle est innocente; mais elle n'a pu nier qu'elle avoit perdu sa réputation. La dernière retraite qu'elle a choisie, son intimité actuelle avec la plus vile des femmes, achèvent de la flétrir : ainsi, que sa conduite soit l'effet de l'imprudence ou du vice, elle est déshonorée, et il suffit; son alliance seroit un opprobre pour vous. D'ailleurs, je n'avois pris un engagement avec sa tante que sous la condition expresse qu'elle seroit son héritière. Euphrasie est morte sans lui laisser son bien; circonstance qui, de droit, annule la parole que j'avois donnée. »

A ce discours, dicté par l'ambition, la cupidité et la mauvaise foi, Théophile auroit pu répondre que le baron exagéroit

les torts d'Olympe; que sa réputation étoit attaquée, mais non perdue sans retour; que son âge, la malheureuse indépendance dont elle avoit joui, disposoit à l'indulgence tous les gens raisonnables; qu'il étoit surtout injuste de la condamner sans l'entendre; qu'il avoit été plus étrange encore de la rejeter, de soustraire ses premières lettres avant qu'on eût pu la croire coupable; qu'à l'égard du manque total de fortune, le baron avoit senti lui-même qu'il étoit impossible d'alléguer cette raison pour rompre des engagemens pris avec tant d'éclat et d'une manière si solennelle, et pour détruire des sentimens si profonds, puisque dans le temps de la mort d'Euphrasie, il n'avait pas même fait mention de ce prétexte de manquer à sa parole : prétexte que les lois admettroient peut-être, mais que la vertu et l'honneur, toujours plus délicats que la loi, dédaigneroient de faire valoir; qu'enfin, en supposant qu'Olympe eût hérité de sa tante, comme il n'y auroit toujours eu alors aucune proportion entre ce petit héritage et la fortune actuelle

du baron, cet événement n'eût rien ajouté aux convenances d'intérêt. Théophile fit toutes ces réflexions; mais voyant, à n'en pouvoir douter, que le parti du baron étoit irrévocablement pris, et d'ailleurs brûlant d'impatience d'obtenir sa liberté, de sortir et de voler chez Derval, il ne répondit rien, et ne s'occupa que du soin de pénétrer si le baron avoit eu connoissance de la lettre adressée à Derval, et dont le laquais de ce dernier s'étoit chargé. Il fut bientôt rassuré à cet égard.

Déguisant ses mortelles inquiétudes et le chagrin le plus amer sous un air humble et soumis, Théophile, d'une voix basse, assura son père de son obéissance. A ces mots, le baron l'embrassa encore. Le plus pressant remords fit sentir à Théophile combien il est affreux de tromper, et surtout un père, lors même que l'injustice, l'artifice et la violence semblent y forcer. « Mon fils, dit le baron, vous connoissez mes engagemens avec la famille de mademoiselle de Lisbé : il faut les remplir, et sans délai. » Ces paroles firent frémir Théophile; et le baron n'ayant pas l'air de le

remarquer : « Madame de Lisbé, poursuivit-il, est à Versailles ; elle reviendra après-demain ; le soir même vous serez présenté à sa fille en qualité d'époux, le lendemain on signera les articles.—Mon père, répondit le malheureux Théophile, je vous le répète, je suis prêt à vous obéir. » Cette nouvelle assurance valut à Théophile des éloges qui achevèrent de lui percer le cœur. Enfin, voyant clairement, d'après cette conversation, qu'on n'avoit pas remis au baron la lettre écrite à Derval, il en vint à l'objet qui le touchoit le plus dans ce moment. « Puis-je sortir dès ce soir? dit-il : j'ai grand besoin de dissipation ; puis-je aller voir mes amis ?—Vous êtes libre, reprit le baron; je ne vous cache pas que jusqu'à votre mariage vous serez observé; mais vous êtes le maître de sortir : j'exige seulement que ce soit en voiture, et que vos gens vous suivent. »

Théophile profita avec empressement d'une permission qu'il attendoit avec tant d'impatience. Pendant qu'on met les chevaux de Théophile, voyons ce qui se passe chez son ami Derval. Il avoit chassé ce

jour-là; il étoit revenu de la chasse à trois heures, et il avoit donné à dîner à sept ou huit jeunes gens de ses amis. Cette société, aussi bruyante qu'étourdie, devoit passer la journée chez Derval. Vers la fin du repas, dans l'instant où le vin de Champagne commençoit à échauffer toutes les têtes, un domestique vint dire à Derval qu'une dame en voiture demandoit à entrer dans la maison. « Et quel est son nom? dit Derval.—Elle s'appelle madame de Forlis.—O ciel! interrompit Pulchérie, c'étoit le nom supposé d'Olympe! — Justement, reprit madame de Clémire, c'étoit Olympe elle-même, qui, croyant Derval prévenu, s'attendoit à être reçue dans la maison, et à y loger vingt-quatre heures, tandis que le grave et respectable Derval, car c'est ainsi que l'avoit dépeint Théophile, en seroit absent. « Madame de Forlis! dit Derval en riant; c'est un nom de comédie. Mais quelle tournure a-t-elle, cette madame de Forlis?.... — Elle est toute jeune et fort jolie... — Qu'elle vienne! qu'elle vienne! s'écria toute la compagnie. — Je vais la chercher, reprit un laquais; et je suis

fort trompé si je ne l'ai pas déjà vue, il y a trois ou quatre ans, chez Audinot : elle dansoit dans les balets, à ce que je crois. » En disant ces mots, le laquais sortit.

Olympe, avec sa femme-de-chambre dans sa voiture, attendoit à la porte; elle voit les battans de cette porte s'ouvrir; sa voiture entre dans la cour; un laquais vient la recevoir : il la conduit et la fait passer par un petit escalier dérobé. Olympe, tremblante, troublée et fatiguée du voyage, s'appuyoit sur le bras de sa femme-de-chambre, grosse et grande Limousine, fille d'un laboureur, et qui avoit conservé le ton et les manières d'une bonne et franche paysanne. Elle tenoit d'une main le paquet de nuit de sa maîtresse, et de l'autre elle traînoit Olympe qui ne pouvoit se soutenir. Enfin, après avoir traversé un long corridor, le laquais ouvre une porte, et se retire. Olympe et sa femme-de-chambre passent cette fatale porte, qui se referme sur elles. Mais figurez-vous, s'il est possible, la surprise et le saisissement d'Olympe, en se trouvant tout-à-coup au milieu d'une troupe

de jeunes gens à moitié ivres, et dont le plus vieux n'avoit pas vingt-cinq ans! Elle fait un cri perçant; elle veut fuir, on l'arrête, on l'entoure. « O ciel! s'écria-t-elle, où suis-je! Messieurs, mon postillon s'est trompé; je croyois entrer dans la maison d'un homme respectable, de M. Derval... » Cette épithète d'homme *respectable* excita de grands éclats de rire.

Derval s'avança. « On ne vous a point trompée, madame, dit-il en affectant un air grave, car c'est moi qui suis ce Derval. » A ces mots, Olympe resta pétrifiée, et fut près de s'évanouir; elle s'appuya sur le dos d'un fauteuil. « Mais elle est véritablement charmante! continua Derval. — *Tis a romantick girl indeed* (*a*), dit un autre qui étoit resté seul à table, et qui buvoit encore. — Réellement, ajouta un troisième, sa petite sauvagerie, naturelle ou non, lui sied fort bien... — O Catherine! dit Olympe d'une voix étouffée; Cathérine, tirez-moi d'ici!... — Je suis fâché,

(*a*) *C'est une romanesque fille :* expression souvent employée dans les romans anglais.

s'écria l'homme qui étoit à table, que la suivante s'appelle Catherine : le nom n'est pas *romantick*.... — Venez, mademoiselle, dit la femme-de-chambre; donnez-moi le bras : laissons là tous ces étourneaux. « Ici les risées et les moqueries recommencèrent. On ne manqua pas aussi de remarquer que la *suivante* appeloit *madame de Forlis* mademoiselle. Olympe, confondue, anéantie, fit en chancelant un mouvement pour s'échapper; Derval la retint par sa robe. « Allons donc, dit-il, c'est assez jouer la crainte et l'embarras; restez avec nous de bonne grâce. » Comme il achevoit ces mots, Olympe, accablée de honte et saisie d'effroi, sentit que ses jambes tremblantes ne pouvoient plus la soutenir, et elle tomba sur une chaise. Dans ce moment un valet-de-chambre paroît, et, s'adressant à Derval en riant : « Monsieur, dit-il, il y a là-bas le petit laquais *de madame de Forlis* qui traîne un grand porte-manteau, et qui nous demande dans quelle chambre *madame* doit coucher, parce que son intention est de s'établir ici. » A ces paroles tout le monde à la fois éclata

de rire. « Il y a dans ce procédé, dit Derval, un fonds de gaieté et une aisance qui me charment; et puis cette manière de faire connoissance abrége les complimens et le cérémonial. » Là-dessus un des jeunes gens remarqua que la *suivante* portoit le paquet de nuit de sa maîtresse, ce qui donna lieu à de nouvelles plaisanteries également plates et insultantes. Enfin, Derval s'asseyant auprès d'Olympe, saisit une de ses mains et la baisa. Alors Olympe rappela tout son courage, l'indignation et la colère l'emportèrent sur la honte; elle se leva, et, s'arrachant impétueusement des mains de Derval, elle s'élança à l'autre bout de la chambre : là, voyant une porte, elle l'ouvrit, elle sortit, et se trouva dans une galerie : cependant Derval la suivoit. Olympe se mit à courir de toutes ses forces, et avec une telle vitesse, que Derval ne put l'atteindre. Au bout de la galerie, Olympe, apercevant un cabinet entr'ouvert, s'y précipite; elle ferme la porte sur elle, et, après avoir mis les verroux, elle va tomber sur un canapé, et donne un libre cours à ses pleurs. Derval frappe

en vain en disant mille extravagances ; enfin, il menace de faire enfoncer la porte : Olympe frémit, elle ouvre la fenêtre; mais cette fenêtre, à un second étage, ne donnoit que sur le jardin de la maison : n'importe, Olympe, désespérée, se décide à se précipiter dans le jardin, si Derval force la porte du cabinet. Déjà elle s'apprêtoit à monter sur le balcon, lorsque, n'entendant plus la voix de Derval, elle s'arrête et se contente de s'asseoir sur la fenêtre. Un instant après, sûre que Derval n'étoit plus dans la galerie, elle imagina qu'il étoit allé chercher ses gens, afin de faire enfoncer la porte. « O malheureuse Olympe, s'écria-t-elle en répandant un torrent de larmes, où t'ont conduite ton imprudence et ta crédulité! Indignement trompée, trahie, abandonnée, réduite à choisir entre la mort et l'infamie... je n'hésiterai pas!... Hélas! en perdant la vie qu'aurai-je à regretter?.... La mort me délivrera des sentimens funestes qui font mon tourment et ma honte!.... Que dis-je?.... qui! moi? je pourrois aimer encore le perfide séducteur qui, en me promettant un asile honorable

et sûr, m'a fait venir dans cette horrible maison!.... Je ne puis croire qu'il ait eu l'affreux dessein de m'exposer à tant d'affronts, de me perdre : sans doute des raisons que j'ignore le justifient à cet égard... Mais enfin il m'a trompée : il m'avoit peint cet indigne Derval comme un homme respectable!.... »

Olympe, en prononçant ces derniers mots, tressaille et s'arrête; elle entend marcher dans la galerie, elle se met à genoux sur la fenêtre... « Ciel, dit-elle, on va forcer cette porte! O mon Dieu! daignez me pardonner mes fautes; ma conduite fut imprudente, mais mon cœur est pur! Approuvez, ô mon Dieu, une résolution désespérée que l'honneur m'inspire!..... » Comme Olympe achevoit cette prière, elle entend prononcer son nom, et elle reconnut avec une joie inexprimable la voix de sa femme-de-chambre qui lui crioit d'ouvrir la porte, et qu'elle le pouvoit sans aucun danger. Olympe hésita quelques instans. Alors Catherine lui protesta que Derval et ses amis venoient de sortir de la maison. Olympe courut à la porte, elle

l'ouvrit : aussitôt un homme s'avance impétueusement, et se précipite aux pieds d'Olympe éperdue, qui reconnoît Théophile. A cette vue, elle se recule avec indignation; ses forces épuisées l'abandonnent entièrement, et elle tombe évanouie dans les bras de sa femme-de-chambre.

En reprenant l'usage de ses sens, le premier objet qui frappa ses regards ce fut Théophile, baigné de larmes, et à genoux devant elle. Olympe détourne la tête, et s'adressant à Catherine : « Soutenez-moi, dit-elle; sortons de cette odieuse maison. » La femme-de-chambre répondit que Derval n'y étoit plus, et n'y reviendroit que lorsque Olympe en seroit partie. « Dans ce cas, dit Olympe, il peut y rentrer tout-à-l'heure.—Eh quoi! reprit Théophile d'une voix basse et tremblante, refuseriez-vous de m'écouter? » A ces mots, Olympe éclata : elle accabla Théophile des plus cruels reproches. Théophile, consterné, l'écouta sans l'interrompre. Lorsqu'elle eut cessé de parler, il prit la parole : il dit que, s'il en avoit imposé sur l'âge et le caractère de Derval, du moins Derval étoit le seul

homme sur la discrétion duquel il pût compter; qu'il avoit de grands défauts, mais qu'il étoit ami fidèle et sûr : ensuite Théophile supplia Olympe d'écouter sans témoins le détail de tout ce qu'il avoit éprouvé depuis son retour à Paris.

Après beaucoup de résistance, Olympe consentit à renvoyer Catherine dans la chambre voisine. Alors Théophile, certain qu'il dissiperoit la colère d'Olympe, puisqu'elle consentoit enfin à l'entendre, commença le triste récit des persécutions qu'il avoit éprouvées. Il ne déguisa et ne cacha rien, pas même la promesse formelle qu'il avoit faite d'épouser mademoiselle de Lisbé. Olympe, à ce détail, pâlit, et malgré elle ses yeux se remplirent de pleurs. « J'en atteste le ciel, poursuivit Théophile, s'il n'eût fallu perdre que la vie, jamais on n'eût arraché de ma bouche cet affreux consentement, désavoué par mon cœur; mais il falloit ou tromper un moment un père qui abusoit de ses droits, ou perdre ma liberté et la possibilité de voler à votre secours. Hélas! j'étois loin d'imaginer à quels indignes outrages vous expo-

soit ma captivité : je n'aurois pu, sans succomber au plus affreux désespoir, me représenter un semblable tableau. Mais je vous voyois arriver dans une ville inconnue pour vous, et demander un asile dans une maison où l'on refuseroit de vous recevoir; c'en étoit assez pour me déterminer à feindre un instant, puisque enfin la plus injuste violence m'y contraignoit.

—Non, non, interrompit Olympe en versant des larmes qu'elle s'efforçoit vainement de retenir; non, vous devez remplir les engagemens que vous avez pris avec votre père..... — Je remplirai ceux qui furent volontaires. Mon père en effet a reçu de moi une parole sacrée; il m'ordonna de m'attacher à vous; je le promis, je serai fidèle à ce serment, le seul qui doive être inviolable.... — Et quel est votre espoir?... —Que vous tiendrez le serment solennel que j'ai reçu de vous.... — Et le puis-je, grand Dieu! quand vous dépendez d'un père inflexible, quand vous avez promis d'obéir... et dans trois jours!... — Ce délai suffit pour nous affranchir à jamais d'une insupportable tyrannie... —

Quel peut être votre dessein ?.... — De vous sacrifier ma fortune, mon état, ma patrie... — Que dites-vous, ô ciel!.... — De fuir enfin... — Qu'osez-vous me proposer?... — S'il est vrai que vous m'ayez aimé, vous ne balancerez point; votre foi m'est due, c'est un bien qui m'appartient.... Vous ne pouvez me la donner que sous un ciel étranger; osez me suivre en Angleterre.... — Juste ciel! interrompit Olympe, dans quel abîme voulez-vous m'entraîner? Qui, moi! j'enlèverois un fils à son père, je consentirois à former des nœuds illégitimes, que les lois pourroient briser! je fuirois avec vous! je sacrifierois la décence, ma réputation et l'honneur! Ah! plutôt mourir!... — Eh bien, s'écria Théophile avec emportement, recevez donc un éternel adieu! Olympe, je ne puis vivre sans vous;.... en renonçant à moi, vous rompez tous les liens qui m'attachent à la vie... » A ces mots, Olympe, pénétrée de terreur, retint Théophile désespéré, qui faisoit un mouvement pour sortir. « Écoutez-moi, dit-elle; cessez de me causer ce mortel effroi qui me glace!..... Théophile,

prenez pitié de l'état où je suis!.... Voulez-vous que la crainte et l'épouvante m'arrachent un funeste consentement qui nous perdroit tous deux?..... — Mais songez-vous à ma situation? Songez-vous que dans trois jours, si je suis ici, il me faudra renoncer à ce que j'aime, épouser une personne que je déteste, ou me voir ravir ma liberté? La lettre de cachet est obtenue, vous ne l'ignorez pas.... Et vous, Olympe, alors que deviendrez-vous? Privée du seul ami que vous ayez sur la terre, exposée à d'affreuses persécutions, poursuivie par la haine, par la vengeance..... Ah! fuyons, dérobons-nous à tant d'horreurs... J'ai déjà tout prévu; mon plan est formé, il est sûr... En abandonnant notre patrie, nous ne regretterons point la fortune, et nous n'aurons point à craindre l'indigence; je puis, sans blesser l'honneur, vous y soustraire..... Mais ne perdons plus de temps : il faut agir, et sans délai.... »

A ce discours pressant, Olympe, levant vers le ciel ses deux mains fortement jointes : « O mon Dieu, dit-elle, daignez m'inspirer!... Hélas! en vain je désire un

conseil salutaire, en vain je sens, je connois ma foiblesse et mon imprudence; isolée, livrée à moi-même, je vois un précipice entr'ouvert sous mes pas! Une main secourable pourroit m'empêcher d'y tomber; mais je n'ai ni protecteur ni guide!... Ah! ma perte est inévitable! » Olympe, suffoquée par ses larmes, ne put continuer sa plainte. Théophile se jette encore à ses pieds, il demande son arrêt; il jure de renoncer à la vie si cet arrêt n'est pas favorable. Olympe, épouvantée, prononce avec désespoir la promesse fatale qui fixe à jamais sa destinée.

» Mais, dit la baronne en interrompant sa narration, la veillée ce soir a été beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire, demain vous saurez le reste des aventures de Théophile et de la malheureuse Olympe. » M. de la Palinière vint le lendemain à Champcery. Comme il devoit y passer quelques jours, les enfans lui contèrent l'histoire de Théophile, il témoigna le plus grand désir d'en apprendre le dénouement. Jamais les veillées n'étoient suspendues pour lui; le soir, la baronne reprit ainsi son récit :

« Théophile, après avoir arraché le consentement d'Olympe, la quitta sur-le-champ, et la laissa en proie à la plus profonde douleur et au repentir le plus amer.

Théophile retourna chez son père. Il eut assez d'empire sur lui-même pour montrer un visage tranquille. Un entretien qu'il eut le soir avec le baron acheva de rassurer ce dernier, qui ne douta point que Théophile n'eût enfin pris son parti, et que l'ambition et la vanité ne l'emportassent sur l'amour. Il fut d'autant plus crédule, qu'il le jugeoit d'après lui-même. Les âmes communes sont souvent dupes de ce calcul. Le lendemain, Théophile parut occupé des soins les plus frivoles. Son père apprit avec un plaisir inexprimable qu'il avoit passé une partie de la matinée avec des tailleurs et des brodeurs, et qu'il n'étoit sorti que pour aller chez un sellier voir ses voitures neuves. Théophile, sachant à quel point ses démarches étoient observées, eut le courage de ne point aller chez Derval de la journée, et de se coucher sans avoir vu Olympe. Cette conduite dissipa totalement les inquiétudes

de son père, qui se livra à toute la joie qu'un tel changement pouvoit lui causer. Théophile qui, le jour de l'arrivée d'Olympe, avoit eu un moment de conversation avec Derval, l'avoit revu depuis en secret chez son cellier, et lui avoit fait une demi-confidence, en ne lui cachant pas le vrai nom de *madame de Forlis*. Il ajouta qu'elle-même l'avoit déterminé à sacrifier une passion malheureuse, qu'il étoit décidé à épouser mademoiselle de Lisbé; qu'Olympe avoit pris le parti de se rendre dans un couvent, à douze lieues de Paris, dont une de ses tantes étoit abbesse, et qu'elle partiroit dans la nuit, la veille du jour où Théophile devoit recevoir la main de mademoiselle de Lisbé.

Enfin le jour de l'entrevue arriva. Le baron conduisit son fils chez madame de Lisbé. Théophile composa son visage et son maintien de manière que le baron fut parfaitement content de lui. On convint que les articles seroient signés le lendemain. En sortant de chez la vicomtesse, Théophile dit à son père qu'il éprouvoit une agitation qui ne lui permettoit pas de

dormir, et que pour se distraire de ses réflexions il iroit passer une partie de la nuit au bal de l'Opéra. Le baron trouva de la franchise et du naturel dans cet aveu, et il l'exhorta lui-même à aller au bal. Théophile ajouta qu'il souperoit chez Derval. En effet, à huit heures du soir il demanda ses chevaux, et il se renferma dans sa chambre. Là, tombant dans un fauteuil, et ne pouvant plus étouffer des sentimens et des remords qui déchiroient son cœur, il versa un torrent de larmes. En vain il vouloit écarter de son imagination une foule de réflexions accablantes; en vain il cherchoit à se déguiser l'excès de son repentir : ses yeux s'ouvroient malgré lui, l'illusion commençoit à se dissiper, le charme fatal étoit presque rompu, mais, hélas! trop tard. L'infortuné Théophile ne connut enfin ses devoirs et ses égaremens que pour se plonger avec plus d'amertume et plus d'effroi au fond de l'abîme affreux que ses passions avoient creusé. Cependant neuf heures sonnent à sa pendule. Il frémit!... « Cette heure, dit-il, sera la dernière que j'entendrai

sonner dans la maison paternelle !.... Oh ! cette maison si calme à présent, dans quelle agitation sera-t-elle demain !... » Ses sanglots lui coupèrent la parole.... Enfin, rassemblant toutes ses forces, il essuie ses yeux, il s'arme de résolution; et, ne pouvant se résoudre à partir sans embrasser son père, il sort brusquement de sa chambre, et se rend à l'appartement du baron. Ce dernier s'aperçut qu'il avoit pleuré, et n'en fut pas surpris, connaissant sa sensibilité; il voulut le consoler par sa tendresse. « Mon fils, lui dit-il, je ne vous ai point assez parlé de la reconnoissance que m'inspire votre soumission; mais croyez que j'en sens vivement tout le prix. O mon cher Théophile! ta piété filiale assure le bonheur de mes jours; elle doit assurer encore la félicité de ta vie. Le ciel exaucera les vœux que je forme pour toi : sa justice sévère poursuit et punit les enfans rebelles, mais par cette raison même quelles récompenses, quelles bénédictions un fils tel que toi n'a-t-il pas le droit d'attendre !...» A ce discours, qui pénétra et déchira le cœur de Théophile, cet infortuné jeune

homme, égaré, hors de lui, tombe aux genoux de son père. Le baron attendri l'embrasse, le bénit.... « Quoi! s'écria Théophile d'une voix entrecoupée, je reçois dans ce moment.... la bénédiction paternelle!... Ah! mon père, promettez-moi de ne jamais la rétracter!... Si par la suite mes sentimens... ne répondoient pas à votre attente... mon père!... alors plaignez Théophile!.... il sera digne de compassion;.... daignez le plaindre, hélas! et ne le maudissez pas!... — Je lis dans ton cœur, reprit le baron; tu crains de ne pas rendre heureuse l'épouse que je t'ai choisie : mais cesse de t'abuser, mon fils; va, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas un sentiment si fragile qui peut rendre fortunée une union qui doit être éternelle. Je connois ta vertu, ta raison, je suis sans inquiétude.» En disant ces mots, le baron releva Théophile, et, l'embrassant tendrement : « Vous m'avez avoué tantôt, poursuivit-il, que vous aviez quelques dettes; je vous ai fait donner vingt mille francs; j'y veux ajouter encore une somme destinée à vos plaisirs. J'ai dans ce bureau cinq cents louis ;

prenez-les et portez-les dans votre chambre, ils sont à vous : c'est un bien foible témoignage, mon enfant, de la satisfaction que me cause votre conduite... — Ah! dit Théophile, je ne puis à ce titre accepter cet argent... Non, mon père;... ce que j'ai me suffit. » Le baron, étonné d'une délicatesse dont il ne pouvoit connoître le motif, fit d'inutiles efforts pour engager Théophile à recevoir cette somme. Enfin Théophile, éperdu, s'arrache en gémissant des bras de son père. Ce qu'il éprouva en le quittant, en traversant les antichambres et en montant en voiture, est impossible à décrire; et lorsqu'il sortit de la maison, et qu'il songea qu'il n'y rentreroit jamais, il sentit son cœur se briser.... Regrets tardifs, d'autant plus amers qu'ils étoient superflus!... Le malheureux Théophile arriva chez Derval dans un état digne de pitié. Cependant en revoyant Olympe il oublia, du moins pour quelques instans, et sa douleur et ses remords. Olympe, abattue, consternée, gardoit un morne silence. On voyoit sur son visage la trace des maux affreux qu'elle avoit soufferts de-

puis trois jours. Elle étoit dans un tel accablement, qu'elle n'avoit plus la force de se plaindre, ni même la faculté de réfléchir.

Derval ne soupoit point chez lui. Théophile avoit apporté tous ses bijoux, et de superbes boucles de diamans que son père lui avoit données la veille. Il vendit le tout à un Juif. Il n'avoit jamais fait de dettes ; ainsi il possédoit les vingt mille francs que son père lui avoit accordés pour payer des dettes imaginaires. Cet argent, joint à celui qu'il reçut du Juif, forma une somme de quarante mille livres, et que Théophile se promettoit bien d'augmenter et de faire valoir avec avantage dans le pays commerçant où il alloit s'établir. Le Juif, qui partoit le soir même pour l'Angleterre, en demandant son passe-port, en avoit obtenu un second pour Théophile et Olympe, sous le nom du signor et de la signora *Andrazzi*. Il remit à Théophile le passe-port et le prix convenu pour les bijoux et les diamans ; ensuite il partit sur-le-champ, environ deux heures avant Théophile.

— Ma bonne maman, interrompit César, je suis fâché que Théophile ait fait ce mensonge à son père : déclarer des dettes qu'il n'avoit pas, et pour avoir de l'argent! cela est vilain.... — Cette action est sans doute bien blâmable ; cependant Théophile avoit une âme noble et délicate : vous pouvez en juger par le refus qu'il fit des cinq cents louis que vouloit lui donner son père... — Oh oui ! son père ne les donnoit qu'à titre de récompense ; Théophile ne put se résoudre à les accepter ; ce trait m'a fait plaisir... — L'admirez-vous ?... — Non, je le trouve tout simple. — Vous avez raison. Théophile avoit vingt mille francs et ses diamans, par conséquent Olympe étoit à l'abri de la misère ; il eût été affreux, dans le moment même où il abandonnoit son père pour toujours, d'accepter un bienfait qu'on ne lui offroit que comme une preuve de la satisfaction qu'inspiroit son obéissance. Il y auroit eu dans cette action de la bassesse et la perfidie la plus avilissante. Mais reprenons notre histoire.

» A minuit, Théophile quitta Olympe, et

alla au bal de l'opéra. Il s'y déguisa et renvoya ses gens, en leur disant que Derval le ramèneroit du bal. Un moment après il sortit masqué, monta dans un fiacre, et retourna chez Derval. Il y trouva une voiture avec des chevaux de poste qu'Olympe, suivant la convention faite entre eux, avoit envoyé chercher. Il conduisit ou plutôt il traîna la tremblante et malheureuse Olympe dans la chaise de poste, et il partit à l'instant même. Théophile ne fut point poursuivi. Il avoit pris plusieurs précautions qui l'assuroient que, lorsqu'on découvriroit son évasion, le baron n'hésiteroit pas à croire qu'il ne se fût réfugié en Espagne ; et en effet cet artifice lui réussit. Il arriva sans accident à Londres. Son premier soin fut d'y chercher un prêtre catholique. Au milieu de la nuit, en présence de deux domestiques, il reçut avec transport la main et la foi de la triste Olympe, qui, baignée de larmes pendant toute la cérémonie, n'offroit en rien l'image d'une jeune personne qui s'unit à l'objet qu'elle aime : elle ne paroissoit être qu'une victime de l'obéissance.

Quelques jours après son mariage, Théophile, ne se croyant pas en sûreté dans une ville remplie de Français, quitta Londres, et partit avec Olympe pour Édimbourg. Mais laissons Olympe et Théophile au fond de l'Écosse; qu'il vous suffise de savoir qu'ils passèrent les plus belles années de leur jeunesse dans l'obscurité, les regrets et l'infortune.

Retournons au malheureux père de Théophile. Il fut assez long-temps sans se douter de la fuite de son fils. Théophile étoit parti à l'heure où le baron se couchoit; le lendemain, en se réveillant, le baron apprit que Théophile n'étoit pas rentré. Il ne s'en inquiéta point, et il imagina que Derval, en sortant du bal, l'avoit engagé dans quelque partie. Cependant, à dix heures, il envoya chez Derval; et on lui dit que Derval, en quittant le bal de l'Opéra, étoit allé, avec plusieurs de ses amis, déjeuner à sa maison de campagne, à une lieue de Paris. Alors le baron n'attendit plus son fils que pour le dîner; mais à trois heures il commença à s'inquiéter, d'autant plus que

Théophile, naturellement sage et réglé dans sa conduite, n'avoit jamais fait de semblables parties. Le baron, surpris et troublé, monte à cheval, et va lui-même à la maison de campagne de Derval, et là il apprend que Théophile n'est pas dans la maison. Il ne peut tirer d'ailleurs aucun éclaircissement de Derval, qui, dans la crainte de faire une indiscrétion nuisible à son ami, répondit avec précaution aux questions du baron, et lui laissa même croire qu'il avoit passé toute la nuit au bal avec Théophile.

Cette circonstance rassura un peu le baron ; il revint chez lui, et s'avisa d'entrer dans l'appartement de son fils. Il en fit ouvrir les armoires, et n'y trouvant ni ses bijoux ni ses diamans, se rappelant alors l'état affreux où il avoit vu, la veille, Théophile à l'instant de leur séparation, il ne douta plus de son malheur. Toutes les informations qu'il fit lui persuadèrent que son fils étoit parti pour l'Espagne. Théophile, avec beaucoup d'art, avoit laissé une foule d'indices qui devoient naturellement produire cette erreur. Aussi le baron

n'hésita point à le croire, et il se décida à passer en Espagne, et à suivre lui-même les traces de son fils. Il partit aussitôt; il fit le voyage d'Espagne; mais la fatigue et le chagrin le forcèrent de s'arrêter à ..... Il y tomba dangereusement malade. Sa convalescence fut longue. On l'assura que les eaux de Barége pourroient seules lui rendre la santé; il se détermina à y passer trois mois. Les réflexions douloureuses qu'il eut le loisir de faire dans cette solitude aggravèrent encore ses maux. Le repentir le plus amer y vint mettre le comble. Il perdoit un fils unique et chéri, et par sa faute! il étoit la dupe de tous ses sacrifices, et la victime de la violence qu'il avoit exercée contre son fils! Ce fut alors qu'il connut combien il est dangereux d'abuser de ses droits, et combien il est absurde de sacrifier à l'ambition la justice, l'honneur et la nature. Une fortune immense lui restoit; mais pouvoit-il en jouir? il n'avoit plus de fils! Il se rappeloit les charmes, la douceur, les vertus d'Olympe; il ne pouvoit se dissimuler qu'elle eût fait le bonheur de son fils et le sien; il ne pou

voit condamner dans Théophile une passion qu'il avoit fait naître lui-même ; et ce qui achevoit de le désespérer, c'étoit la certitude que Théophile n'auroit jamais abandonné son père et sa patrie, si l'on n'eût voulu le contraindre à former d'autres nœuds. En effet, si le baron se fût borné à déclarer qu'il ne consentiroit point à l'union de Théophile et d'Olympe; s'il n'eût pas menacé Théophile de lui ravir à jamais sa liberté s'il s'obstinoit à refuser la main de mademoiselle Lisbé, Théophile, en gémissant de l'injustice de son père, se fût soumis à sa volonté ; et s'il étoit vrai qu'Olympe fût estimable et digne de tout l'attachement qu'elle avoit inspiré, elle eût elle-même, avec le temps, engagé Théophile à sacrifier une passion malheureuse.

Le baron fit toutes ces réflexions. Il n'avoit jamais formé le projet barbare de faire enfermer son fils, il n'avoit voulu que l'intimider par cette terrible menace : il comprit, mais trop tard, que la crainte produit la dissimulation et non l'obéissance. Le malheureux baron passa quatre

mois à Barège ; ensuite il revint à Paris, se flattant encore de pouvoir retrouver son fils. Quoique près d'un an se fût écoulé depuis sa fuite, il n'épargna rien pour découvrir le lieu de sa retraite. Il envoya en Angleterre, en Suisse, en Hollande, un homme de confiance qui fit en vain à ce sujet les plus exactes perquisitions. Alors le baron perdit toute espérance. Il tomba dans une mélancolie profonde. Plusieurs personnes l'exhortèrent à se remarier. Madame de Lisbé, devenue son amie intime, lui répétoit sans cesse qu'une femme aimable pourroit seule lui faire oublier un fils ingrat. Le baron rejeta d'abord ce conseil : mais il étoit jeune encore ; il n'avoit pas quarante-cinq ans : isolé, ambitieux et malheureux, il se laissa séduire aisément. L'offre d'une alliance brillante, le désir d'avoir des enfans, le déterminèrent enfin à épouser mademoiselle de Lisbé, cette même jeune personne qui avoit dû s'unir à Théophile. Le baron se flatta qu'elle le dédommageroit des malheurs dont elle étoit la cause innocente : mais cette illusion dura peu.

L'infortuné baron ne put s'abuser longtemps sur le caractère de sa femme. Elle avoit assez peu d'esprit pour se vanter de sa coquetterie et de son goût pour l'indépendance. Également ignorante et désœuvrée, sa conversation étoit aussi frivole qu'insipide. Elle avoit d'ailleurs tous les vices d'une coquette qui manque absolument d'esprit, et qui ne peut se dissimuler qu'elle n'est pas belle. Elle étoit envieuse, médisante, inégale; elle avoit une mauvaise tête, une imagination déréglée, une âme froide; enfin, dépourvue de raison, de principes et de sensibilité, elle ne pouvoit ni faire le bonheur d'un mari, ni profiter des conseils d'une mère, ni même être éclairée par ses fautes et par l'expérience.

Aussitôt qu'elle eut la liberté d'aller seule dans le monde, on ne la vit presque plus chez elle. Elle faisoit des visites, non pour remplir des devoirs, mais pour consumer trois ou quatre heures de la journée. Elle alloit aux spectacles par la même raison. Elle n'aimoit ni la comédie ni la musique; mais un spectacle dure trois

heures; et, en entrant dans sa loge, elle trouvoit un grand plaisir à penser qu'elle alloit se débarrasser de cet espace de temps. Elle avoit naturellement du goût pour le *loto dauphin;* cependant, quelque attrayant que lui parût ce jeu, elle n'y auroit pas joué d'habitude jusqu'à trois heures après minuit, sans l'idée agréable qu'en se couchant aussi tard, elle se lèveroit le lendemain à une heure, et que par conséquent *elle n'auroit point de matinée.* C'est ainsi qu'elle calculoit toujours; et c'est ainsi qu'on voudroit pouvoir abréger sa vie lorsqu'on ne sait pas faire un utile emploi du temps.

Le baron, au désespoir, en gémissant des travers de sa femme, se rappeloit souvent, malgré lui, que Théophile n'avoit pris la fuite qu'afin de n'être pas obligé d'épouser cette même personne qui faisoit le tourment du père après avoir causé la perte du fils. « O Théophile! s'écrioit le baron, je ne fus pour vous qu'un tyran; je vous sacrifiois à ma vanité : le ciel m'en punit aujourd'hui de la manière la plus sensible et la plus équitable. Ah! je ne

sens que trop maintenant combien je m'étois abusé dans le choix que j'avois fait pour vous, et combien votre résistance étoit fondée! L'orgueil, l'ambition m'aveugloient; j'en suis doublement la victime. J'ai perdu mon fils, et je souffre toutes les peines qu'il auroit éprouvées s'il m'eût obéi! »

Le temps ne fit qu'accroître les chagrins du baron; et enfin sa femme se déshonora avec tant d'éclat, que le baron, de concert avec sa famille, la fit enfermer dans un couvent, où cette infortunée mourut avant la fin de l'année. Ainsi le baron vit rompre au bout de cinq ans un nœud funeste et justement détesté. Il n'avait point eu d'enfant de ce second mariage. Il se retrouva plus isolé que jamais. Accablé de tristesse et d'ennui, fatigué de son existence, poursuivi par le souvenir ineffaçable du fils chéri qu'il avoit perdu, il résolut de voyager, et de chercher dans des pays nouveaux pour lui une dissipation qui pût le distraire de ses peines et l'arracher, du moins pour quelque temps, à des réflexions déchi-

rantes. Il partit pour le Danemarck. Il vit Copenhague (*a*), Roschild, Fridericksbourg, l'île de Fionie (*b*), et beaucoup d'autres lieux. Ensuite il se rembarqua sur un petit vaisseau marchand. Un violent coup de vent le jeta sur les côtes de Norwége. Le bâtiment se trouva engagé au milieu d'une multitude de petites îles; il fut secouru par les pilotes côtiers. On conduisit le vaisseau dans un petit golfe environné d'énormes montagnes qui le mettent à l'abri des vents et des tempêtes. Le baron descendit dans une maison faisant partie d'un village dont la singularité fixa toute son attention.

Ce village est composé d'une trentaine de maisons toutes posées sur des pointes de rochers qui s'avancent dans la mer, et derrière lesquelles s'élèvent jusqu'aux nues des montagnes couvertes de sapins et de genévriers. Chaque habitation est isolée, et séparée de l'habitation voisine par un

(*a*) Située sur la côte orientale de l'île de Zéeland, à deux cent soixante-dix-neuf lieues de Paris.

(*b*) Sa capitale est *Odensée*.

précipice ou par la mer. Les maisons sont très-peu distantes les unes des autres; mais elles manquent de communication par terre, à moins que les habitans, en faisant un détour excessivement long, ne gravissent des rochers et des montagnes presque inaccessibles. L'été, toutes les relations s'établissent par le moyen des barques qui servent à la pêche, et qui tiennent lieu de voiture pour aller visiter un voisin auquel on peut parler de sa maison, et qu'on ne peut aller voir chez lui sans s'embarquer. Aussi, dans cette petite république, les enfans même savent conduire une nacelle; on y voit les petits garçons et les jeunes filles délier hardiment la barque attachée à leur maison, prendre un petit aviron, et arriver ainsi chez le voisin. L'hiver, la glace produit une communication plus prompte et plus facile. Ce peuple ne se nourrit que de poisson, de pain de seigle et d'une espèce de gâteaux faits avec du miel, des raisins secs et de la farine. Ils sont tous dans la plus grande aisance. Les hommes, excellens navigateurs, ne se marient qu'après

avoir voyagé. L'argent qu'ils gagnent durant cette expatriation passagère sert à embellir leurs maisons, qui sont toutes peintes et vernies extérieurement, et ornées dans l'intérieur comme les plus jolies habitations des villages de Hollande. Aussitôt qu'un jeune garçon, revenu de ses voyages, a fait choix d'une compagne, il se fixe pour jamais sur le rocher qui l'a vu naître. Il y trouve le bonheur, et ne conçoit pas qu'on puisse le chercher loin de ses parens, de sa femme et de ses enfans. Tous les habitans de ce village sont vêtus uniformément. Les hommes ont des habits bleus, les femmes portent des justes et des jupons de belle toile blanche, bordés d'un petit galon de soie ou de laine bleue : les jeunes filles n'ont pour coiffure que leurs cheveux natiés, et rattachés sur la tête avec une longue épingle d'or. Enfin ce peuple est aussi intéressant par ses vertus et par la pureté de ses mœurs, que par la singularité du lieu qu'il habite (*a*).

(*a*) L'auteur tient tous ces détails d'un de ses amis,

La maison où le baron fut reçu appartenoit à un homme qui parloit bien l'allemand. Le baron savoit cette langue, de manière qu'il n'eut pas besoin d'interprète. Cet homme chez lequel logeoit le baron étoit un vénérable vieillard, âgé de soixante et douze ans. Il conduisit le baron dans une petite chambre proprement meublée, et dont la fenêtre donnoit sur la mer. Le baron fit plusieurs questions au vieillard. Il lui demanda s'il avoit une famille nombreuse. « Oui, grâces au ciel, répondit le vieillard; j'ai six filles toutes mariées dans ce village; en outre, j'ai dans ma maison un fils, sa femme et sept petits-enfans... — Aucun de vos petits-enfans n'est marié?.... — Pardonnez-moi, l'aîné est père d'une fille qui a trois ans..... — Ainsi vous voyez les enfans de vos petits-enfans?... — Et j'ai le bonheur d'avoir encore ma mère... — Votre mère! Quel âge a-t-elle?..... — Quatre-vingt-quinze ans;

qui a passé cinq jours dans ce village, nommé l'*Ange-Sund* (*).

(*) Cet ami étoit feu l'abbé *Beaudot*.

mais elle se porte bien... — Loge-t-elle avec vous?.... — Assurément.... — Je ne doute pas que vous ne fassiez le bonheur de sa vie; mais vous, vénérable vieillard, êtes-vous heureux par vos enfans?... — Un bon père pourroit-il ne pas l'être? Les miens ne m'ont jamais donné que de la satisfaction. Je les ai tous élevés de mon mieux, je les ai mariés suivant leur inclination; ils me chérissent : cela est naturel.... — Quoi! jamais aucun d'eux ne vous a désobéi?... — Je n'ai rien exigé d'eux qui ne fût conforme à la raison ou prescrit par le devoir. Je les ai toujours trouvés dociles. Si j'eusse été tyrannique, j'aurois sans doute perdu une partie de mon autorité. Tenez, mon fils aîné, Imarkin, auroit pu causer bien des peines à un père ambitieux. Quand il revint de ses voyages, je lui proposai pour femme la fille du plus riche habitant du village. « Mon père, me dit-il, j'y penserai. » Quelque temps après il vint me trouver. Il m'avoua qu'il aimoit Kénilia, la nièce de notre voisine. Je lui représentai qu'elle étoit pauvre. Il répéta : « Je l'aime; je la vois tous les jours,

de ma fenêtre, travailler, faire tout l'ouvrage de la maison, soigner la vieille tante. Quand je la rencontre à la pêche, et que je veux approcher d'elle, aussitôt elle détourne sa barque; elle fuit de même tous les garçons du village. Elle est bonne, modeste, laborieuse; mon père, j'aime Kénilia. » Que pouvois-je répondre à cela? poursuivit le vieillard. Mettez-vous à ma place : auriez-vous sacrifié le bonheur de votre enfant à l'avarice? non, sûrement : quel cœur de rocher pourroit résister à un fils suppliant, qui demande une grâce d'où dépend la félicité de sa vie? Je donnai mon consentement; mon fils s'unit à Kénilia. Il y a trente ans qu'ils me bénissent avec le transport de la plus vive reconnoissance. Je n'ai point d'enfant plus tendre et mieux né que mon fils Imarkin. Eh bien! depuis son mariage, il m'a avoué que, si j'avois voulu forcer son inclination, il auroit été capable de faire quelque folie, de s'embarquer, de prendre la fuite. Voilà les fruits de la tyrannie; elle produit la désobéissance, la rébellion. »

Le baron n'entendit pas sans trouble et

sans émotion un discours qui rouvroit toutes les blessures de son cœur. Après cet entretien, le vieillard conduisit le baron dans la salle où sa famille étoit rassemblée. Le baron fut présenté à la bonne vieille grand'mère, âgée de quatre-vingt-quinze ans, touchant et respectable objet des soins de la plus tendre affection, ou pour mieux dire, du culte de toute sa famille. Elle étoit assise dans un fauteuil, posée au milieu de ses petits-enfans. C'étoit le soir, et l'heure de la veillée. Imarkin, le fils aîné du vieillard, placé à côté de sa chère Kénilia, contoit des histoires, des relations de voyages, que les femmes et les filles écoutoient en filant, et qui fixoient toute l'attention des jeunes garçons qui n'avoient pas encore voyagé.

Le baron considéra pendant quelques instans, avec un attendrissement douloureux, ce tableau intéressant; ensuite il se retira dans sa chambre. Aussitôt qu'il fut seul, mille réflexions désespérantes s'offrirent en foule à son imagination. « Hélas! disoit-il, je suis donc réduit à envier le sort de cet obscur vieillard! Ce bonheur

si pur, dont sa famille offre l'image, je l'ai méconnu, sacrifié, je l'ai perdu sans retour.... J'étois père, et je n'ai plus de fils!... J'aurois pu, comme ce vieillard, assurer la félicité de mon fils, jouir de sa reconnoissance, recevoir ses enfans dans mes bras, et voir croître autour de moi son heureuse famille!... Mais je me suis privé moi-même de mon fils, et je suis seul dans l'univers. »

En parlant ainsi, le malheureux baron se promenoit à grands pas, ses larmes inondoient son visage; il passa une partie de la nuit dans cette affreuse agitation. Tantôt il se persuadoit que Théophile depuis long-temps n'existoit plus; il pleuroit sa mort, il voyoit son tombeau. Tantôt il se le représentoit accablé sous le poids de l'infortune, implorant le ciel pour son épouse et pour ses enfans; il croyoit entendre ses gémissemens, ses cris; il frémissoit d'horreur et de pitié. Il maudissoit, il abhorroit l'ambition coupable et l'orgueil insensé qui avoient étouffé dans son cœur et la justice et les plus tendres mouvemens de la nature, et qui le livroient

à des regrets superflus et à d'éternels remords. Vers la fin de la nuit, la fatigue et l'accablement forcèrent le baron à se jeter sur son lit, et au bout de quelques heures, ses yeux commençoient à se fermer, lorsqu'il fut réveillé par les chants les plus bruyans, accompagnés de mille cris de joie. Il distingua que ce bruit tumultueux venoit du dehors. Il ouvrit sa fenêtre. Il vit dix ou douze jolies barques ornées de feuillages, et pleines d'hommes, de femmes et d'enfans qui chantoient en chœur, et qui paroissoient animés de la joie la plus vive. Cette petite flotte s'avançoit vers la maison qu'il habitoit. Dans cet instant, le vieillard entra dans sa chambre, et lui apprit que toutes ces nacelles étoient remplies de ses enfans et de ses petits-enfans. « J'ai six filles, continua le vieillard, et vous les voyez là avec leurs maris et leur famille. Toute cette troupe vient célébrer le jour de la naissance de ma mère. Chaque année, à pareil jour, fête pareille.... Puissé-je la voir, cette fête si intéressante, jusqu'à la fin de ma vie!...

—Mais votre maison ne pourra conte-

nir tout ce monde? — Hélas! non; c'est pourquoi nous ne logeons pas ensemble; mais aidé de mes fils et de mes gendres, nous allons porter notre bonne mère dans cette belle barque décorée de rubans, où vous voyez une espèce de dais, et puis nous la conduirons tous à une lieue d'ici sur le rivage de la mer; nous trouverons un bon dîner préparé sous une tente, et nous aurons le plaisir de dîner ensemble à la même table. Nous nous sommes tous levés ce matin avec le jour pour aller pêcher notre dîner. Nous avons du poisson excellent, car Dieu bénit toujours cette pêche-là. Nos servantes et quelques-unes de nos filles sont restées à la tente pour préparer le dîner. Si vous voulez voir des gens heureux, poursuivit le vieillard, soyez des nôtres, venez avec nous. »

En disant ces paroles, le vieillard entraîna le baron, et le mena dans la chambre de la vieille grand'mère. Elle étoit environnée de tous ceux de la famille qui avoient pu entrer. La bonne femme tenoit sur ses genoux un petit enfant nouvellement né. Aussitôt qu'elle aperçut le

vieillard : « Viens, mon fils, lui dit-elle, viens donner ta bénédiction à l'enfant qui nous est né ce matin. Notre chère *Vellia* ne pourra se trouver cette année au repas de famille. Elle est accouchée pendant qu'on étoit à la pêche. Mais, regarde ce charmant présent qu'elle nous envoie. » A ces mots, le vieillard attendri prit l'enfant dans ses bras; il le baisa et le rendit à la vieille grand'mère, qui ne pouvoit se résoudre à s'en séparer. Elle le contempla encore avec un ravissement inexprimable pendant quelques instans, et ensuite elle consentit à partir. Le vieillard, aidé de ses fils et de ses gendres, enleva sa mère dans un fauteuil, et elle fut ainsi portée dans sa barque, la seule qui eût un baldaquin et qui fût ornée de rubans.

Quand la vénérable vieille fut placée dans sa nacelle, les chants, les cris, les acclamations recommencèrent : c'étoit le signal du départ. On fit l'honneur au baron de le placer dans le bateau de la mère (car c'est ainsi que tous les enfans appeloient la bonne vieille), et après trois quarts d'heure de navigation, la petite

flotte débarqua. Les femmes et les jeunes filles qui étoient restées sous la tente afin de préparer le dîner, accoururent sur le rivage pour recevoir *la mère;* alors toute la famille se trouvant rassemblée, aussitôt que la mère fut sortie du bateau, son fils se mit à genoux devant elle, et il lui demanda sa bénédiction pour lui et pour tous leurs enfans. A ces paroles, *la mère* élevant vers le ciel ses mains tremblantes: « O mon Dieu, dit-elle, accordez à mon fils jusqu'à son dernier moment la félicité dont vous m'avez fait jouir ! Que ses enfans soient toujours pour lui ce qu'il a été constamment pour moi ! Mon Dieu, bénissez-les, tous ces enfans qui font le charme de mes vieux jours, et payez à mon fils soixante-douze ans de bonheur que je dois à sa tendresse et à ses vertus ! » En achevant ses paroles, cette bonne et respectable mère laissa tomber ses bras sur le cou de son fils, les plus douces larmes coulèrent de ses yeux, et se mêlèrent à celles que répandoit l'heureux vieillard: tous les enfans en pleurant s'élancèrent vers la mère et le fils, et tous furent em-

brassés par eux avec la plus tendre et la plus vive affection. Après cette cérémonie touchante, on se rendit sous la tente, on se mit à table, et la joie innocente et pure, la gaieté franche et naïve, succédèrent à l'attendrissement si doux qu'on venoit d'éprouver. Le repas fini, on porta *la mère* dans une prairie charmante, où l'on joua à différens petits jeux qui furent terminés par des courses et des danses. Enfin, au déclin du jour, on se rembarqua, et l'on reconduisit *la mère* dans sa maison.

Tout ce que le baron souffrit dans le cours de cette journée ne peut se dépeindre. Son cœur se déchiroit à la vue des tableaux ravissans et de ce bonheur si pur, qui excitoient en lui des regrets et des remords si cuisans; cependant, malgré l'amertume de ses réflexions, il ne quitta pas sans attendrissement ses respectables hôtes et ce fortuné séjour. Il se rembarqua, et partit de l'*Ange-Sund* plus malheureux et plus à plaindre que jamais. Le vaisseau fit voile pour la Hollande, et le baron arriva à Amsterdam vers la fin du

mois d'août. Il y resta quelques jours, et se rendit ensuite à Utrecht. Il se trouvoit alors à deux lieues de l'habitation des *Frères Moraves*. On appelle ainsi une société nombreuse d'hommes et de femmes, réunis ensemble dans une vaste et magnifique maison, située à l'entrée d'un agréable village nommé Zast. Le baron voulut voir cet établissement, digne à tous égards d'exciter la curiosité d'un voyageur. Le baron arriva à Zast à trois heures après midi; un des administrateurs de la maison se chargea de le guider. C'étoit un ancien *Frère Morave* qui parloit bien français, et qui répondit avec autant d'esprit que de politesse aux questions du baron. Après avoir vu les salles d'assemblées de femmes et celles des hommes, le baron demanda à son conducteur si les *Frères-Unis* recevoient indifféremment parmi eux des étrangers de toutes les nations. « Oui, reprit le Frère Morave, *de toutes les nations chrétiennes*.....— Cependant vous êtes Calvinistes..... — C'est ici la religion dominante, mais toutes les autres sectes y sont tolérées..... — Qu'exigez-vous de ceux que

vous admettez dans cette maison?..... — Des mœurs pures, l'amour du travail et de la paix..... — Vous y recevez des gens mariés?.... — Oui; outre les salles que vous avez vues, nous avons dans un autre corps-de-logis les gens mariés. Chaque ménage est établi dans un appartement commode..... — Pour être reçu, ne faut-il pas savoir un métier?..... — Oui; ou bien avoir un talent utile, comme par exemple, le dessin, la gravure ou la peinture, et l'argent nécessaire pour fournir aux frais du premier établissement. On n'exige ni talens, ni la pratique d'un métier, des personnes qui ont des pensions, c'est-à-dire de quoi vivre dans l'aisance sans être obligées de travailler.... — Vous faites sans doute des informations sur la conduite de ceux qui se proposent. — Assurément, à moins qu'un des administrateurs ne réponde de la personne qui désire être reçue parmi nous. »

Ce séjour heureux et tranquille est un asile sûr contre la tyrannie : quiconque est opprimé dans sa patrie peut, en changeant de nom, et en s'adressant aux an-

ciens, avec quelque recommandation, être reçu parmi nous, et y vivre à jamais ignoré et paisible. Sans doute que ce lieu a servi plus d'une fois de refuge à la vertu malheureuse et à des amans persécutés. D'ailleurs on y trouve le premier des biens, une liberté parfaite. Nul vœu ne nous enchaîne, nulle contrainte ne nous retient; nous sommes les maîtres de voyager, de revenir dans cette maison, ou de la quitter pour toujours; mais venez, poursuivit l'administrateur, venez voir le lieu le plus intéressant de notre habitation. » A ces mots le baron, sortant d'une profonde rêverie, se remit en marche et suivit son guide, qui le conduisit aux boutiques. Tout le rez-de-chaussée de différens corps-de-logis de cette vaste maison est entièrement rempli de boutiques, où l'on voit les divers métiers auxquels se consacrent les frères et les sœurs. Ces boutiques sont charmantes; on y trouve de tout: orfévrie, étoffes, souliers, meubles, porcelaines, tableaux, etc. (*a*) Tous les logemens des

(*a*) Presque toutes les femmes font de la dentelle

frères et sœurs sont au-dessus de ces boutiques.

Le baron examina le coup d'œil brillant et animé que formoit cet amas immense de boutiques réunies ensemble. En sortant de chez un ébéniste, il passa devant la boutique d'un dessinateur, et il y entra. Un jeune enfant de huit ans, assis devant un comptoir, gardoit seul cette boutique. Il lisoit; il avoit la tête penchée, et dans cette attitude, ses cheveux, retombant en grosses boucles sur son front, cachoient une partie de son visage. Il se leva en apercevant le baron et son conducteur, et se secouant la tête en arrière pour se débarrasser de ses cheveux, il découvrit entièrement un si beau visage et une physionomie si charmante, que le baron frappé resta un moment immobile de surprise. L'enfant, avec une manière enfantine pleine de grâces, vint se jeter dans les bras du frère administrateur qui

très-jolie. On ne marchande point. *Les Frères Unis* n'ont qu'un prix, et ce prix est toujours fort raisonnable.

conduisoit le baron, en l'appelant *son ami*. « Quoi! dit le baron, cet enfant est français?—Non, reprit l'administrateur, il est anglais; mais il parle déjà trois ou quatre langues; et puis il est si doux, si caressant; il a tant d'application, tant de désir d'apprendre.... c'est l'enfant gâté de la maison, tout le monde ici chérit *Polydore*... —Il s'appelle Polydore?.... — Oui, c'est son nom de baptême....—C'est aussi le mien, reprit le baron: hélas! charmant enfant, poursuivit-il, puisse-t-il, pour son bonheur, n'avoir jamais avec moi d'autre conformité!...» Le ton et l'air du baron en prononçant ces paroles attirèrent l'attention du jeune Polydore; il regarda le baron fixement, et tout-à-coup il s'approcha vers lui sur la pointe des pieds, en levant la tête et en avançant son visage pour l'embrasser. Le baron, touché de ce mouvement, prit l'enfant dans ses bras, et le serrant contre son sein avec émotion... « Aimable enfant, s'écria-t-il, que ton père est heureux!...—Pourtant, reprit Polydore en soupirant, il ne l'est pas!..... —Non sans doute, ajouta le Frère Morave,

il a perdu une femme qu'il chérissoit ; mais il trouve dans cet enfant, dans la vertu, dans l'étude, les seules consolations qu'on puisse goûter après un semblable malheur. »

Pendant ce discours l'enfant versa quelques larmes que lui arrachoit le souvenir de sa mère. Le baron attendri embrassa encore Polydore, et s'asseyant, il le retint sur ses genoux. Le Frère Morave, voyant que le baron s'établissoit dans la boutique, lui demanda la permission de le quitter pour une demi-heure, et sortit. Le baron, seul avec Polydore, regardoit cet enfant en silence, qui, de son côté, le considéroit avec une extrême attention. Au bout de quelques minutes, Polydore, saisissant une des mains du baron, la baisa avec l'expression la plus touchante. « Eh quoi! charmant enfant, dit le baron, vous lisez donc dans mon cœur, vous y voyez donc tout ce que vous m'inspirez?... — Je vous aime, reprit Polydore..... — Vous m'aimez?..... — Oh sûrement! et vous ne devineriez pas pourquoi?... — Comment?.. — C'est que vous ressemblez à mon papa.»

A ces mots, le baron éprouva un battement de cœur si violent, qu'il fut un instant sans pouvoir proférer une seule parole; enfin, levant les yeux au ciel : « O Dieu! s'écria-t-il, puis-je espérer?.... dois-je me flatter? Ce rapport singulier, le nom donné à cet enfant, l'intérêt surnaturel qu'il m'inspire,.. tout semble m'annoncer... Ah! parlez, Polydore! où est votre père, conduisez-moi vers lui.... — Il m'a quitté pour aller voir un instant un de nos frères qui est malade..... — Où loge ce frère?.... —A ce côté de notre chambre, au-dessus de cette boutique. — Allons-y. — J'y consens. » Alors le baron se leva : Polydore, le tenant toujours par la main, sortit avec lui, ferma la boutique, et conduisit le baron dans une petite chambre dans laquelle ils trouvèrent une vieille servante, que Polydore chargea d'aller chercher son père.

Le baron, agité d'un tremblement universel, s'assit; il tenoit toujours Polydore par la main. L'excès de son trouble et de son inquiétude donnoit à sa physionomie un air d'égarement qui intimidoit Poly-

dore. Cet enfant n'osoit plus lever les yeux sur lui. Ils gardoient l'un et l'autre un profond silence, lorsque tout-à-coup on entendit marcher. « Voilà mon papa ! » dit Polydore avec joie. Le baron rougit, pâlit; il se lève, il retombe sur sa chaise, le porte s'ouvre..... Un homme s'avance : le baron jette en tremblant sur cet inconnu un regard avide et curieux ; neuf ans de souffrances, ses peines, ses remords, tout est oublié; il reconnoît son fils.... Théophile est à ses pieds.

Théophile, éperdu et respirant à peine, se voit avec transport dans les bras de son père : un sentiment si naturel suspend pour un instant la tristesse profonde qui l'accable. Il sent les larmes de son père couler sur son visage ; il entend ce père redoutable et chéri répéter en pleurant les noms de Théophile et de Polydore ; il lui semble qu'il reçoit une nouvelle existence ; mais cependant le souvenir le plus douloureux vient corrompre sa joie, et mêler une amertume affreuse à des momens si doux.

Quand le baron et Théophile eurent re-

couvré la faculté d'exprimer ce qu'ils ressentoient, ils se dirent mutuellement à peu près les mêmes choses. Ils avoient éprouvé l'un et l'autre les remords les plus déchirans; leurs torts réciproques étoient oubliés; ils ne se rappeloient que leur repentir. Théophile, à genoux, imploroit sa grâce, tandis que son père, baigné de pleurs, le conjuroit de lui pardonner la violence et la tyrannie funestes causes de tous leurs malheurs. Enfin le baron, après avoir embrassé mille fois Théophile, prit le jeune Polydore dans ses bras; et il rendit Théophile aussi heureux qu'il pouvoit l'être désormais, en prodiguant à cet enfant les caresses du plus tendre père. Théophile contemploit avec ravissement son cher Polydore sur le sein de son père; mais au milieu de ses transports plus d'une fois le nom d'Olympe échappa de sa bouche. On voyoit alors sur son visage l'expression de la douleur succéder à celle de la joie; et c'est ainsi qu'il trouvoit dans son bonheur même de nouveaux sujets de peines et de regrets.

Lorsque le baron fut un peu plus calme,

il remarqua avec une surprise douloureuse le changement affreux de la figure de Théophile. Son cœur seul avoit su le reconnoître ; ses yeux auroient pu s'y méprendre.... Théophile n'étoit que dans sa trentième année ; mais une maigreur excessive, une pâleur effrayante, ôtoient à son visage l'air de jeunesse qui auroit dû l'embellir encore : le temps ne détruit que la fraîcheur et la beauté ; le malheur change l'expression de la physionomie. Théophile n'avoit plus le même regard. On cherchoit en vain dans ses yeux le feu brillant qui les animoit autrefois. Sa figure morne et languissante ne peignoit plus que l'abattement et la mélancolie. Le baron ne considéra pas avec moins d'attendrissement les objets qui l'entouroient. La chambre où Théophile avoit passé plusieurs années, ces murs dépouillés d'ornemens et de tapisseries, le lit de sangle de Théophile, celui de Polydore..... tout ce qui s'offroit à ses regards ranimoit dans son âme les regrets les plus douloureux. Enfin, le baron pressant dans ses mains la main de Théophile : « Partons, cher Théophile, lui dit-il,

ne différons plus; arrachons-nous de cet asile obscur où vous avez gémi si longtemps, de cette chambre dont l'aspect blesse mes yeux et déchire mon cœur. Venez revoir votre patrie, venez conduire votre fils dans la maison paternelle.

—Mon père, reprit le triste Théophile, quand vous daignez me pardonner et reconnoître mon fils, je dois vous consacrer ma vie..... Je vous suivrai sans doute;..... mais souffrez que pour la dernière fois je conduise Polydore sur le tombeau de sa malheureuse mère!... » Théophile s'arrêta ; ses sanglots lui coupèrent la parole. Le baron ne put lui répondre que par des pleurs. Ces larmes que répandoit le baron touchèrent vivement Théophile : « O mon père! s'écria-t-il, honorez-vous sa mémoire d'un regret paternel?..—Va, reprit le baron, je partage ta douleur! » A ces mots, Théophile embrassa son père avec transport. « Hélas! dit-il, vous auriez pu l'aimer, l'adopter, et elle n'est plus!.... » En disant ces paroles, Théophile s'arracha des bras du baron, et, prenant Polydore par la main, il sortit précipitamment.

Tandis que l'infortuné Théophile pour la dernière fois baignoit de larmes le tombeau d'Olympe, le baron donnoit les ordres nécessaires pour son départ; et après avoir pris congé des administrateurs, le baron, Théophile et Polydore montèrent en voiture et prirent le chemin d'Utrecht, où ils n'arrivèrent qu'à la nuit. Le lendemain au soir, lorsque Polydore fut couché, le baron instruisit avec détail son fils de tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation. »

Ici la baronne interrompit sa narration et mit fin à la veillée, qu'elle reprit ainsi le jour suivant :

« Lorsque le baron eut fini le triste récit de ses malheurs, Théophile, prenant la parole, conta à son tour son histoire. Après avoir peint ses remords et la douleur qu'il avoit éprouvée en quittant son père, il entra dans le détail de sa fuite, de son arrivée à Londres, de son mariage, de son départ pour l'Écosse. « Arrivés à Édimbourg, poursuivit Théophile, nous prîmes la précaution de changer encore de nom. Peu de temps après je m'engageai

dans quelques entreprises de commerce; mais je n'avois aucune connoissance des hommes et des affaires. Je fus trompé, je m'abusai moi-même, et en moins de huit mois je perdis et je dépensai plus de la moitié de la somme que j'avois emportée de France. Cependant ma femme étoit au moment d'accoucher, et dix mois après mon mariage elle donna le jour à Polydore. Hélas! je ne devins père que pour mieux sentir l'horreur de ma situation. J'arrosai de larmes cet enfant si cher; la tendresse passionnée qu'il m'inspiroit déchiroit mon cœur; je gémissois sur sa destinée; et, en l'embrassant mille fois avec toute l'effusion qu'un père peut ressentir, j'étois assez malheureux pour n'oser remercier le ciel de me l'avoir donné. Je renfermois avec soin au fond de mon âme des peines si cruelles; je les dissimulois surtout à ma femme. Je voulois qu'elle me crût satisfait de mon sort; ainsi j'étois privé de la triste consolation de lui ouvrir mon cœur. J'avois perdu toutes les illusions qui m'avoient séduit : Olympe n'étoit plus à mes yeux que l'amie la plus chère.

L'amour cessoit enfin d'égarer ma raison : l'amitié solide et tendre auroit pu nous rendre plus heureux; mais sans une confiance intime quels chagrins peut-elle adoucir? Je devois, pour le repos même d'Olympe, lui cacher mes sentimens, mes réflexions, mes remords : une contrainte si pénible me devenoit chaque jour plus insupportable. Souvent je craignois qu'Olympe en secret n'éprouvât le même tourment, et cette idée mettoit le comble à mes maux.

» L'égalité d'humeur, la tendresse d'Olympe auroient dû me rassurer. Depuis l'instant où je reçus sa foi jusqu'aux derniers momens de sa vie jamais un mot de plainte n'échappa de sa bouche; jamais elle n'affligea mon cœur par une réflexion triste, ou par un reproche indirect. Elle me parloit souvent de son bonheur, elle avoit l'air de me croire heureux; mais il n'est que trop naturel de supposer aux autres une dissimulation qu'on emploie soi-même. D'ailleurs, plus d'une fois je la surpris seule baignée de pleurs. Je ne l'interrogeois alors qu'en tremblant; je ne

l'écoutois qu'avec défiance. Elle ne manquoit jamais d'attribuer à un excès de sensibilité et à des causes absolument étrangères à notre situation ces larmes répandues en secret; il falloit feindre de le croire, et c'étoit une peine de plus : c'est ainsi que nous passâmes trois ans en Écosse. Au bout de ce temps, ayant presque entièrement achevé de dissiper l'argent que je possédois pour toute fortune, je résolus de placer à fonds perdu, sur la tête de ma femme et de mon fils, quinze mille francs qui me restoient. Ma femme désiroit retourner en Angleterre; j'y consentis, et nous partîmes sans délai. Arrivés à Londres, je ne songeai plus qu'à placer avantageusement les minces débris que j'avois sauvés du naufrage, ces quinze mille francs qui pouvoient du moins assurer la subsistance de ma femme et de mon fils. Cette affaire terminée au gré de mes désirs, nous nous retirâmes dans un village à quelques milles de Londres, et j'aurois pu connoître le bonheur, sans les souvenirs amers qui me privoient du repos, le bien le plus précieux qu'on puisse

trouver dans la solitude. Je ne regrettois ni la fortune ni la magnificence, mais je regrettois la gloire; je gémissois de me voir, à vingt-deux ans, expatrié, enseveli dans un village avec la triste victime de ma folie, et un enfant infortuné, destiné à vivre dans l'obscurité et dans la misère. Je ne pouvois écarter de mon imagination l'idée déchirante des peines que je causois à un père que je n'avois jamais cessé de chérir. Je vous voyois, mon père, succomber à votre douleur, et maudissant, en expirant, le fils coupable qui vous avoit abandonné! Cette image affreuse me poursuivoit en tous lieux; elle m'accabloit durant le jour, et la nuit elle m'épouvantoit dans les songes les plus sinistres. Mille fois je me suis réveillé, baigné d'une sueur froide, avec les convulsions du désespoir et de la terreur, en m'écriant : *Mon père, n'achevez pas cette horrible malédiction!....* Cri terrible du remords, qui troubla souvent le sommeil de mon fils, et qui retentissoit jusqu'au fond du cœur de la sensible et malheureuse Olympe!

» Il y avoit deux ans que nous étions revenus en Angleterre, lorsqu'un événement imprévu nous plongea dans le plus profond abîme du malheur. L'homme chez lequel j'avois placé mes quinze mille francs fit banqueroute, et je perdis ainsi tout ce que je possédois au monde. J'épargne à votre sensibilité, mon père, le détail de ce que j'éprouvai dans ce premier moment!... Enfin, je trouvai dans les sentimens d'époux et de père le courage dont j'avois besoin. On m'avoit appris à dessiner dans mon enfance et dans ma première jeunesse; ce talent, qui depuis cinq ans faisoit tout l'amusement de ma solitude, devint dans mon désastre une ressource utile. Je connoissois à Londres un graveur célèbre. Je lui demandai de l'ouvrage, il m'en procura; et six mois après, satisfait de mon travail, il m'offrit chez lui un petit logement que j'acceptai. Cet homme étoit Frère Morave. Il avoit passé quatre ans à Zast. Il me parla de cet établissement, et bientôt je formai le projet de me retirer dans cette paisible retraite. Olympe avoit le même désir. Nous en par-

lâmes à notre généreux protecteur, qui nous recommanda vivement aux administrateurs et nous fit recevoir. En arrivant à Zast, Olympe quitta sa robe à l'anglaise et son chapeau, pour prendre l'habit uniforme de la maison. Je ne puis exprimer ce que j'éprouvai en la voyant pour la première fois avec ce béguin de toile, ce corset et cette jupe de bure!... Sa beauté paroissoit mille fois plus frappante sous ces vêtemens grossiers de paysanne : je la regardois avec un attendrissement douloureux; elle lut dans mon cœur, et, voulant écarter de mon esprit des réflexions cruelles, elle m'assura qu'elle étoit charmée de son nouvel habit et qu'elle n'en avoit jamais porté un si commode. Je tombai à ses pieds, j'arrosai de larmes la main qu'elle me tendoit. Elle m'embrassa, en disant, qu'elle ne concevoit pas la cause de l'état où elle me voyoit; mais, en parlant ainsi, ses pleurs inondoient son visage!....

» Je ne trouvai à Zast, ni le bonheur perdu pour moi sans retour, ni le repos qui me fuyoit. Je donnois à l'éducation

de mon fils tous les momens que je pouvois dérober au travail. J'aimois passionnément cet enfant; mais ce sentiment si naturel n'étoit pour moi qu'une source intarissable d'inquiétudes et de peines. Quand j'aurois pu jeter sans effroi les yeux sur l'avenir, m'eût-il été possible d'attendre de mon fils une soumission que je n'avois pas eue à l'égard de mon père! Me croyant chargé de la malédiction de ce père justement irrité, pouvois-je me flatter que le ciel m'eût donné un fils docile et reconnoissant! De si funestes pensées m'arrachoient l'âme; mais bientôt une crainte affreuse et nouvelle me fit connoître qu'il existoit encore des peines plus accablantes que toutes celles que j'avois éprouvées depuis mon expatriation.

» La santé d'Olympe s'affoiblissoit visiblement. Conservant toujours sa douceur accoutumée, Olympe ne se plaignoit jamais. Elle me répondoit constamment qu'elle ne souffroit point. Cependant je fis venir d'Utrecht un médecin qui d'abord calma mes inquiétudes. Mais au bout

de trois mois il parut s'alarmer, et enfin il prononça la sentence terrible qui me livroit à une éternelle douleur!... Olympe depuis long-temps connoissoit son état. La religion et l'infortune lui firent envisager la mort avec sérénité. Un prêtre établi à Utrecht venoit secrètement la voir. Je le gardai même trois jours dans ma chambre.... Oh! qui pourra jamais effacer de ma mémoire le souvenir affreux de ces trois déplorables jours!.... Je n'aurois pas le courage de vous peindre ces momens pleins d'horreur, et j'ai eu celui de vivre!.... Mais Olympe elle-même m'en imposa la loi... J'étois nécessaire à mon fils... Tenez, mon père, poursuivit Théophile en versant un déluge de pleurs, tenez, lisez cette lettre : cet écrit, sacré pour moi, contient les dernières volontés d'Olympe. Il me fut remis par son confesseur, et dans l'instant où l'excès du désespoir alloit sans doute me porter à quelque extrémité funeste. » En disant ces paroles, l'infortuné Théophile tira d'un portefeuille la lettre qu'Olympe lui écrivit la veille de sa mort. Le baron, suffoqué par

ses larmes, se jeta dans les bras de son malheureux fils : ils se tinrent long-temps embrassés; ils ne pouvoient exprimer les sentimens qui déchiroient leurs âmes que par des sanglots et des gémissemens..... Enfin le baron prit la lettre d'Olympe; et, après avoir essuyé ses yeux noyés de larmes, il lut ce qui suit :

« J'ai voulu savoir la vérité.... On vient de m'annoncer que ce jour peut-être sera le dernier de ma vie.... Théophile !.... je vais donc pour jamais disparoître à vos yeux ! Ce lien sacré qui nous unit, ce soir ou demain sera brisé !..... Demain Théophile et Polydore seront pour toujours séparés d'Olympe !.... Ah ! du moins que cet écrit me rappelle au souvenir de mon époux et de mon fils ! qu'il leur découvre mes véritables sentimens et le fond de mon cœur ; et que cet aveu, en rendant à Théophile la vertu plus chère encore, puisse un jour devenir pour son fils une utile leçon !.... O vous qui m'avez tout sacrifié ! vous que j'ai privé d'un père, d'une famille, d'une patrie, avez-vous jamais pu

croire un instant que je fusse résignée à mon sort!... Non, Théophile : j'ai lu dans votre âme ; j'ai senti toutes vos peines, et je vous en cachois de plus insupportables encore. Eclairés l'un et l'autre au fond de l'abîme où les passions nous précipitèrent, nos égaremens même ont détruit l'illusion qui nous a perdus ! Eh ! qui peut mieux que les remords rappeler la raison et montrer la vérité ?... Vous avez trahi pour l'amour les devoirs les plus sacrés ; mais bientôt la nature a repris tous ses droits; vous n'avez plus vu dans la triste Olympe que l'objet infortuné, auteur de vos peines et complices de vos fautes. En perdant votre amour, je n'ai même pu concevoir l'espérance de devenir votre amie. Quelle confiance peut exister entre deux coupables éclairés sur leurs erreurs, qui gémissent de leurs égaremens, qui sont dans l'impossibilité de les expier, et qui s'attribuent mutuellement le malheur l'un de l'autre?.... Il falloit se taire ; mais quel effort! qu'il fut pénible pour mon cœur! Quoi! depuis sept ans, ce cœur, uniquement occupé de vo uset de mon

fils, ce cœur déchiré n'a jamais osé s'ouvrir un seul instant avec vous ! Toujours seuls, toujours ensemble, le soin de nous tromper et de dissimuler fut notre constante étude !... la raison, la pitié, l'amitié même nous en imposoient la loi... L'amitié nous interdisoit la confiance !.... destin bizarre et rigoureux ! et je pourrois regretter la vie !.... Ah ! Théophile, l'idée d'une séparation éternelle est sans doute pour moi aussi déchirante que terrible ! mais quand vous connoîtrez de quels tourmens la mort me délivre vous ne pourrez gémir sur le sort qui nous arrache l'un à l'autre.... Eh ! comment supporter la vie, en voyant ce qu'on aime au comble de l'infortune, et lorsque tous nos maux sont notre propre ouvrage ? C'est moi seule que je dois accuser de mes malheurs ; ce fut mon imprudence qui fournit à votre père des prétextes et de justes raisons de rompre ses engagemens. J'avois perdu ma réputation, il me rejeta ; il en avoit le droit. Sans doute l'ambition le rendit tyrannique ; mais enfin il tenoit de la nature une autorité sans bornes, il pouvoit en

user sans crime; vous ne pouviez vous révolter qu'en trahissant le plus saint de tous les devoirs... Ah! si, consultant mieux la raison, vous eussiez abjuré le projet insensé autant que coupable de fuir, d'abandonner la maison paternelle, n'en doutez pas, le temps, votre constance eussent fléchi votre père! Falloit-il ajouter la trahison à la désobéissance? Que ne lui disiez-vous : *Ma foi n'est plus à moi, vous l'avez engagée vous-même; je ne puis disposer de ma main sans votre aveu : vous refusez le consentement que j'implore, je me soumets à cette rigueur; mais n'exigez point que je devienne parjure, ne me forcez point à former d'autres nœuds, et je vous promets de ne plus revoir l'objet d'une passion si malheureuse!....* Voilà le conseil salutaire que j'aurois dû vous donner quand vous vîntes me déclarer votre funeste résolution : il en étoit temps encore. En avouant tout à votre père, en lui parlant enfin avec une courageuse franchise, vous l'eussiez irrité sans doute, mais il vous chérissoit. En menaçant, en se montrant inflexible, il vouloit surtout vous

effrayer. Comment croire qu'il eût puni avec sévérité une résistance accompagnée de tant de soumission, une résistance que tant de motifs rendoient du moins excusable! Auroit-il pu se résoudre à priver de la liberté son fils unique, sa seule espérance? Non, non, sûr de votre fermeté, de votre constance, il eût fini tôt ou tard par se rendre à nos vœux..... Est-il possible qu'au moment de nous perdre, cette pensée ne se soit pas offerte à notre imagination! Hélas! vous me menaciez de vous ôter la vie, l'effroi me rendoit stupide, et l'amour vous aveugloit. Avec plus de raison et d'expérience, j'aurois pu vous éclairer; malgré mes craintes, mes terreurs et mes pressentimens, j'étois loin de prévoir tous les tourmens que j'ai soufferts. Si j'avois pu lire dans l'avenir, j'aurois su vous prouver qu'il valoit mille fois mieux renoncer l'un à l'autre, nous dégager de nos sermens mutuels que de nous précipiter dans ce gouffre de maux. Supposons que j'eusse eu le courage et la générosité de vous déterminer à recevoir la main de celle que vous détestiez; suppo-

sons que cette jeune personne eût justifié par sa conduite votre aversion pour elle, quelles consolations n'auriez-vous pas trouvées en vous-même et dans le sein d'un père! quelles distractions auroient su vous offrir le monde, les plaisirs, les affaires! Les sentimens de la nature, l'amour de la gloire, eussent rempli votre cœur, illustré votre vie; enfin, vous auriez connu le bonheur d'avoir des enfans, et de pouvoir vous dire : *Je leur donnerai une éducation brillante, je leur laisserai une grande fortune et un nom qu'on ne pourra leur disputer!....* Et moi, retournant dans ma province, j'emportois l'innocence et le souvenir d'un sacrifice vertueux; j'aurois pu goûter les charmes de la solitude et du repos..... Ah! si, dans l'instant où vous m'entraîniez à ma perte, une amie secourable m'eût offert ces réflexions!.... Mais orpheline, infortunée, j'étois privée de mon seul appui; ma tante n'étoit plus, je n'avois point de guide, et, chérissant l'honneur et la vertu plus que la vie, j'ai sacrifié l'un et l'autre..... Et la jeunesse, insensée et présomptueuse,

craint les conseils et désire l'indépendance! O Polydore! vous lirez un jour cet écrit; qu'il vous apprenne à vous défier de vous-même; qu'il vous apprenne que l'esprit, la pureté des intentions et de l'âme, ne sauroient tenir lieu d'expérience; qu'il vous apprenne enfin que les passions ne peuvent que nous égarer, nous rendre malheureux; qu'on ne doit chercher le bonheur que dans la vertu!..... Adieu, Théophile, j'ose entrevoir pour vous dans l'avenir un destin plus heureux..... Votre père existe!..... Ah! si jamais le ciel vous réunit, que mon souvenir ne trouble point votre félicité!..... Songez que votre père, en m'adoptant, en me reconnaissant pour sa fille, n'auroit pu me rendre heureuse..... Eh! de quel front oserois-je reparoître dans le monde, après avoir trahi tous mes devoirs!.... Vous pouvez soutenir les regards du public. Vous êtes coupable, sans doute; cependant l'honneur vous reste!... Mais l'amour ne peut égarer une femme sans l'avilir. J'ai vécu dans l'obscurité, dévorée de remords; du moins je n'ai supporté ni le poids de la honte,

ni l'horreur du mépris public.... je n'ai point vu mon époux rougir du nœud fatal qui nous unit... Telle est ma destinée... il n'est point d'événement qui pût me rendre le bonheur..... il n'en est plus pour moi sur la terre!.... Adieu, cher et malheureux Théophile! vivez pour votre fils! que cet enfant chéri vous dédommage des peines que vous a causées sa mère! c'est le dernier vœu de mon cœur..... Puisse la religion, qui me fortifie, vous éclairer et vous consoler! Le ciel réprouva notre union, il nous sépare!.... adorons sa justice, et soumettons-nous! »

« Ah! s'écria le baron après avoir lu cette lettre, Olympe! chère et touchante victime de mon injustice et de mon ambition! vous êtes bien vengée par mes regrets et par ma douleur! En refusant de vous adopter pour ma fille, de quel bonheur je me suis privé!... O mon fils! je te retrouve; mais je ne pourrai te rendre heureux! Hélas! puis-je moi-même le devenir?...—Mon père, reprit Théophile, je vous consacrerai ma vie; je renonce à ja-

mais au monde : retiré, caché dans la maison paternelle, je n'existerai que pour vous et pour mon fils. — Eh bien! dit le baron, consacrons-nous entièrement à l'éducation de Polydore; qu'il passe loin du monde son enfance et sa première jeunesse; formons dans la solitude son cœur et son esprit; qu'il connoisse les charmes de la vie champêtre et des goûts simples, afin qu'un jour, au milieu du tumulte fatigant d'une vaine dissipation, il puisse les regretter comme les seuls plaisirs purs et réels. »

Théophile approuva avec transport un projet si conforme à son inclination. L'exécution n'en fut point différée. Le baron acheta une terre à cent lieues de Paris; il s'y retira avec Théophile et Polydore. Si de tristes souvenirs l'empêchèrent d'y goûter une félicité parfaite, il y trouva du moins tout le bonheur dont il pouvoit jouir désormais. Les soins, la tendresse de Théophile, les vertus du jeune Polydore firent la consolation et le charme de ses vieux jours. Avant de mourir, il eut la satisfaction d'assurer le bonheur de Poly-

dore, en lui choisissant une compagne aimable, vertueuse, qui fit les délices et la gloire de son époux et de sa famille. »

La baronne cessa de parler; et comme il étoit de bonne heure, on causa encore quelque temps. « J'aime beaucoup, dit M. de la Palinière, la description de *l'Ange-Sund.* La bonne vieille de quatre-vingt-quinze ans, et le repas de famille dont le baron fut témoin me rappellent une des plus charmantes fêtes que j'aie vues dans ma vie... — Oh ! faites-nous-en le détail... — Volontiers. C'étoit en Russie. Je voyageois au mois de juillet dans la Livonie (*a*) avec un Russe de mes amis; il voulut s'arrêter dans un château qui appartenoit à un de ses parens. Je fus frappé de l'aspect du château, qui ressembloit plutôt à une petite ville qu'à une grande maison. Il étoit composé d'un gros corps-de-logis, environné de douze petits pavillons, tenant tous les uns aux autres par des galeries

(*a*) La Livonie est une des plus belles provinces de la Russie; le terroir en est si fertile en grains, qu'on l'appelle le grenier du Nord. *Riga*, grande et riche ville, en est la capitale.

couvertes. Lorsque nous arrivâmes dans cette vaste habitation, il étoit neuf heures du matin. Nous trouvâmes tous les domestiques dans une grande agitation. Mon ami demande M. de Novorgève (*a*) (c'étoit le nom du maître de la maison); on lui répond qu'une de ses petites-filles vient d'accoucher. « Dans ce cas, reprend mon ami, allons nous promener dans le bois. » En disant ces mots il s'éloigne du château, et je le suis. Chemin faisant, je le questionne. « M. de Novorgève, me dit-il, est un vénérable vieillard de soixante et quinze ans; il jouit d'une fortune considérable, qu'il ne doit qu'à lui seul. Ce lieu l'a vu naître; mais il y naquit dans une chaumière. Son père étoit laboureur, et ne possédoit que cette enceinte, quelques champs voisins, et le bois où nous allons entrer. Le jeune Novorgève, à l'âge de quatorze ans, fit un voyage à Riga. Un négociant, parent de son père, se chargea de lui. Le jeune homme avoit de l'appli-

(*a*) Tous les noms de familles russes se terminent de l'une de ces quatre manières : *Ove, eve, ine, oi*, dont les Français on fait *Off, eff, in, y*.

cation et de l'esprit; il s'instruisit, et son parent conçut de lui de si grandes espérances, qu'il l'envoya à Pétersbourg, avec quelques lettres de recommandation, certain que pour parvenir il n'avoit besoin que de se faire connoître. En effet, dans un pays où l'on peut, sans les avantages de la naissance, prétendre aux dignités et aux places les plus brillantes, le jeune Novorgève ne pouvoit manquer de faire une grande fortune. Il trouva bientôt des protecteurs, et prit d'abord le parti des armes. Après avoir montré à la guerre autant de talent que de courage, il fut attiré et fixé à la cour. Dans ce moment il eut le malheur de perdre son père. Il lui restoit deux sœurs qui refusèrent constamment les dons que sa tendresse leur offrit. Ces deux sœurs, modèles d'une touchante amitié, et d'une modération plus rare encore, ne voulurent jamais se marier, afin de ne point se séparer, et se contentèrent de l'état où le sort les avoit fait naître. Novorgève, séduit par l'ambition, fit un mariage brillant. Sa femme se conduisit avec décence, mais le rendit malheureux

par son orgueil et sa hauteur. Elle mourut, elle lui laissa six enfans, trois garçons et trois filles; l'aîné de tous avoit huit ans. Alors Novorgève donna la démission de tous ses emplois, et demanda la permission de se retirer. Il n'avoit été qu'ébloui, qu'agité; il voulut enfin connoître le bonheur. Il quitta la cour, et alla rejoindre ses sœurs pour ne plus s'en séparer. En arrivant ici, il fit bâtir ce vaste château; mais il conserva l'humble chaumière de ses pères. Elle est au bout du bois : c'est pour lui un temple révéré qu'il va visiter tous les jours. Il se livra tout entier à l'éducation de ses enfans; ses sœurs s'y consacrèrent ainsi que lui. En même temps il renouvela connoissance avec les laboureurs, anciens amis de son père; après avoir examiné avec soin l'intérieur de leurs familles, il choisit parmi eux des femmes et des maris pour ses enfans. En conséquence de ce projet, il dirigea l'éducation des enfans qu'il se proposoit de prendre un jour pour gendres et pour belles-filles. Cette éducation n'étoit pas recherchée : il vouloit seulement

que ces enfans sussent lire, écrire et compter; qu'ils eussent des manières douces, des mœurs pures, une piété sincère et le goût du travail. Ses vertueux desseins ont réussi selon ses vœux. Il a marié tous ses enfans ainsi qu'il l'avoit projeté, et il est devenu le plus heureux de tous les pères. Sa famille nombreuse logée chez lui, et s'accroissant chaque année, il a été forcé de bâtir successivement les douze pavillons qui entourent le château : il vit là en patriarche, avec ses deux respectables sœurs, et une multitude d'enfans et de petits-enfans, tous vêtus, ainsi que lui, comme ses pères, c'est-à-dire en paysans et paysannes, mais jouissant de toutes les commodités de la vie, et goûtant un bonheur qui n'est aussi peu recherché que parce qu'il n'est pas connu. »

Comme mon ami achevoit ce récit nous entrâmes dans le bois. Je remarquai que chaque arbre portoit une étiquette, sur laquelle étoient écrits une date et un nom. Je questionnai mon compagnon de voyage sur cette singularité. « Il faut, me dit-il, vous instruire d'un antique usage de cette pro-

vince, dont l'origine m'est inconnue. A la naissance de chaque enfant, le père de famille plante un arbre sur lequel est inscrit le nom donné à l'enfant et l'année dans laquelle il est né (*a*). Ainsi chaque propriétaire d'une terre un peu étendue possède un de ces bois sacrés, où jamais la cognée n'abattit un arbre dans sa vigueur. Mais lorsqu'enfin un arbre se couronne et dépérit, on se décide à le couper; ce qui ne se fait pas sans un grand appareil. On assemble sa famille et ses voisins; on abat l'arbre en leur présence, et l'on transcrit sur un registre de famille l'inscription qui étoit sur l'arbre, en y ajoutant l'année où l'on a été obligé de le couper; et les parens et voisins signent cette note, comme ayant été témoins de la cérémonie. Ainsi ces registres conservent à jamais les noms et la mémoire de nos ancêtres avec d'autant plus de certitude, qu'on écrit sur un autre registre l'année de la nais-

(*a*) Il est très-vrai que cet usage existe en Russie; mais je ne suis pas sûre que ce soit dans la province de *Livonie*.

sance de chaque enfant, en décrivant l'espèce d'arbre qu'on a plantée dans *le bois de famille* le jour où il naquit. »

Mon ami parlait encore, lorsque nous entendîmes de loin le bruit d'une musique champêtre. « Avançons, me dit-il, on va planter l'arbre de l'enfant qui est né ce matin. Nous allons voir le vénérable Novorgève entouré d'un nombreux cortége. Nous ne pouvons l'aborder dans ce moment; mais sûrement après la cérémonie il viendra nous joindre et nous inviter à dîner. » A ces mots, nous précipitons nos pas : guidés par la musique, nous arrivons dans un taillis, une espèce de pépinière remplie de jeunes arbres, et nous y trouvons environ deux cents personnes rassemblées, en comptant une quinzaine de petits enfans. Toute cette troupe étoit habillée suivant le costume des paysans de Livonie. La parure des hommes n'avoit rien de remarquable, mais celle des femmes me parut agréable et pittoresque. Elles étoient coiffées avec des voiles de mousseline qui ne cachoient qu'une partie de leurs cheveux, et qui couvroient entiè-

rement leurs épaules : elles avoient toutes des justes bruns, des ceintures d'étoffes ornées de franges, et des jupes richement brodées. Je m'avance, et je découvre au milieu de cette foule un vieillard d'une figure douce et majestueuse, vêtu comme les autres paysans, mais dont l'habit simple et grossier formoit un contraste singulier avec la brillante décoration qui le distinguoit. Il avoit sur son habit un large ruban bleu, auquel étoit attachée une magnifique croix enrichie de pierreries (*a*). « Voilà Novorgève, me dit mon guide ; l'ordre dont il est décoré doit vous le faire reconnoître. Cette distinction est sans doute chère à son cœur : c'est la reconnoissance et non l'orgueil qui lui fait porter avec joie ce bienfait honorable de sa souveraine. — Je vous prie, interrompis-je, dites-moi quel est le jeune homme qui est à la droite du vieillard. — C'est un de ses petits-fils, répondit mon ami, et le père de l'enfant nouveau-né. A sa gauche vous voyez deux

(*a*) L'ordre de Saint-André, institué par le czar Pierre Ier.

vénérables vieilles, ce sont ses sœurs; et toute la foule qui l'environne immédiatement n'est composée que de ses enfans et de ses petits-enfans.....—Quel en est le nombre?....—A peu près cinquante personnes, en comptant les gendres et les belles-filles; et tout cela loge dans l'enceinte que vous avez vue : le reste de l'assemblée est formé par les parens, les voisins et les amis de la famille. Mais taisons-nous; la cérémonie commence. »

A ces mots je me rapprochai du vieillard autant qu'il me fut possible. Je le vis prendre une bèche, et d'un bras encore vigoureux ouvrir la terre pour y planter l'arbre. Lorsque cette opération fut finie, le vieillard, suivant la coutume, prononça plusieurs bénédictions sur l'arbre nouvellement planté. Il souhaita que cet arbre *vécût aussi long-temps que le sapin Pierre Novorgève* (l'arbre le plus antique du bois), et que l'enfant dont il portoit le nom pût se reposer un jour sous son ombrage avec *les enfans de ses petits-enfans.* Après ce discours on apporta le registre, sur lequel les principaux personnages de l'assemblée

écrivirent leurs noms. Ensuite le vieillard reçut dans ses bras l'enfant objet de la fête, et l'on se mit en marche au son des instrumens.

Nous suivîmes la troupe, qui nous conduisit à l'autre extrémité du bois dans une immense salle de verdure environnée des plus beaux arbres que j'eusse encore vus dans ce bois. Cette salle nous offrit un coup d'œil charmant. Tous les arbres en étoient chargés de guirlandes de fleurs et de verdure, et une douzaine de jolis berceaux d'enfans, dispersés sans ordre, et suspendus avec des rubans à de grosses branches, n'étoient pas, comme vous le verrez, l'ornement le moins intéressant de ce lieu champêtre. Mon compagnon de voyage me montra *le sapin de Pierre Novorgève;* j'en admirai la prodigieuse élévation, et, voyant à quelque distance deux chênes, entre lesquels étoit placée, sur un tertre de gazon, une colonne de marbre blanc, je questionnai mon guide. « Sans doute, dis-je, ces deux arbres sont particulièrement chers au bon vieillard?... — Assurément; le plus vieux de ces chênes porte

le nom de son grand-père, et l'autre celui de son père. La colonne est un monument de sa tendresse pour eux. On y lit une inscription russe qui contient l'éloge d'*Anastase* et d'*Alexis Novorgève;* éloge dicté par le sentiment et par la vérité, et dont voici le sens : « *Le ciel, pour récompenser* » *leur piété sincère, leur fit connoître le vrai* » *bonheur : ils en jouirent et le trouvèrent* » *dans leur famille, dans les plaisirs champêtres et les travaux de l'agriculture.* » —J'imagine, repris-je, que ce berceau plus orné que les autres et suspendu à ces deux chênes, est destiné à l'enfant nouveau-né? —Justement. Tenez, le vieillard s'approche de ces deux arbres, il va placer l'enfant dans ce berceau. » En effet, le vieillard, après avoir tendrement embrassé son petit-fils, le plaça dans le berceau. Ensuite il forma une espèce de trophée de divers instrumens de jardinage qu'on lui présenta, et il l'attacha à un des arbres à côté du berceau. Il expliqua lui-même ce que signifioit cet usage, en disant qu'il consacroit son enfant aux travaux de la campagne, et il termina ce dernier dis-

cours en lisant à haute voix l'inscription écrite sur la colonne de marbre. Quand le vieillard eut cessé de parler, une douzaine de jeunes femmes, qui portoient de petits enfans dans leurs bras, les déposèrent dans les autres berceaux, et elles s'assirent au pied de ces arbres, en tenant de longs rubans attachés aux berceaux. De temps en temps elles tiroient doucement ces cordons, ce qui donnoit aux berceaux un léger mouvement de balancement qui amusoit ou endormoit les enfans (*a*).

Tandis que des mères de vingt ans, au milieu d'une fête, ne trouvoient pas de plaisir plus doux que celui de s'occuper de leurs enfans, les jeunes filles et les garçons de la famille et du voisinage se rassemblèrent au centre de la salle, et dansèrent des rondes en chantant des couplets consacrés à la fête. On chanta aussi une

(*a*) Les paysannes russes suspendent ainsi à des arbres, durant l'été, les berceaux de leurs enfans, et les bercent de cette manière. (Voyez *les Costumes russes de M. le Prince.*)

longue romance qui avoit pour titre *les Saisons*. Après avoir dépeint les plaisirs du printemps, de l'été, de l'automne, on célébra l'hiver avec plus de détail encore. On fit une agréable description des courses de traîneaux, et on vanta d'une manière naïve et touchante ces longues soirées d'hiver, qui s'écoulent si délicieusement lorsqu'on les passe au sein d'une famille chérie, rassemblée autour du foyer paternel.

Les couplets finis, on dansa au son des *balalayes* (*a*). Pendant ce temps plusieurs jeunes filles faisoient le tour de la salle, en portant des corbeilles remplies de gâteaux et de clougwa (*b*), qu'elles offroient à tous ceux qui regardoient danser. A midi, les voisins et les parens prirent congé du vieillard et se retirèrent. Le vieillard nous retint à dîner, mon ami et moi; il nous mena dans la chaumière qu'avoit habitée son père : « Ce lieu, nous

(*a*) Espèce de guitare à long manche.

(*b*) Joli fruit, plus petit que la cerise, et fort commun en Russie.

dit-il, me retrace les plus doux souvenirs; j'y viens méditer tous les matins. S'il avoit pu contenir ma nombreuse famille, j'aurois fini mes jours sous ce toit révéré. » En achevant ces mots, le vieillard s'assit sur une natte, et nous fit mettre à ses côtés. Il parloit assez bien le français, et il répondit à toutes mes questions avec la politesse d'un homme qui a passé vingt ans à la cour, et avec la franchise, la bonhomie et la simplicité d'un solitaire et d'un laboureur. Il me dépeignit son bonheur sous les traits les plus touchans : « Enfin, dit-il, j'ai connu la cour, j'ai connu tous les plaisirs que peuvent procurer les succès, la vanité, la faveur : j'avois alors la tête occupée et le cœur vide et mécontent. Dévoré de craintes, d'inquiétude, il falloit se défier des piéges de la haine, des noirceurs de l'envie, supporter l'ennui des sollicitations indiscrètes; enfin j'éprouvois chaque jour le chagrin de faire des mécontens ou des ingrats, et j'étois privé des consolations et des conseils de l'amitié. Le ciel dessilla mes yeux, il me fit connoître que l'homme,

jeté un instant sur la terre, n'est qu'un insensé lorsqu'il accumule des biens périssables, et qu'il sacrifie son repos à la cupidité. Je perdois la moitié de ma fortune en donnant la démission de mes emplois ; mais je recouvrois la liberté. En renonçant aux passions factices, en reprenant le goût des plaisirs offerts par la nature, je retrouvai la santé que j'avois perdue, je retrouvai le bonheur si pur que j'avois goûté dans ma première jeunesse ; et c'est ainsi que la simplicité des goûts et des mœurs prolonge, embellit notre vie, et rend les derniers instans de notre carrière aussi rians, aussi fortunés que ces jours heureux de l'enfance, dont nous ne conservons un si doux souvenir que parce qu'ils se sont écoulés dans l'innocence et dans le calme des passions. »

Je ne me lassois point d'écouter le vertueux Novorgève ; mais le dîner interrompit cette conversation. Nous nous mîmes à table dans la salle de verdure où l'on avoit dansé. Je contemplai avec ravissement le vieillard au milieu de sa famille, et assis à table entre ses deux respectables

sœurs. Je ne pouvois entendre le langage de ses enfans, mais je voyois l'expression de leurs physionomies : elle peignoit la joie et l'inspiroit. Après le dîner, le vieillard me conduisit dans son château; il étoit aussi simple que vaste, on n'y trouvoit aucune des recherches du luxe et de la mollesse; des lits sans rideaux, des tables et des chaises de bois, des nattes de jonc, en composoient tous les meubles : de longues branches d'arbres (*a*), artistement entrelacées ensemble et chargées de feuillages, en faisoient le seul ornement. Le salon pouvoit contenir toute la famille : on causa environ une heure; au bout de ce temps tout le monde sortit. Nous restâmes avec le maître de la maison, qui nous proposa une promenade dans ses jardins. Lorsque nous y fûmes, il ôta son

(*a*) C'est l'usage en Russie, pendant l'été, et surtout chez les paysans et le peuple, d'orner ainsi de feuillages l'intérieur des maisons; aussi rencontre-t-on dans les villes une infinité de gens chargés de branches d'arbres qu'ils vendent pour cet usage. Dans les appartemens on met ces branches dans des vases remplis d'eau.

cordon de Saint-André, qu'il suspendit à une branche d'arbre. Il jeta son habit sur le gazon, et, prenant une pioche, il se mit à travailler la terre, tout en causant avec nous.

Les jardins étoient immenses; j'aperçus une douzaine de jardiniers, et bientôt je les reconnus; c'étoient les enfans de la maison, avec lesquels nous avions dîné. J'appris alors que les autres étoient employés à des travaux du même genre dans la campagne, hors l'enceinte du château, et que les femmes, pendant ce temps, s'occupoient du soin du ménage. Les unes avoient le district de la cuisine, de la laiterie; les autres filoient, travailloient en linge, faisoient leurs habits et ceux de leurs enfans. Aucun ne passoit un moment dans l'oisiveté jusqu'à sept heures du soir, où toute la famille se rassembloit dans le salon avant de souper. Avec quel plaisir on se mettoit à table! avec quel appétit on soupoit!.... Avant de se coucher, le bon Novorgève lisoit à ses enfans une courte instruction morale et chrétienne; ensuite l'assemblée se mettoit à

genoux. Le vieillard récitoit tout haut des prières, qu'il terminoit en donnant sa bénédiction à toute sa famille. Alors on alloit se coucher et goûter les charmes d'un sommeil aussi paisible que profond. Je partis le lendemain, et j'emportai de ce château, et du philosophe heureux qui l'habitoit, un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire et de mon cœur. »

Comme M. de la Palinière achevoit ces mots, la baronne se leva en le remerciant de sa complaisance, et l'on se retira sur-le-champ, car il étoit près de dix heures et demie. Les veillées furent interrompues pendant quelques jours, parce que c'étoit le tour de madame de Clémire de conter une histoire, et qu'elle étoit enrhumée; mais on causa. César se ressouvint que la baronne, dans l'histoire d'Olympe, avoit dit *que l'honneur étoit plus sévère que les lois;* il lui en demanda la raison. « Les lois, répondit la baronne, sont faites pour tous les hommes; on ne doit pas attendre de la multitude des sentimens généreux et délicats; par conséquent les lois ne doivent pas ordonner de belles ac-

tions. Si elles étoient plus sévères elles ne seroient suivies que par un petit nombre d'hommes, et elles ne procureroient pas un bien général : elles se bornent à défendre les crimes et les injustices manifestes, parce qu'elles sont faites pour le peuple, et non pour les sages : ainsi, vous voyez que l'homme dont toute la probité consisteroit à obéir aux lois, ne seroit ni vertueux ni véritablement estimable; car on peut être bien méprisable en ne faisant rien de ce qui assujétit aux peines imposées par les lois. D'après cela vous comprendrez pourquoi la loi autorise si souvent ce que l'honneur interdit, et pourquoi il y a tant de procès qu'il est si honteux d'entreprendre, quoiqu'on soit sûr de les gagner.—Il y a même plus, ajouta M. de la Palinière, il existe de véritables crimes que les lois ne punissent pas; par exemple, la calomnie, si elle n'a produit aucun événement tragique (*a*).—Mais in-

(*a*) En Pologne on punit les calomniateurs d'une manière aussi bizarre qu'infamante. « Le calomniateur convaincu doit, en plein sénat, se coucher à

terrompit César, un calomniateur est déshonoré aux yeux de tout le monde?..... — Assurément, ainsi que tous ceux qui profitent de l'indulgence de la loi pour faire des actions condamnables en elles-mêmes...—Il y a quelque chose là-dedans que je ne comprends pas, reprit César; qu'est-ce qu'un homme déshonoré?..... — C'est un homme que la voix publique accuse de manquer d'honneur..... — *La multitude* a donc de la délicatesse, puisqu'elle juge si bien, puisqu'elle est plus sévère que la loi : ainsi *les lois faites pour la multitude* auroient donc pu ordonner la vertu. — L'homme le moins estimable et le plus grossier ne peut se défendre d'estimer la vertu et de haïr le vice. Les passions le font agir contre sa conscience;

terre sous la stale de celui dont il a attaqué l'honneur, et dire à haute voix qu'en répandant contre lui des bruits injurieux *il en a menti comme un chien.* Cette confession publique achevée, il faut qu'à trois diverses fois il imite la voix d'un chien qui aboie. Cette peine des calomniateurs est encore en usage en Pologne. » (*Histoire générale de Pologne*, par M. le chevalier de Solignac, tome III.)

mais cette conscience, en lui reprochant ses fautes, l'éclaire d'autant mieux sur celles des autres, qu'alors il n'en repousse pas le témoignage. Ainsi, il se conduit mal et il juge bien. Foible et corrompu, il cède à ses passions : mais lorsqu'il est de sang-froid, c'est-à-dire sans intérêt, il condamne dans les autres, et de premier mouvement, les mêmes excès auxquels il se laisse entraîner. Ce qui est méprisable le révolte; ce qui est généreux, touchant, l'émeut et le charme. Mauvais père, fils ingrat, il ne verroit point sans attendrissement la vieille grand'mère de l'*Ange-Sund* bénissant ses enfans, et mon bon vieillard russe au milieu de sa famille. Il admirera ces tableaux sublimes, mais il ne sera même pas tenté d'imiter de semblables exemples; comment obéiroit-il à une loi qui le lui commanderoit? Cet homme est l'image de la *multitude*. Voilà les hommes en général. Le résultat le plus important de ces réflexions, c'est que toutes les lois s'élèvent pour condamner de mauvaises actions, et non pour récompenser la vertu. Si l'on attache du prix à la ré-

putation, à l'approbation générale, il faut donc être constamment bon, noble, estimable.

—J'ai aussi une question à faire, dit Caroline; il y a un mot dont je ne sais pas bien la signification. J'entends souvent parler *des préjugés*, et je ne comprends pas trop ce que c'est.... — Un *préjugé* est une opinion qui n'est pas le fruit d'une mûre réflexion, et qu'on ne peut appuyer sur aucun raisonnement solide. Par exemple, mademoiselle Victoire croit qu'*un morceau de la corde d'un pendu*, porté dans la poche, fait gagner au jeu. Voilà un préjugé. Certainement ce ne sont pas ses réflexions sur la possibilité d'un tel fait qui ont pu lui donner cette croyance. Demandez-lui pourquoi elle a cette opinion; elle vous dira que c'étoit celle de sa tante, de sa mère, de sa grand'mère : vous n'en aurez point d'autre raison. Tous les préjugés ne sont pas aussi stupides que celui-là, mais j'en connois beaucoup qui me le paroissent autant, et qui sont généralement adoptés. J'ai vu des femmes fuir avec effroi à l'aspect d'une personne qui gar-

doit un parent malade de la rougeole ou de la petite vérole; et j'ai vu ces femmes s'enfermer tranquillement avec le médecin qui soignoit ces mêmes malades. J'ai vu beaucoup de choses de ce genre, qui valent bien la prédilection de mademoiselle Victoire pour *la corde de pendu.* Il existe une autre espèce de préjugés qui, loin d'être ridicules, sont au contraire respectables, parce qu'ils sont produits par une sensibilité vive et délicate. Laissons croire aux jumeaux qu'unit une parfaite amitié, qu'ils souffrent réciproquement les maux physiques l'un de l'autre; laissons croire à une mère qu'elle reconnoîtroit au milieu de mille enfans son enfant qu'elle n'auroit jamais vu. Ces douces erreurs des cœurs tendres sont l'ouvrage des sentimens les plus vertueux : gardons-nous de les mépriser. Ainsi toute opinion qu'on ne peut soutenir par aucune espèce de raisonnement, dont les faits et l'expérience démontrent manifestement la fausseté, est certainement un préjugé. Mais, à moins de ces conditions, nous ne devons point affirmer qu'une

chose, quelque étrange qu'elle puisse nous paroître, est chimérique et vaine. — Sans doute l'histoire d'Alphonse nous a appris qu'il existe une infinité de phénomènes dans la nature, dont les savans même ne peuvent expliquer les causes. — Voilà pourquoi nous ne devons appeler *préjugés* que les choses qui non-seulement répugnent à la raison, mais qui sont d'ailleurs démonstrativement prouvées fausses par les faits mêmes..... — Je comprends fort bien à présent ce que c'est que *les préjugés;* et puisque tous ceux qui ne viennent pas de la sensibilité sont ridicules, comme la croyance que le vendredi est un jour malheureux, ou qu'une salière renversée porte malheur..... etc.... — Vous comprenez donc aussi que tout ce qui nous est prescrit par la religion, par les lois et par l'honneur, ne peut s'appeler *préjugé?*..... — Assurément.... — Le respect pour les morts et pour leurs tombeaux est-il un préjugé? — Non, puisque la religion ordonne de les honorer, et que c'est même une action pieuse de les ensevelir. — Cela est juste; mais ce respect doit-il s'étendre

aussi loin qu'on le croit communément, lorsqu'on dit qu'il est moins condamnable de mettre au jour une mauvaise action d'une personne qui existe, que d'une personne qui n'est plus?.... — Cette question m'embarrasse. — Consultez à cet égard un guide toujours sûr, la religion : ordonne-t-elle d'avoir plus d'égards pour la mémoire de ceux qui ne sont plus, que pour la réputation de ceux qui existent?.... — Non certainement; et elle ordonne d'aimer son prochain comme soi-même, et de lui rendre le bien pour le mal (*a*) : ainsi sûrement il est plus condamnable de détruire la réputation d'une personne vivante, que de flétrir la mémoire d'une personne qui n'est plus.... — D'ailleurs, on ne fait pas souffrir la personne morte, et l'on désespère la personne vivante; ainsi

(*a*) *Bénissez ceux qui vous persécutent; bénissez-les, et gardez-vous bien de leur donner des malédictions..... Ne vous vengez point vous-mêmes, mes chers frères, mais donnez lieu à la colère; car il est écrit : C'est à moi que la vengeance est réservée, et c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur.* (Épître de saint Paul aux Romains, *chapitre* XII.)

l'opinion dont je vous parlois n'est donc qu'un préjugé, comme nous venons de l'exposer, c'est-à-dire, *de mettre au jour une mauvaise action*, par conséquent de découvrir un fait prouvé et qui n'admet aucune justification : car si, par exemple, après la mort d'un ennemi, on cherchoit à flétrir sa mémoire par des accusations nouvelles et vagues, on joindroit la lâcheté à la méchanceté, puisque l'ennemi mort ne peut empêcher l'effet des préventions qu'on répand contre lui. S'il vivoit, il pourroit détruire des doutes, éclaircir de simples conjectures; mais il ne pourroit se justifier d'un fait positif et prouvé : voilà pourquoi il y auroit de la lâcheté à l'accuser légèrement. Au reste, vous croyez bien que, dans tous les cas, je désapprouve et je hais cette animosité insensée contre ceux qui n'existent plus, et qui par conséquent ne peuvent plus nous nuire : j'ai seulement voulu vous prouver qu'il y a beaucoup moins de cruauté à flétrir la mémoire des morts, qu'à détruire la réputation des vivans. — Maman, dit Caroline, je me souviendrai de cette conver-

sation; je n'oublierai point qu'il faut se préserver des préjugés ridicules, *et respecter ceux qui viennent de la sensibilité et de la délicatesse.*—Et qu'enfin, ajouta la baronne, lorsqu'on veut connoître si l'on doit adopter ou rejeter une opinion, il faut l'examiner mûrement; et, si elle n'est pas indifférente en elle-même, si la croyance ou l'incrédulité doit avoir quelque influence sur notre conduite et sur nos sentimens, il faut consulter la religion, les lois et l'honneur, et se conformer exactement à ce que ces guides sacrés peuvent conseiller et prescrire.—En effet, dit M. de la Palinière, pour votre bonheur, pénétrez-vous profondément des grandes vérités que nous enseigne la religion; nourrissez votre esprit de ses maximes saintes; elles vous traceront avec détail tous vos devoirs. »

Deux jours après cet entretien, madame de Clémire se trouvant seule avec Caroline : « Ma fille, lui dit-elle, lorsque je suis entrée chez vous ce matin, une femme-de-chambre boucloit vos souliers; comment pouvez-vous souffrir qu'on vous rende un

pareil service? Avilir son semblable, traiter en esclave une créature humaine, c'est s'avilir soi-même. N'exigez donc jamais d'une femme-de-chambre que les services qui vous seront véritablement nécessaires; épargnez-lui, autant qu'il vous sera possible, tout ce qui pourroit lui causer de la fatigue ou lui inspirer de la répugnance. N'ayez point la bassesse et la cruauté d'abuser de sa situation, en lui refusant les égards qui lui sont dus. Si vous voulez être un jour respectée de vos gens, accoutumez-vous de bonne heure à respecter aussi en eux les droits sacrés de l'humanité. Je ne puis m'habiller seule : ainsi ma femme-de-chambre m'aide à me coiffer et à m'habiller; mais je puis me déshabiller sans son secours, et vous savez que, depuis que je suis mariée, jamais je n'ai fait veiller une femme-de-chambre, jamais je n'ai souffert qu'elle m'attendît, et que je me suis toujours déshabillée et couchée sans son aide. J'ai vécu dans le monde; j'allois au bal, je rentrois alors à quatre ou cinq heures du matin, bien parée, avec un habit garni de fleurs, des voiles attachés

avec mille épingles : il est assez difficile de se débarrasser seule de tout cet attirail; mais j'aimois beaucoup mieux prendre cette peine et me coucher quelques minutes plus tard, que d'être aidée par une malheureuse créature endormie et de mauvaise humeur, qui, en me déshabillant, eût en elle-même maudit mes plaisirs et sa condition. Présentement j'ai moins de mérite à me déshabiller seule; les parures de Champcery ne sont pas gênantes..... — Jamais non plus vous ne sonnez dans la nuit?..... — Non, à moins que je ne sois malade. Étant couchée, si j'ai besoin de quelque chose, je me relève, même dans le cœur de l'hiver. Je suis si accoutumée à tout cela, que je n'en souffre nullement. C'est une habitude qui ne me coûte rien, et qui me donne une activité que je crois très-salutaire à la santé, car rien n'affoiblit comme la paresse et la mollesse. En se servant ainsi soi-même, on acquiert une adresse, une force, une agilité surprenantes : je n'ai pas l'air d'être robuste, et cependant, à mes veillées particulières, je fais continuellement de vrais tours de force.

Je porte de la meilleure grâce du monde une énorme cruche pleine d'eau; l'hiver je pose dans mon feu de grosses bûches infiniment plus lourdes que moi... etc.... — Maman, je veux vous imiter; dorénavant je me déshabillerai toute seule, si vous le permettez... — Non, vous êtes encore trop jeune. Votre âge est celui de la foiblesse et des dépendances physiques; mais dès à présent vous pouvez vous aider vous-même beaucoup plus que vous ne faites; et, quand vous aurez quinze ans, vous ferez fort bien de prendre l'habitude de vous déshabiller sans le secours de personne... — Maman, je vous promets de ne plus manquer aux égards que nous devons à ceux qui nous servent. — Il y a une foule d'autres égards qu'on leur doit encore; entre autres, celui de ne jamais dire devant eux, ni directement, ni indirectement, une chose qui puisse les faire rougir de leur état. Par exemple, il y auroit une cruauté révoltante à citer en présence d'un domestique un proverbe qui insultât à sa condition, comme celui-ci : *Mentir comme un laquais.* Il faut éviter avec le plus grand

soin de semblables grossièretés, qui, en les humiliant, sont faites pour exciter leur ressentiment et pour attirer leur haine; on doit encore avoir l'attention de ne jamais se permettre devant eux la moindre légèreté qui puisse ébranler leurs principes; car nos discours et nos actions font sur eux la plus grande impression : ainsi nous sommes doublement condamnables lorsque nous leur donnons de mauvais exemples. Enfin la religion, la justice et l'humanité nous engagent également à les traiter avec douceur, indulgence; à nous occuper de leurs intérêts, à les protéger dans toutes les occasions, et à les soigner avec affection lorsqu'ils sont malades, ou qu'ils ont vieilli à notre service. »

En prononçant ces paroles, madame de Clémire se levoit pour aller à la promenade; mais Caroline l'arrêta, en disant qu'elle avoit une petite confidence à lui faire, et elle lui avoua que le matin elle avoit eu un peu d'humeur avec Pulchérie. « Vous avez sans doute réparé ce tort? dit madame de Clémire. — Oui, maman, reprit Caroline. — Mais de quelle manière?

— Je me suis fait violence, j'ai surmonté mon humeur, et le reste de la matinée j'ai été avec ma sœur comme à l'ordinaire.... — Et vous ne lui avez point fait d'excuses? vous ne lui avez point témoigné du regret d'avoir été injuste un moment? — Aussitôt qu'elle m'a vu reprendre ma gaieté, elle a repris toute la sienne, et elle n'avoit plus l'air d'être fâchée le moins du monde... — Parce qu'elle n'a point de rancune, faut-il que vous paroissiez insensible? Si j'avois eu tort avec le dernier domestique de ma maison, je lui en montrerois certainement du repentir, et je croirois justement m'honorer moi-même, car rien ne nous élève comme l'équité, en lui faisant des excuses proportionnées à l'offense. Le défaut le plus intolérable qu'on puisse avoir dans la société est celui de ne pas savoir reconnoître et réparer ses torts; nous sommes si imparfaits, qu'il n'y a guère de jours où nous ne fassions des fautes : aussi la personne la plus aimable et la plus attachante sera-t-elle toujours celle qui, en avouant ses torts, montrera le plus de franchise et de sensibilité. C'est là le talent sublime des

cœurs tendres et généreux; tandis que les petites âmes et les esprits bornés, dominés par une mauvaise honte aussi méprisable que puérile, aiment mieux aggraver leurs fautes que de faire une démarche, ou de dire un seul mot qui pourroit tout expier... — Maman, je vais aller chercher ma sœur pour lui faire des excuses d'avoir eu un moment d'humeur, et de ne lui en avoir pas témoigné sur-le-champ mon regret. » A ces mots Caroline fut tendrement embrassée, ensuite elle sortit en courant pour aller retrouver sa sœur.

Madame de Clémire avoit annoncé le matin qu'elle conteroit une petite histoire à la veillée, et le soir elle s'acquitta de sa promesse en ces termes :

LES SOLITAIRES DE NORMANDIE.

Dans la province de Normandie, à quelques lieues de Forges (*a*), près la riche abbaye de Bobec, vivoit un bon fermier, nommé Anselme, avec sa femme

(*a*) A vingt-six lieues de Paris, et célèbre par ses eaux minérales.

et ses enfans. Il étoit pauvre, mais si heureux, que depuis quinze ans il n'étoit sorti de sa chaumière que pour aller à l'église. Sa petite habitation étoit isolée au milieu d'une forêt; il n'avoit point de voisins, il n'en désiroit pas. Il ne pouvoit imaginer qu'après avoir labouré son champ, il fût possible de trouver un plaisir plus doux que celui de se reposer au sein de sa famille. Trois arpens de terre, deux vaches, quelques poules formoient toutes ses possessions. Sa société étoit composée, outre sa femme et cinq enfans, d'une servante et d'un pâtre, qu'il est nécessaire de vous faire connoître particulièrement. La servante se nommoit *Jacqueline*. Depuis son enfance dans la maison d'Anselme, elle avoit les mœurs et les goûts sédentaires de ses maîtres. Elle ne s'étoit jamais éloignée de la chaumière plus d'une demi-lieue. De tous les édifices qui sont sur la terre, elle ne connoissoit que la seule abbaye de Bobec, et jamais Saint-Pierre de Rome et la colonnade du Louvre n'excitèrent autant d'admiration que la petite église de Bobec

en inspiroit à Jacqueline. Elle avoit entendu parler de Forges; et, sachant que ce village étoit à quatre lieues de son habitation, elle n'avoit jamais eu la tentation d'entreprendre un aussi long voyage. Jacqueline, comme vous le croyez bien, ne savoit pas lire; elle n'avoit même de sa vie vu un livre. Ses talens étoient bornés; ils se réduisoient à savoir traire les vaches, faire du fromage, et aider sa maîtresse dans les petits travaux du ménage; son esprit n'auroit pas embrassé des connoissances plus étendues: elle n'avoit précisément que le degré d'intelligence nécessaire pour remplir passablement les devoirs de son état; et si le ciel ne lui eût pas donné des maîtres aussi patiens qu'humains, elle eût plus d'une fois couru le risque de perdre sa condition; mais du moins elle ne faisoit point de fautes volontaires, elle manquoit absolument de mémoire et de réflexion; elle avoit peu d'activité: en même temps ses intentions étoient si droites et son cœur si bon, que jamais Anselme et sa femme n'avoient pu se résoudre à la gronder. Le pâtre Michel,

qui gardoit les vaches, étoit encore moins actif et moins spirituel que Jacqueline. La foiblesse de sa constitution excusoit, aux yeux de l'indulgent Anselme, son indolence et son incapacité; d'ailleurs Michel étoit d'un naturel doux et paisible; il avoit de la probité, un sang-froid inaltérable, et une sérénité d'âme que rien ne pouvoit troubler.

Il y avoit tant de conformité entre Michel et Jacqueline, qu'il étoit impossible qu'ils se vissent tous les jours sans s'attacher l'un à l'autre. La sympathie se déclara, et les deux amans demandèrent à leurs maîtres la permission de se marier; ce qui leur fut accordé. Jacqueline épousa Michel, et au bout de trois ans se trouva mère de trois enfans, qui furent élevés avec ceux d'Anselme.

Vers ce temps, Jacqueline éprouva un sensible chagrin. La femme d'Anselme mourut, et le bonhomme ne survécut que deux ans à sa femme. Alors Jacqueline et Michel perdirent le meilleur des maîtres, et le seul appui qu'ils eussent sur la terre. Des parens, tuteurs des enfans, vinrent

occuper le petit héritage. Ils eurent la cruauté de renvoyer Michel et Jacqueline.

Il fallut quitter la cabane chérie qu'ils regardoient comme leur maison paternelle; il fallut s'arracher des bras des petits enfans du vertueux Anselme, de ces enfans qui depuis deux ans donnoient à Jacqueline le doux nom de mère! La pauvre Jacqueline les baigna de larmes, et sortit désespérée, suivie de quatre enfans à elle, et du triste Michel, qui portoit sous son bras un gros paquet contenant quelques vêtemens grossiers, le seul bien qui restât à cette famille infortunée.

Dans cette affreuse situation, ils n'éprouvèrent heureusement aucune des inquiétudes déchirantes que peuvent causer l'imagination et la prévoyance; ils étoient de caractère à ne ressentir jamais que la douleur du moment: l'avenir étoit pour eux couvert d'un voile si impénétrable, qu'il leur cachoit même jusqu'à l'image du lendemain. Avant de quitter la chaumière, ils avoient bien dîné; aussi ne s'inquiétoient-ils que médiocrement de leur souper. Ils ne s'entretenoient que de leurs

regrets de la mort d'Anselme, de leur tendresse pour les enfans qu'ils avoient été forcés d'abandonner.

En causant ainsi, ils marchoient à l'aventure, et ils s'égarèrent dans la forêt. Jacqueline étoit grosse de six mois. Lorsqu'elle fut fatiguée, elle s'assit au pied d'un arbre; son mari s'établit à côté d'elle, et les quatre petits enfans se rangèrent autour d'eux. On étoit au mois de juillet. Lorsque le jour commença à baisser, un des petits enfans dit qu'il avoit faim, et tous les autres au même moment demandèrent du pain. Michel avoit quelques provisions dans un havresac : il les partagea avec sa femme et ses enfans. Après souper, on se décida à passer la nuit dans le bois, et à la pointe du jour, on trouva un sentier battu qui conduisit dans une espèce de désert à l'extrémité de la forêt.

Ce lieu sauvage étoit rempli de bruyères, et on y découvrit une source d'eau pure qui sortoit d'une roche couverte de mousse. Cette vue causa la joie la plus vive à Jacqueline, car ses enfans mouroient de soif. Pour surcroît de bonheur, la li-

sière du bois étoit bordée d'une infinité de noisetiers, de mûriers et de framboisiers sauvages; et, d'ailleurs, cette partie du bois étoit pleine de fraises. Jacqueline fut enchantée à l'aspect de ce jardin naturel. « O Michel! s'écria-t-elle, établissons-nous ici; voilà de l'eau, voilà des fruits, nous y pourrons vivre. Faisons-y une cabane de feuillages pour nous garantir de la pluie. — Mais il faudroit avoir la permission de couper des branches d'arbres... » Cette réflexion attrista Jacqueline.

Dans ce moment elle aperçut à quelque distance un jeune paysan qui cueilloit des fraises; elle s'approche de lui, et lui demande s'il savoit à qui appartenoit le lieu où elle étoit. « Vous êtes sur les terres de l'abbaye de Bobec, reprit le paysan. — Sommes-nous loin de l'abbaye? — A trois petits quarts de lieue, et j'y vas porter tout-à-l'heure les fraises que je viens de ramasser. » A ces mots Jacqueline tint conseil avec son mari; et Michel, ayant reçu ses instructions, partit avec le jeune paysan pour se rendre à l'abbaye de Bobec; il laissa Jacqueline, avec ses enfans, à

l'entrée du bois, en promettant de revenir le plus promptement qu'il lui seroit possible.

Michel, arrivé à l'abbaye, obtint un moment d'audience de l'abbé, auquel il exposa sa situation; il finit par demander de l'ouvrage, ou du moins la permission de s'établir dans le lieu qu'il désigna. « Mais, demanda l'abbé, que savez-vous faire? — Je sais garder des vaches... — Nous n'avons pas besoin de pâtres : d'ailleurs, vous n'êtes pas de nos terres... — Mais je n'ai pas de quoi vivre : cela revient au même... — Nous ne pouvons pas malheureusement secourir tous les pauvres..... — Je ne suis pas un pauvre; je ne demande pas l'aumône; nous avons du cœur; nous voulons bien travailler. — Vous ne savez rien faire; et, d'ailleurs, je vous répète que les habitans de nos terres méritent la préférence.... — Je suis pourtant bien foible et bien maladif, je vous assure; ainsi, vous devriez bien me prendre à votre service..... — Comment! parce que vous êtes hors d'état de servir? — Vraiment oui; c'étoit à cause de cela que défunt mon maître An-

selme m'avoit pris, et qu'il me gardoit. Mais vous, monsieur l'abbé, si vous n'aimez pas les infirmes, du moins donnez-nous la permission de bâtir une petite cabane de feuilles parmi ces bruyères... — Et comment vivrez-vous là? — Avec des fruits sauvages et des racines; il y a du cresson, des fraises, des noisettes, de l'eau : c'est un vrai paradis... — Et l'hiver?... — L'hiver!... Ah! nous n'avions pas pensé à l'hiver... Mais l'hiver ne viendra pas de si tôt : nous ne sommes qu'au mois de juillet..... — Écoutez, bonhomme, puisque vous le désirez tant, je vous permets de bâtir une cabane, et, de plus, je vous autorise à venir tous les deux jours à l'abbaye prendre une provision de pain et de pommes-de-terre pour vous et votre famille. — Justement j'ai un havresac. — Allez : c'est tout ce que je puis faire... — C'est plus que je ne demandois : oh! Jacqueline sera bien contente. »

En disant ces paroles, Michel sortit précipitamment. Il étoit déjà hors de la cour de l'abbaye, lorsqu'on le rappela par l'ordre de l'abbé, pour lui donner du pain bis et

des pommes-de-terre cuites sous la cendre. Michel, qui avoit une probité délicate, refusa d'abord de les recevoir. « M. l'abbé, ajouta-t-il, m'a dit que ce ne seroit que tous les deux jours : ainsi je reviendrai les prendre après-demain. » Malgré sa résistance on remplit ses poches de la petite provision donnée pour deux jours, et il partit très-satisfait de l'heureux succès de sa démarche. Il alla retrouver Jacqueline, et l'abordant d'un air triomphant, il répondit avec détail à toutes ses questions. Jacqueline, charmée de ce récit, le gronda cependant un peu de n'avoir pas acheté dans le village de Bobec une serpe pour couper des branches d'arbres; « car enfin, dit-elle, nous avons neuf livres dix sous (c'étoit le fruit de leurs épargnes de dix ans); que veux-tu que nous fassions de cet argent? — Cela est vrai, répondit Michel; mais on ne peut pas penser à tout; nous avions bien oublié que l'hiver viendroit!... — A propos de l'hiver, il faudra que tu gardes de l'argent pour acheter des peaux de mouton. — Oui, car il faut que nous ne manquions de rien, puisque nous de-

vons passer notre vie ici.... — Allons, mettons-nous à l'ouvrage. Nous pouvons toujours couper de petites branches avec nos couteaux. »

En disant ces paroles, Jacqueline s'achemina vers le bois. Son mari la suivit, et tous deux travaillèrent sans relâche jusqu'à la nuit. Le mari et la femme n'étoient ni robustes ni industrieux; aussi furent-ils plus de quinze jours à construire une petite cabane, à la vérité assez solide, mais qui avoit un inconvénient dont ils ne s'aperçurent que lorsque l'ouvrage fut presque entièrement fini. Ils avoient oublié (car, comme disoit Michel, on ne peut pas penser à tout) qu'ils devoient loger dans cette cabane, et que par conséquent il étoit à désirer que son élévation fût proportionnée à leur taille. Il est plus commode de travailler à hauteur d'appui que d'élever les bras au-dessus de la tête, et ils avoient choisi la manière la moins fatigante; de sorte que Jacqueline et Michel auroient pu s'appuyer sur le toit de leur cabane comme on s'appuie sur un balcon. Jacqueline fut la première frap-

pée de ce défaut de construction; quoique l'édifice fût très-avancé, elle eut la courageuse tentation de recommencer sur nouveaux frais; mais Michel l'en détourna. « Au reste, dit-il, on n'entre dans sa maison que pour se reposer : ne suffit-il pas qu'on puisse y être assis ou couché? » Jacqueline n'eut rien à répondre à ce raisonnement, et, malgré cette erreur dans les dimensions, la cabane fut achevée.

Le jour où l'on y dîna pour la première fois fut un jour de fête. Justement Michel étoit allé le matin à l'abbaye; il rapportoit des pommes-de-terre et du pain frais, et en outre une pinte de lait et des œufs qu'il avoit achetés dans le village. La joie des petits enfans fut extrême à la vue de ce festin délicieux. Leur gaieté excita celle de Michel et de Jacqueline. Enfin rien ne manquoit à l'agrément du repas, car les convives avoient autant d'appétit que de bonne humeur. La nuit on dormit du sommeil le plus tranquille. Après avoir passé plus de vingt-huit nuits exposés aux injures de l'air, on trouva une douceur inexprimable à se reposer sous une épaisse feuil-

lée, et à se coucher sur de la paille bien fraîche. Le lendemain on se réveilla dans la plus parfaite santé.

« Il n'y a rien de tel, dit Michel, que d'avoir toutes ses aises. On a beau dire qu'on s'accoutume à tout, je n'aurois jamais dormi comme cela sur la terre et à la belle étoile. — Ni moi non plus, reprit Jacqueline. Je me souvenois toujours de la bonne étable où nous couchions chez notre pauvre maître. — Jacqueline, notre cabane vaut bien l'étable, n'est-ce pas? — Oh! sûrement; et puis, nous sommes chez nous, et, comme le disoit notre maître, on n'est heureux que dans son ménage. » Ce ménage, qui suffisoit au bonheur de Jacqueline, n'étoit formé que de la veille. Michel avoit acheté une écuelle et cinq cuillères de bois, une bonne provision de peaux de mouton, et du lin pour Jacqueline, qui possédoit une quenouille, et qui savoit filer assez passablement. Tel avoit été l'emploi des neuf livres dix sous. Michel, de son côté, se fit quelques occupations; il prenoit avec de la glu de petits oiseaux qu'il portoit à l'abbaye, et, au

bout du mois, il alloit vendre le lin qu'avoit filé sa femme, ce qui produisoit un mince revenu; car, comme je l'ai déjà dit, Jacqueline n'étoit ni active ni laborieuse.

Tout l'été se passa de la sorte. Au mois de septembre, Jacqueline accoucha le plus heureusement du monde d'une petite fille, qu'elle nourrit. Enfin l'hiver vint, et, malgré les peaux de mouton, la cabane parut alors beaucoup moins agréable, d'autant plus qu'on étoit privé de framboises, des mûres et des autres fruits des bois. Cependant Michel et Jacqueline ne souffrirent pas du froid autant qu'on pourroit l'imaginer. Ils n'avoient de leur vie couché dans une chambre bien close et à cheminée; l'étable, dont ils conservoient un si doux souvenir, avoit un toit percé en plusieurs endroits et une porte dont les planches mal jointes laissoient, dans toute l'étendue des battans, trois ou quatre fentes assez larges pour y passer facilement la main. Ainsi Jacqueline et son mari, même pendant le temps le plus rigoureux de l'hiver, ne trouvèrent pas une grande différence entre leur cabane et l'é-

table objet de leurs regrets; et durant l'été, la feuillée, située sur un terrain sec, et abritée par une forêt remplie de fleurs champêtres, de ravins et de fruits, étoit plus agréable qu'une étable obscure et humide, bâtie dans une petite basse-cour pleine de fumier, et traversée par une grande mare d'une eau verte et bourbeuse.

Sur la fin de l'hiver, Michel, qui depuis deux mois marchoit avec beaucoup de peine, se trouva dans une impossibilité absolue d'aller à l'abbaye recevoir sa subsistance. Jacqueline s'y rendit à sa place, et le pauvre Michel resta dans sa cabane, tristement couché sur son lit de feuilles. Il ne souffroit point de douleurs vives; sa tranquillité naturelle et sa piété le préservoient de l'impatience et de l'ennui : il prioit Dieu toute la journée; Jacqueline filoit ou disoit son chapelet à côté de lui; ses petits enfans venoient le caresser, et il ne se trouvoit point absolument malheureux : un an se passa de la sorte.

Il y avoit déjà deux années que Michel et Jacqueline habitoient leur cabane : un jour (c'étoit au mois de juillet) Jacque-

line, qui étoit allé ramasser des feuilles dans le bois, accourut tout essoufflée à la cabane : «Ah! Michel, s'écria-t-elle, la belle chose que je viens de voir !...—Quoi donc?—Un beau carrosse tout jaune, qui n'a point de toit..... c'est quasiment fait comme une charrette, mais c'est reluisant..... et puis six chevaux tout bigarrés d'argent!... et de belles dames dans le carrosse, de beaux messieurs derrière, et qui sont habillés de rouge!..» Comme Jacqueline achevoit ces mots, elle entendit le bruit de la calèche dont elle venoit de faire la description. Elle tressaille de joie, s'élance hors de la cabane, tous les petits enfans la suivent. Elle aperçoit la calèche à trente pas d'elle, et elle distingue dans cette voiture une figure angélique, qui jette sur elle et sur ses enfans le plus doux regard, et qui en même temps crie au cocher d'arrêter. Jacqueline, surprise et enchantée, n'osoit avancer.

La jeune et charmante inconnue, suivie de quatre dames qui descendent avec elle de la calèche, s'approche de Jacqueline. « Ces cinq enfans, lui dit-elle, sont-ils à

vous ?.... — Oui, madame..... — Pauvres petits! ils sont presque entièrement nus... — Oh! les trois derniers ont des brassières; mais nous les gardons pour l'hiver.... — Et vous passez le jour dans cette cabane?... — Le jour et la nuit aussi. — Quoi! vous n'avez point d'autre logement?... — Non, madame, depuis deux ans; mais nous y sommes bien pendant l'été : il n'y a que l'hiver qui est un peu rude, surtout depuis que mon mari est malade... — Votre mari est malade! est-il couché dans cette petite cabane?.... — Oui, madame.... — O ciel! ah!.... que je suis heureuse qu'on nous ait égarés dans cette forêt, et que le hasard nous ait conduites ici ». En disant ces mots, l'inconnue s'avança vers la cabane, et y entra avec les dames de sa suite, non sans peine, car les souliers à talons, les chapeaux et les plumes obligèrent de se courber tellement, que l'inconnue, ne pouvant supporter la contrainte de cette attitude, prit le parti de se mettre à genoux dans la cabane. « Grand Dieu! dit-elle en tournant vers Michel des yeux mouillés de pleurs, se peut-il que depuis

deux ans vous n'ayez point eu d'autre asile !.... Comment n'avez-vous pas trouvé des secours à Forges? — Oh! madame, Forges est si loin!... — Vous n'en êtes qu'à trois lieues.... — Mon mari est impotent depuis dix-huit mois : je ne pouvois le laisser là pour faire un si grand voyage; et puis nous ne manquons pas de secours; on nous donne du pain et des pommes-de-terre. » A ces mots, l'inconnue tira sa bourse de sa poche. « Tenez, dit-elle à Jacqueline, ce soir je vous enverrai chercher; et, puisque vous aimez ce lieu, vous y reviendrez, je vous le promets; mais je vous demande de passer quelque temps à Forges, car votre mari a besoin des secours d'un médecin. »

Pendant ce discours Jacqueline considéroit les pièces d'or que l'inconnue venoit de lui donner; enfin rompant le silence : « Puisque vous êtes si bonne, madame, dit-elle, je vous avoue que ces pièces-là ne peuvent nous servir; on ne connoît pas ça dans le pays...—Quoi! vous n'avez jamais vu d'or? — Oh! si fait : j'ai vu de la dorure dans la chapelle de *Bobec;* mais la

monnoie d'or n'est sûrement pas reçue dans le pays, car je n'en ai même pas entendu parler. » L'inconnue, frappée d'un excès de misère dont elle n'avoit jamais eu l'idée, ne put retenir ses larmes; cependant elle engagea Jacqueline à garder l'or qu'elle avoit reçu ; mais, pour la satisfaire, elle lui fit donner quelques écus, qui furent acceptés avec autant de satisfaction que de reconnoissance. Alors l'inconnue et les dames qui l'accompagnoient sortirent de la cabane; elles montèrent en calèche et retournèrent à Forges, laissant Michel et Jacqueline transportés de joie et d'admiration. Ils ne s'entretinrent que de *la belle dame*, et le soir ils en parloient encore lorsqu'on vint les chercher pour les conduire à Forges. Quatre hommes posèrent doucement Michel sur un brancard, et le portèrent ainsi couché sur un matelas. Jacqueline et ses enfans montèrent dans une charrette couverte, et la petite troupe arriva à Forges vers les neuf heures du soir. On les conduisit dans une maison, où ils trouvèrent du linge et de bons lits.

Aussitôt que Michel fut couché, Jacqueline le quitta pour aller questionner son hôtesse. Au bout d'un quart d'heure elle revint. « O Michel! s'écria-t-elle, tu vas être bien émerveillé!.... — Dis donc vite. — La belle dame!.... Sais-tu ce que c'est qu'une princesse?... — Non... — Eh bien! la belle dame est une princesse... et puis elle s'appelle encore duchesse.... et puis elle a encore un autre nom.... mais je l'ai oublié, le troisième nom.... Enfin, par-dessus tout cela, elle est parente du roi.... — Elle n'en est pas plus fière, toujours.... — Oh! pour cela non... — Une parente du roi avoir un regard si humain, une si douce parole!... — Tu ne devinerois jamais pourquoi elle est venue à Forges? C'est pour boire d'une certaine eau qui fait avoir des enfans; moi, je n'ai pas grand'foi à cette fontaine-là; mais je ferai une neuvaine pour que Dieu donne à cette chère bonne dame une belle famille, qui achève de la rendre bien heureuse. »

L'hôtesse interrompit cet entretien, en apportant aux deux solitaires un excellent souper. Michel et sa femme avoient bu

jadis du mauvais cidre, mais ils n'avoient jamais bu de vin. Ils en burent pour la première fois, à la santé de leur bienfaitrice. Ensuite Jacqueline se coucha, en remerciant le ciel et en bénissant mille fois sa jeune et vertueuse protectrice. Le lendemain Jacqueline fut éveillée par une couturière qui vint prendre sa mesure et celle des petits enfans, en disant que la princesse lui avoit commandé des chemises et des habits pour toute la famille. En en effet, quelques jours après, Jacqueline reçut le trousseau le plus complet : bas, souliers, coiffure, rien n'étoit oublié. Jacqueline se livroit à une joie d'autant plus pure, que la santé de Michel se rétablissoit à vue d'œil. Les soins assidus du médecin, un logement sain, une bonne nourriture, avoient déjà produit un mieux surprenant, et au bout de trois semaines il fut en état de se lever et de marcher dans sa chambre.

A cette époque Jacqueline eut une entrevue avec sa bienfaitrice, qui, lui présentant un trousseau de clefs : «Voilà, lui dit-elle, les clefs de votre maison et de vos

armoires; allez chez vous, ma bonne Jacqueline, j'irai vous voir demain matin, et vous demander à déjeuner. » Jacqueline, éperdue à ce discours, bégaya quelques mots, et reçut les clefs d'un air stupide, ne pouvant croire qu'elle eût une maison et des armoires, ni que *la parente du roi* pût venir déjeuner chez elle. Le jour même Michel, sa femme et ses enfans furent reconduits au désert où on les avoit trouvés. Mais quelle fut leur surprise en voyant, à la place de leur cabane en feuilles, une jolie petite maison située au milieu d'un grand jardin! Les enfans poussent des cris de joie; Michel et Jacqueline les embrassent en pleurant. « O mon Dieu! dit Jacqueline en joignant les mains, qu'avons-nous fait pour mériter tant de bonheur?... »

La charrette s'arrête à la porte : on conduit les solitaires dans leur habitation, composée de deux jolies chambres, d'un bûcher, et d'une petite cuisine remplie de tous les ustensiles nécessaires dans un ménage. La chambre des solitaires avoit une cheminée, et pour meubles deux bons lits

avec des rideaux d'indienne, deux tables de bois, quatre chaises de paille, deux bons fauteuils, et une grande armoire. Jacqueline, prenant son trousseau de clefs, ouvre l'armoire, y trouve deux habits complets pour son mari, autant pour elle et pour les enfans, des chemises, des bas, des bonnets, et en outre des draps, des nappes, des serviettes, et une énorme provision de lin pour filer. Quand Jacqueline eut fait l'inventaire de son armoire, on la mena dans son jardin, déjà rempli de légumes; ensuite on lui fit voir une petite basse-cour, où elle trouva une vingtaine de poules; enfin on ouvrit une étable qui renfermoit deux belles vaches, et on lui apprit qu'elle possédoit un petit pré, situé à un demi-quart de lieue de sa maison. Jacqueline croyoit rêver. « Quoi! disoit-elle à son mari, nous sommes plus riches que ne l'étoit défunt notre maître Anselme!... Sa chaumière n'étoit qu'une masure au prix de celle-ci.... Notre jardin est deux fois plus grand que n'étoit le sien!... O Michel! il ne faudra jamais oublier notre feuillée, surtout l'hiver quand nous serons

avec nos enfans autour du feu, afin de remercier toujours Dieu d'aussi bon cœur qu'à présent. » En parlant ainsi, de douces larmes couloient des yeux de Jacqueline; Michel pleuroit aussi, et l'un et l'autre embrassoient les enfans et recevoient leurs caresses avec un plaisir, une joie qu'ils n'avoient jamais ressentis, quoiqu'ils les eussent toujours tendrement aimés.

Jacqueline ne put fermer l'œil de la nuit. Elle avoit une lampe sur sa cheminée, et elle passa la nuit entière à considérer avec admiration sa chambre et ses meubles, à prier Dieu, et à bénir son illustre bienfaitrice. Au point du jour elle se leva, ainsi que son mari. L'heureux couple va visiter de nouveau et la cuisine, et le jardin, et l'étable. Ensuite on habille les enfans, on se pare de ses plus beaux habits, et l'on prépare le déjeuner. On étale sur la table une nappe toute neuve, on y pose deux grandes jattes pleines de crême, du bon pain bis, du beurre frais, et une corbeille de noisettes nouvellement cueillies: alors on attend *la bonne chère dame*, avec autant de trouble que d'impatience. A

onze heures le fils aîné, posé en sentinelle du côté du bois, quitte son poste, et vient annoncer qu'il a vu de loin la calèche. Alors Jacqueline et Michel, avec un battement de cœur d'une force inexprimable, se prennent par le bras : Michel, encore mal assuré sur ses jambes, s'afflige de ne pouvoir marcher plus vite : les enfans veulent courir devant, et se précipitent en tumulte vers la porte. Le père et la mère les rappellent, et pour la première fois se plaignent de leur désobéissance.

Au moment où les solitaires arrivoient à la porte de leur cour, la jeune princesse descendoit de sa calèche. Jacqueline et son mari, baignés de larmes, se jettent à ses pieds; et Jacqueline lui montrant Michel : « O madame, dit-elle d'une voix entrecoupée, il est guéri! il peut marcher! Voilà nos enfans, qui ne souffriront plus du froid! voilà notre maison, où nous serons aussi bien l'hiver que l'été! Nous vous devons tout cela : il n'y a que le bon Dieu qui puisse vous récompenser; car pour nous, hélas! nous ne pouvons seulement vous remercier. »

Un déluge de pleurs interrompit ce discours. La charmante et vertueuse princesse mêla ses larmes à celles des solitaires; et relevant Jacqueline, elle la prit sous le bras, et entra ainsi dans la maison. Vous croyez bien que le déjeuner fut trouvé excellent, qu'on se promena dans le jardin, et qu'on entra dans l'étable.

A midi et demi, la princesse quitta les solitaires; et, en arrivant à Forges, elle apprit avec autant de plaisir que d'attendrissement qu'il n'y a point d'états, point de classes, où l'on ne puisse trouver les sentimens nobles et généreux qui la caractérisoient elle-même si particulièrement. Les maçons qui avoient bâti la maison des solitaires, touchés d'une action qui assuroit le bonheur d'une famille entière, voulurent y participer autant qu'il étoit en eux. Ils travaillèrent à la maison jour et nuit; et lorsqu'elle fut achevée, ils refusèrent tous unanimement l'argent qu'on leur offrit en paiement. Il fut absolument impossible de leur faire accepter la moindre récompense, et l'on ne put les

payer qu'en les envoyant sur-le-champ à d'autres ouvrages, pour lesquels on leur donna le double de la somme qu'ils demandoient. »

Madame de Clémire ayant cessé de parler : « Cette histoire est charmante, dit M. de la Palinière ; il n'est pas difficile de deviner le nom de l'auguste bienfaitrice des solitaires ; et l'on peut citer d'elle tant de traits de ce genre, que ce récit ne m'a causé nulle surprise. Mais la générosité des maçons m'étonne. Il seroit déjà bien extraordinaire qu'un seul homme de cette classe eût cette grandeur d'âme; mais que tous ces ouvriers s'accordent à travailler jour et nuit uniquement pour participer à une bonne action, qu'ils refusent obstinément le salaire qui leur est dû, que d'un consentement unanime ils sacrifient ainsi leur temps et leurs peines, et qu'eux-mêmes dans la pauvreté, ils rougissent d'accepter un argent si légitimement acquis, il y a dans ce procédé une noblesse, une délicatesse, un enthousiasme de vertu, qui me paroissent bien peu vraisemblables dans des gens d'un état si gros-

sier; et je vous avoue que je ne puis me persuader qu'on ne vous en ait pas imposé à cet égard. — Et si j'avois été témoin de ce fait?..... — Vous me charmez; car il m'est bien doux de ne plus le regarder comme douteux. — Voilà de ces traits qu'on n'oseroit inventer. Parce que nous n'avons qu'une idée imparfaite de la nature, nous ne voudrions pas la reconnoître dans des tableaux d'imagination qui la peindroient dans toute sa sublimité; et, par une inconséquence bizarre, l'héroïsme que nous admirons dans l'histoire ne nous paroîtroit dans un ouvrage de pure invention qu'une fiction extravagante, dénuée de toute vraisemblance. Cependant ce qu'on appelle le *beau idéal* n'existe certainement pas en morale; car l'imagination ne peut rien créer de beau, de sublime, dont l'homme ne soit capable lorsqu'il suit les premiers mouvemens de son cœur, ou qu'il est entraîné par de grands exemples. Pour l'idée d'une perfection constante, telle que nous pouvons la concevoir, ne la trouvons-nous pas remplie, en examinant la vie de ceux qui pratiquent exac-

tement tous les devoirs qu'impose la religion ? »

Comme madame de Clémire achevoit ces mots, la baronne fit sonner sa montre. « Oh ! maman, dit César, il n'est pas dix heures ! l'histoire des solitaires a été trop courte, et puis vous l'avez finie si brusquement, sans nous laisser le temps de faire une question.—Cela est vrai, ajouta Pulchérie. — Par exemple, je voudrois bien savoir si la *neuvaine* de Jacqueline a réussi..... — Oui, répondit madame de Clémire ; sa bienfaitrice devint mère dans l'année.

« Je vais vous conter un trait de sa fille. Cette charmante enfant a six ans et demi ; elle passe tous les étés à la campagne. L'année dernière, elle rencontra à la promenade, dans la forêt de Montmorenci, une jolie petite paysanne, que sa mère tenoit par la main. La mère offrit un panier de fraises à la jeune princesse, qui, voyant de près la petite fille, s'aperçut qu'elle étoit aveugle, ce qui la surprit beaucoup, parce que l'enfant avoit les yeux ouverts et parfaitement beaux. La

paysanne fut questionnée; elle répondit que son enfant n'étoit pas aveugle de naissance, et qu'elle n'avoit pas le *moyen* de la mener à Paris pour la faire voir à des chirurgiens. « Mais, dit la princesse, est-ce que des chirurgiens pourroient lui rendre la vue?.... — On le dit..... — Eh bien! je la mènerai à Paris quand j'y retournerai; je lui ferai une petite place dans la voiture à côté de moi. » A ces mots, la paysanne attendrie versa quelques larmes, et les personnes qui suivoient la jeune princesse lui dirent de venir le lendemain matin à Saint-L**.

D'après l'idée que la princesse avoit eue d'elle-même, et de premier mouvement, on envoya la petite paysanne à Paris, chez un oculiste, qui la garda tout l'été et une partie de l'hiver. Cette année, la jeune princesse, en arrivant à Saint-L***, fut agréablement surprise lorsqu'on lui amena la petite fille parfaitement guérie. « Quoi! s'écria-t-elle, vous n'êtes plus aveugle?... — Non, mademoiselle. — Êtes-vous bien contente? — Sûrement, parce que je pourrai travailler — Et lire? — Oh! mademoi-

selle, je ne sais pas lire. — Mais pourtant vous êtes plus grande que moi, et je sais lire. — J'ai été aveugle deux ans..... — Cela est vrai; mais, à présent que vous voyez clair, vous apprendrez? — Ma mère n'est pas assez riche pour m'envoyer à l'école..... — Pauvre petite!.... Voulez-vous que je vous apprenne à lire? si cela vous fait plaisir, je vous donnerai une leçon tous les jours. » A ces mots, la petite fille crut que la princesse plaisantoit, et elle se mit à rire. La princesse insista, et une des personnes qui étoient avec elle parut combattre cette résolution. « Songez, mademoiselle, lui dit-elle, qu'il faut qu'une maîtresse ait une patience à toute épreuve, — Je l'aurai. — Cela sera peut-être long... — Cela ne m'ennuiera pas : mais je lisois couramment au bout de quinze leçons! — J'en conviens : beaucoup d'enfans, avec la méthode qu'on a employée pour vous, ont appris à lire en aussi peu de temps (1). Cependant, si *Nanette* a la tête bien dure, et qu'elle n'ait pas beaucoup d'application, il lui faudra peut-être trois mois de leçons. — Serez-vous encore

ici dans trois mois? — Oui, mademoiselle. — Eh bien! Nanette aura le temps d'apprendre, et je vais lui donner sa première leçon. » En disant ces paroles, cette aimable enfant va chercher le livre et la boîte de fiches; ensuite elle fait asseoir Nanette devant elle, et, avec autant de douceur que de grâce et d'intelligence, elle donne à Nanette une longue leçon. En renvoyant Nanette, on convint qu'elle reviendroit chaque jour à la même heure.

Quoique Nanette, comme on l'avoit prévu, n'eût pas beaucoup d'application, la maîtresse ne se rebuta point : avec une patience et une persévérance bien extraordinaires à son âge, elle acheva ce qu'elle avoit commencé. C'étoit un spectacle charmant que de la voir donnant sa leçon, montrant avec sa petite main les figures et les mots, reprenant tout bas, louant tout haut, encourageant son écolière, lui promettant des récompenses, jouissant de ses progrès, et, lorsqu'elle lisoit bien, regardant autour d'elle, comme pour recueillir les suffrages des spectateurs étonnés. C'étoit un des tableaux à la fois rians et tou-

chans, qui produisent sur l'âme de si douces impressions, et qu'on ne peut se lasser de contempler! Enfin, Nanette, avant la fin de l'automne, sut lire aussi bien que sa jeune bienfaitrice, qui lui donna des joujoux, des livres et un bel habit, et qui lui dit, en partant : « *Adieu, Nanette : l'été prochain je vous apprendrai encore autre chose....* » — Oh ! la charmante petite princesse ! sécria Pulchérie, elle sera digne de sa mère ! » Cette réflexion termina la veillée (*a*).

Avant de se coucher, les enfans demandèrent et obtinrent la permission d'aller le lendemain en vendange chez le bonhomme *Benoît*. On se leva de meilleure heure qu'à l'ordinaire, afin de voir si le vannier avoit envoyé tout ce qu'on lui avoit commandé depuis plus de quinze jours. A huit heures, on apporta au château quatre jolies petites hottes, proportionnées aux tailles de César, de ses sœurs et d'Augustin, quatre paniers à anse, et quatre paires de gros ciseaux pour couper

(*a*) Ce trait est de mademoiselle d'Orléans.

le raisin. Une heure après le dîner on partit à pied pour se rendre à la vigne de Benoît, qui étoit à une demi-lieue du château. Il fut convenu que la petite troupe travailleroit pendant deux bonnes heures pour le compte de Benoît, qu'au bout de ce temps on goûteroit avec les vendangeurs, et qu'ensuite on rempliroit sa hotte et son panier de raisin, qu'on enverroit au château sur une charrette. Toutes ces conventions furent observées avec autant de plaisir que d'exactitude. Benoît rendit ce glorieux témoignage, que ses propres enfans n'avoient pas mieux travaillé que ceux du château, et jamais journée ne s'écoula d'une manière plus agréable et ne parut plus amusante. On ne quitta la vigne qu'au déclin du jour.

En arrivant à Champcery, César, qui marchoit en avant, entra le premier dans la cour. Il voit tous les domestiques rassemblés autour d'un homme à cheval qui vient d'arriver ; il entend que tout le monde parle à la fois, et qu'on répète le nom de son père, il se précipite vers le groupe ; on lui fait place, en criant :

M. le marquis n'est qu'à une demi-lieue d'ici. César, hors de lui, s'avance; le courrier descend de cheval. César reconnoît le valet-de-chambre de son père; et son premier mouvement est de se jeter à son cou, en fondant en larmes. Madame de Clémire et ses filles surviennent; la mère et les enfans s'embrassent mille fois en pleurant de joie : on questionne le courrier, on demande une voiture, on va à l'écurie presser le cocher et les postillons, on monte dans le carrosse avant que les chevaux soient attelés : enfin on part; et au bout d'un quart d'heure la voiture s'arrêta. On se précipite vers les portières; et le père de famille le plus chéri se retrouve, après un an d'absence, dans les bras de sa femme et de ses enfans.

Pendant le peu de temps qu'on resta en voiture, le mari, la femme et les enfans ne purent exprimer les transports de leur joie que par les larmes et les plus tendres embrassemens. La nuit étoit obscure, on n'avoit point de flambeaux, et l'on désiroit ardemment de se voir. L'instant où l'on entra dans le salon de Champcery re-

doubla la joie et l'attendrissement. Le marquis ne se lassoit point de regarder César et ses sœurs. Quel père, après une longue absence, ne trouve pas ses enfans embellis! Le marquis admiroit combien les siens étoient grandis et fortifiés. D'un autre côté, on remarquoit, avec une satisfaction inexprimable, que les fatigues de la guerre n'avoient produit aucun changement dans la figure du marquis, et qu'il paroissoit jouir de la plus parfaite santé.

On veilla jusqu'à minuit, et le lendemain les enfans s'éveillèrent avec le jour; car l'impatience qu'ils éprouvoient de revoir leur père les avoit empêchés de dormir toute la nuit. A déjeuner le marquis annonça que ses affaires le rappeloient à Paris, et que l'on quitteroit Champcery sous deux jours. Cette nouvelle affligea la petite famille; et le marquis consola ses enfans de ce prompt départ, en les assurant qu'il étoit décidé à venir passer tous les ans six mois à Champcery. César et ses sœurs ne purent abandonner la Bourgogne sans répandre

quelques larmes. La douleur d'Augustin fut extrême en quittant son père, sa mère et le petit Colas. Enfin, on partit avec tristesse, on s'égaya durant la route, et quand on arriva à Paris on avoit repris toute sa bonne humeur.

Lorsqu'on fut un peu reposé, madame de Clémire mena ses enfans au Louvre, voir l'exposition des tableaux faits depuis deux ans par tous les artistes qui étoient de l'académie de peinture. Les enfans dessinoient singulièrement bien pour leur âge. Ils avoient le goût des arts; et le salon du Louvre leur fit un extrême plaisir. Le soir on ne parla que de tableaux et de peinture. « Maman, dit Caroline, cette femme qui a fait ces beaux tableaux que tout le monde admiroit tant, cette femme sûrement n'est pas jeune, car il n'est pas possible d'avoir des talens supérieurs dans la jeunesse. — Comment pouvez-vous faire cette question? N'avez-vous pas vu son portrait peint par elle-même? — Oui; mais j'ai cru que c'étoit un ancien ouvrage. Comment! à présent elle est aussi jeune et aussi jolie que ce charmant ta-

bleau la représente!.... — Si elle n'avoit qu'un talent ordinaire, sa jeunesse, son sexe, sa figure, une excellente réputation, ne permettroient certainement pas de la juger avec sévérité.... — Ainsi, quelle admiration ne doit-elle pas inspirer, puisqu'elle joint à tous ces avantages un talent supérieur!.... — Le public est juste : rien ne peut l'empêcher de louer et d'admirer ce qui lui plaît et ce qui le frappe. Aussi avez-vous vu les tableaux dont nous parlons attirer et fixer toutes les personnes qui étoient au salon. — Briller à côté des plus grands maîtres, cela est bien glorieux pour une femme! — Oui, mais cela est bien dangereux. — Cependant les hommes ne peuvent être jaloux d'une femme! — Ils ne dédaignent pas de nous faire quelquefois cet honneur; et, quand ils s'y décident, c'est avec une animosité qu'ils n'auroient pas pour un rival : ils pensent qu'ils ont seuls le droit de prétendre à la gloire; ils veulent bien nous flatter et même se laisser gouverner par nous, mais ils ne veulent pas nous admirer; et, pour revenir à madame le B**, comme je vous

le disois tout-à-l'heure, si elle n'avoit qu'un talent agréable, elle ne recevroit que des hommages, elle n'entendroit que des flatteries; mais elle s'avise de peindre des tableaux d'histoire, des tableaux en grand peintre, elle n'est effacée par aucun académicien; il faut convenir que cela est étrange et révoltant.....

— Maman, M. l'abbé m'a dit que les journalistes rendoient compte des tableaux exposés au salon; je crois qu'ils ont bien loué ceux de madame le B**.— Ils ont *trop de prudence* et de *circonspection* pour oser louer une femme qui se distingue véritablement. *Généreux* et *compatissans*, ils sont remplis d'égards pour les envieux, ils les consolent autant qu'ils peuvent. Le public n'admire que le mérite supérieur ou les travaux utiles; pour eux, ils ne *protégent que le foible*, ils ne vantent que les petits talens. La médiocrité est le partage de la multitude: ainsi, par cette conduite, ils s'attachent une foule d'amis, et ils acquièrent de justes droits à la reconnoissance de tous les envieux et des détracteurs des grands talens:

classe étendue et dangereuse, dont la haine est aussi active qu'envenimée. — Ainsi, maman, les journaux ne rendent pas justice à madame le B**? — Un seul journal juge ses ouvrages avec équité; les autres en parlent d'une manière qui a surpris toutes les personnes qui ne connoissent pas les principes invariables et la politique profonde des journalistes. D'un autre côté, les ennemis de madame le B**, ne pouvant nier qu'elle n'ait eu le plus brillant succès, sont réduits à soutenir que ce succès n'est pas mérité. — Mais que peuvent-ils dire pour le prouver? — Ils disent que madame le B** peint dans un petit genre.... — Comment! des figures grandes comme nature, et des sujets pris de l'Iliade, ou les allégories les plus nobles et les plus ingénieuses, voilà ce qu'ils appellent *un petit genre?* — Ils ajoutent qu'elle n'a peint jusqu'ici que des figures de femmes. — Ils veulent donc persuader que pour peindre une belle femme il n'est pas nécessaire d'avoir un talent supérieur? — Précisément; ils oublient que l'Albane n'a peint que Vénus, les Amours et les Grâ-

ces (*a*); ils oublient toutes les belles Vierges de Raphaël et du Guide, de Carle Maratte, etc.; et voilà comme l'envie raisonne!

— Maman, dit Pulchérie, je vois avec plaisir qu'il y a dans ce moment beaucoup de femmes dignes d'être placées au rang des grands peintres. — En France, quatre académiciennes, sans compter plusieurs autres femmes qui ont infiniment plus de talens que certains peintres de l'académie.... — En effet, nous avons vu au salon de bien vilains petits tableaux, entre autres ceux devant lesquels vous n'avez

(*a*) « L'Albane naquit à Bologne. Il épousa en secondes noces une très-belle femme, qui devint le modèle de toutes les divinités qu'il représentoit dans ses tableaux. Il en eut douze enfans, si beaux, qu'ils lui servirent non-seulement pour peindre les groupes charmans de petits Amours dont il enrichit ses belles compositions, mais qui furent encore les originaux d'après lesquels le Poussin, François Flamand et l'Algardi (ce dernier étoit sculpteur), étudièrent les grâces de l'enfance. L'Albane mourut en 1660, âgé de quatre-vingt-trois ans. » (*Extraits des différens ouvrages publiés sur la Vie des Peintres*, par M. M. P. D. L. F., tome I.)

pas voulu vous arrêter; je les ai entrevus en passant, et ils m'ont paru bien mal peints... — Ils étoient en effet de toutes manières fort déplacés dans les salles du Louvre. Le bon goût et les bonnes mœurs auroient également dû leur en interdire l'entrée. Mais revenons aux femmes qui se distinguent dans cette brillante carrière. Parmi les étrangères, il en est une bien célèbre : elle peint aussi dans *le grand genre*. Vous avez admiré une foule de gravures faites d'après ses tableaux...— C'est Angélique Kauffmann.... — Je ne sais pas comment les journaux la traitent dans le pays qu'elle habite; mais toute l'Europe lui reconnoît des talens supérieurs.... — Maman, vous qui vous plaisez à recueillir tout ce qui est à la gloire des femmes, savez-vous les noms de toutes celles qui ont eu de la réputation dans ce genre? — A peu près. — O maman, faites-nous-les connoître. Nous connoissons déjà Joanna Gazzoni (*a*); Élisabeth Cirani; Marie, fille

(*a*) On voit en Italie, et particulièrement à Rome, plusieurs tableaux d'elle très-estimés.

du Tintoret (*a*); et la Rosalba (*b*). — Je vous donnerai un cahier qui contiendra les noms des femmes les plus célèbres dans ce genre (2). Il faudroit faire un ouvrage pour les désigner toutes. Au reste, si ce nombre n'égale pas celui des hommes qui se sont distingués dans la même carrière, c'est l'effet du préjugé, qui nous juge incapables d'acquérir les grands talens qui demandent du génie. — Comment? — Lorsqu'on daigne, ce qui est

(*a*) Elle mourut en 1590. On voit d'elle, au Palais-Royal, un beau tableau représentant un homme assis, vêtu de noir, ayant une main sur un livre ouvert posé sur une table où sont un crucifix, une écritoire, une pendule et des papiers.

(*b*) *La Rosalba Carriera* fut l'élève du cavalier *Diamantino*, et surpassa son maître. Elle s'acquit une si grande réputation, que toutes les académies de l'Europe s'empressèrent de la recevoir. Elle fut reçue à l'académie de peinture de Paris en 1720, sur un tableau en pastel représentant une Muse. Elle aimoit passionnément la musique, et jouoit supérieurement du clavecin. Elle voyagea en France et en Allemagne. Ses talens lui procurèrent une fortune très-considérable. Elle mourut à Venise en 1757, âgée de quatre-vingt-cinq ans.

bien rare, s'occuper un peu de notre éducation, on ne veut nous donner que des notions vagues, et par conséquent souvent fausses, des connoissances superficielles et des talens frivoles. Un peintre veut-il instruire sa famille dans son art? il n'aura jamais le projet d'en faire un peintre d'histoire; il lui répètera bien qu'elle ne doit prétendre qu'au genre du portrait, de la miniature ou des fleurs. C'est ainsi qu'il la décourage, et qu'il éteint en elle le feu de l'imagination. Elle ne peindra que des roses : elle étoit née peut-être pour peindre les héros! De même un homme de lettres a-t-il une fille qui annonce de l'esprit et du goût pour les vers? il cultivera ces dispositions heureuses, mais son premier soin sera de ravir à son élève la confiance, qui soutient le courage, et l'ambition, qui fait surmonter les difficultés. On lui prescrit le genre dans lequel elle doit s'exercer. Semblable à cet orgueilleux Romain (*a*) qui, abusant de la puis-

(*a*) Popilius. (Voy. *Annales de la Vertu*, tome II, page 23.)

sance et de l'opinion, imposoit des lois extravagantes, que respectèrent les préjugés, l'instituteur trace autour de sa jeune élève un cercle étroit qu'il lui défend d'oser franchir. Eût-elle le génie de Corneille ou de Racine, on lui répètera constamment : « Ne faites que des *romans*, des *idylles*, des *madrigaux*. » Un musicien célèbre me fit entendre, il y a deux ans, sa nièce qui jouoit supérieurement du *piano forte*. J'admirai surtout la manière dont elle préludoit, et j'appris avec une surprise extrême qu'elle savoit à peine les règles de l'accompagnement. Je demandai pourquoi, avec une aussi bonne tête, elle avoit négligé d'apprendre la composition. Je n'ai pas voulu, répondit l'oncle, lui faire perdre son temps à cela. *A quoi peut servir la composition à une femme?* Tous les hommes raisonnent à notre égard comme cet impertinent oncle. Ils veulent bien convenir que nous jouons des instrumens, que nous dansons, et même que nous causons aussi bien qu'eux : ce sont des faits trop prouvés pour pouvoir les nier. Cependant il existe encore un talent aussi commun

parmi les femmes que parmi les hommes; et ce talent enchanteur et sublime exige nécessairement une sensibilité vive et profonde, de l'énergie, de la chaleur, et tous ces grands mouvemens de l'âme qui n'appartiennent, dit-on, qu'aux hommes..... — Quel est donc ce talent? — Celui de jouer supérieurement la tragédie et la comédie. — Ah! il est certain qu'on peut citer une foule d'actrices célèbres.... — Si tous les autres talens, ainsi que celui-ci, étoient moins les fruits de l'éducation, de l'art et de l'étude, que les dons heureux de la nature, une parfaite égalité existeroit sans doute entre les hommes et les femmes. » Quelques jours après cette conversation, les enfans étant allés voir les galeries du Luxembourg, madame de Clémire les questionna. Il avouèrent qu'ils n'avoient pas remarqué le Déluge du Poussin (*a*). « A votre âge, dit madame de Clé-

(*a*) Nicolas Le Poussin, d'une famille noble, né, en 1594, à Andelys, petite ville du Vexin normand, fut un des plus grands peintres de l'école française. Le désir de se perfectionner le conduisit à Rome. Le cardinal de Richelieu l'attira à Paris. Louis XIII lui

mire, on n'est frappé que de ce qui plaît, de ce qui éblouit, de ce qui peut produire des sentimens vifs, tels que l'horreur, la pitié, etc.; ce qui est fin, délicat ou profond vous échappe. Mais, en causant avec vous, je pourrai vous faire concevoir ce que vous ne seriez pas en état d'apercevoir; et plusieurs entretiens de ce genre vous donneront insensiblement des idées, et formeront votre goût et votre jugement. — Maman, je me rappelle fort bien avoir vu ce tableau du Poussin; mais j'avoue que je n'y ai rien trouvé de bien beau. — Vous avez vu tomber de la pluie? — Mille fois. — Durant ces orages, avez-vous observé avec attention la couleur du ciel et des nuages, l'obscurcissement de l'air, cette vapeur répandue dans

donna une pension, et le titre de son premier peintre. Mais l'envie des artistes médiocres força Le Poussin de s'expatrier : il retourna à Rome, après avoir fait pour le cabinet du roi un plafond représentant le Temps qui délivre la Vérité de l'oppression de l'Envie. Le Poussin mourut à Rome l'an 1665. On ne lui connoît d'élève que *Guaspre*, son beau-frère, qui prit le nom de *Le Poussin*.

l'atmosphère, et qui, en couvrant tous les objets, détruit leur éclat, affoiblit leurs couleurs, fait disparoître les lointains, ou permet à peine de les entrevoir?... — Je n'ai rien observé de tout cela. — Si vous eussiez fait quelque attention à ces différens effets de la pluie, vous auriez été frappés de la vérité admirable avec laquelle Le Poussin a su les représenter: mais le plus grand mérite de ce tableau sublime est dans la composition. Oubliez que vous l'avez vu, et dites-moi, si vous vouliez peindre le déluge universel, quelle est l'idée qui s'offriroit d'abord à votre imagination? — Celle de représenter une multitude d'hommes près d'être ensevelis sous les eaux. — Cela est vrai, voilà l'idée qui se présente naturellement; mais son exécution n'eût produit qu'une scène vague, et par conséquent dénuée d'intérêt. On l'auroit regardée avec aussi peu d'émotion qu'on en éprouve en voyant les tableaux qui représentent des batailles. Le Poussin fit ces réflexions. D'ailleurs, il sentit qu'en peignant cette terrible catastrophe il devoit choisir le moment le plus

frappant; et c'est sans doute celui qui la termine. Il imagina donc de ne présenter que cinq figures principales (*a*)... Quel intérêt pressant inspirent ces cinq personnes? Elles ne sont pas dans l'arche : elles sont proscrites; elles doivent subir le sort du genre humain, qui vient de périr! Et dans quelle situation offre-t-il ces infortunés! D'un côté, une mère uniquement occupée de son enfant, et qui, en périssant, ne songe qu'à le sauver; c'est un époux qui tend les bras à son épouse : c'est un homme prêt à se précipiter volontairement d'une barque au fond des flots... sans doute pour se réunir à ce qu'il aime !.. A l'un des côtés de ce tableau pathétique, on découvre l'objet le plus frappant et le plus terrible. Sur la cime d'un rocher paroît un serpent : son attitude est menaçante; il lève avec fierté sa tête orgueilleuse. On croit entendre son sifflement horrible : on reconnoît en frémissant l'esprit tentateur qui corrompit le premier homme, et qui s'applaudit en-

(*a*) Onze en tout, en comptant des figures dont on ne voit que le haut de la tête.

core du nouveau désastre dont il est l'auteur.... Mais l'espérance adoucit l'horreur de cette scène affreuse; les yeux peuvent se reposer sur l'arche heureuse qu'on aperçoit dans le lointain... — Je vous assure, maman, qu'à présent je comprends parfaitement le mérite de ce tableau. Je veux *examiner la pluie avec attention*, et puis je retournerai au Luxembourg pour revoir le *Déluge* du Poussin.

—Nous avons vu un autre tableau dont nous avons senti la beauté : c'est *la Naissance de Louis XIII* (*a*); on nous a fait remarquer la double expression qui se trouve sur le visage de *Marie de Médicis*, et nous en avons été très-frappés... — La compo-

(*a*) De *Rubens*. Cette illustre artiste, né à Cologne, fit la plus brillante fortune : il joignit aux talens d'un peintre sublime des connoissances étendues. Il savoit sept langues : il a écrit plusieurs ouvrages en latin; les uns sur les règles de son art, d'autres sur le costume des anciens. Il fut employé dans diverses négociations. Comblé d'honneurs et de richesses, il finit ses jours à Anvers en 1640, âgé de soixante-trois ans. Il a formé beaucoup d'élèves, entre autres le célèbre *Vandick*.

sition et l'expression, voilà les deux plus importantes parties de la peinture, parce qu'elles parlent au cœur et à l'esprit. Un peintre qui ne les possède pas, quelque habile qu'il soit d'ailleurs, ne peut être regardé comme un homme de génie. Pour revenir au tableau dont vous me parliez, cette tête de Marie de Médicis est en effet admirable. Je n'ai retrouvé cette double expression de sentimens opposés sur le même visage, que dans un morceau de sculpture que j'ai vu à Gênes : c'est le chef-d'œuvre du Puget. Il représente *le Martyre de saint Sébastien :* le visage du saint exprime à la fois l'excès de la douleur, la résignation et l'amour divin.—Maman, il faut nécessairement qu'un grand peintre ait beaucoup d'instruction?—Assurément : il est indispensable qu'un peintre sache l'anatomie; il ne peut, sans les élémens de la géométrie, apprendre les règles de la perspective : il doit avoir une connoissance approfondie de l'histoire ancienne et moderne, et de la mythologie : enfin, s'il n'est pas observateur et philosophe, s'il ne connoît pas le cœur humain, il ne

sera jamais sublime. — Je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de grands peintres. — Nous n'avons plus aujourd'hui l'idée de ce qu'un homme peut apprendre avec du génie et le goût du travail. Le fameux Raphaël mourut à 37 ans : il avoit été bon sculpteur, excellent architecte, et le premier peintre du monde (*a*). Michel-Ange étoit aussi grand sculpteur que peintre supérieur et savant architecte (*b*). L'excessive

(*a*) On voit à Rome un *Jonas* de *Raphaël*, qui passe pour un chef-d'œuvre dans son genre. Il existe encore à Rome plusieurs palais bâtis sur ses desseins. Il naquit à Urbin, et mourut en 1520. Son corps, après avoir été exposé trois jours dans la grande salle du Vatican, au bas de son fameux tableau *de la Transfiguration*, fut porté à la *Rotonde*, à la suite de ce même tableau, le monument le plus glorieux de ses travaux et de son génie, et que Léon x fit servir à l'ornement de la pompe funèbre de ce grand artiste.

(*b*) Je trouve encore dans la vie de *Michel-Ange*, *qu'il imagina le premier les fortifications modernes qui servirent à défendre la ville de Florence, sa patrie, et qui forcèrent ses ennemis d'en abandonner le siége.* Entre autres morceaux de sculpture de cet artiste, on admire particulièrement la statue qui re-

augmentation du luxe, en multipliant les amusemens frivoles, nous arrache à la retraite, à l'étude, et nous fait perdre le goût du travail. — Non-seulement les peintres d'aujourd'hui ne sont ni sculpteurs ni architectes, mais je crois qu'ils ne lisent guère; car, en général, ils ne choisissent que des sujets connus. — Cela est vrai; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils traitent ces sujets usés d'une manière commune. — Mais, maman, comment traiter d'une manière neuve un sujet rebattu? — Avec du génie, rien n'est plus facile, surtout en peinture. Je vais vous en citer deux exemples frappans : vous avez vu cent *Charités romaines*, n'est-il pas vrai? — Oh! certainement. — Il n'existe pas de collection de tableaux où l'on ne trouve au moins une *Charité romaine* : eh bien, écoutez la description de celle-ci : Une jeune femme dans une prison allaite son père, tandis que son enfant pleure, et paroît deman-

présente *Moïse tenant sous son bras le livre de la loi.* Cette statue est à Rome. Michel-Ange mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, l'an 1564.

der par des cris une subsistance que la nature lui destinoit; la jeune femme le regarde avec un attendrissement douloureux (*a*). — Ah! maman, voilà en effet un tableau tout nouveau; et c'est cependant le même sujet. — Le peintre n'a fait qu'ajouter une circonstance, il a marié la fille du vieillard prisonnier; mais il y a des sujets où l'on ne pourroit se permettre d'ajouter des circonstances d'invention. — Certainement. — Mais alors le génie trouve d'autres moyens, comme dans le second exemple que je vais vous citer. Tous les peintres qui veulent peindre *Judith* ne trouvent rien de mieux que de représenter une femme d'une figure dure et martiale, et dont l'air fier et menaçant annonce les inclinations les plus belliqueuses. Cependant Judith n'étoit point une guerrière; elle ne fut homicide que pour sauver son pays, et parce qu'elle se crut inspirée par le ciel même : voilà l'histoire.

(*a*) On voit ce tableau dans le palais Spada à Rome. L'idée en est belle, et l'exécution médiocre.

Il seroit possible que Judith eût naturellement la modestie, la douceur et la timidité qui caractérisent son sexe, et qu'emportée par l'amour de sa patrie et par une inspiration divine, elle eût fait une action absolument contraire à son caractère. L'enthousiasme a souvent produit des choses extraordinaires; et voilà ce que *Paul Véronèse* a supposé à l'égard de Judith. Dans son divin tableau, il a représenté Judith sous les traits d'une blonde touchante; sa figure est délicate, sa physionomie d'une douceur angélique, son air ingénu, modeste et timide; elle tient d'une main tremblante la tête sanglante d'Holoferne, elle détourne les yeux de cet objet affreux : son visage exprime, non l'horreur des remords, mais le saisissement et la pitié : en la regardant, on voit, on sent combien cette action cruelle a dû lui coûter. Il est impossible de la contempler sans être profondément ému. Une esclave nègre tient un sac ouvert; elle considère avec une curiosité féroce la tête d'Holoferne, et forme le contraste le plus frappant avec la figure douce et ravissante de Ju-

dith (*a*).... Cet exemple doit suffire pour vous convaincre que les ressources du génie sont inépuisables, et qu'on peut montrer de l'imagination, même en traitant les sujets les plus usés.

—Pourriez-vous, maman, dit Caroline, nous donner quelques règles générales sur ce qu'on doit principalement observer dans un tableau pour juger de son mérite?—Pour se connoître en tableaux, il faut, comme nous l'avons déjà dit, avoir observé les différens effets de la nature, tous les objets matériels qu'elle présente, les arbres vus en perspective, les lointains, les rivières, les cieux, les orages, le lever de l'aurore, le coucher du soleil, etc...—Ainsi, pour devenir connoisseur, il faut

(*a*) *Paul Cagliari Véronèse* naquit à Vérone en 1537. Son tableau le plus parfait est à Venise, dans le réfectoire du couvent de Saint-Georges : il représente les *Noces de Cana*. Paul Véronèse mourut à Venise en 1583. Il eut pour disciples ses trois fils. L'aîné, *Charles*, se distingua particulièrement. Il mourut à l'âge de vingt-cinq ans. Vérone fut encore la patrie d'un excellent peintre, *Alexandre Véronèse*, qui s'appeloit *Turchi* ou *l'Orbeto*. Il mourut en 1670.

avoir vécu à la campagne. — Il faut même avoir voyagé et vu des montagnes, des rochers, des précipices, des cascades naturelles et tous ces grands tableaux que la nature n'offre jamais réunis dans un petit espace. Tout cela ne suffit pas; il est nécessaire que l'amateur ait encore, comme le peintre, une connoissance approfondie du cœur humain, afin qu'il puisse dire : *Cette situation demandoit une autre expression ou une ordonnance différente...* Enfin, il est impossible de se connoître en tableaux, si l'on n'en a pas vu une prodigieuse quantité, et si l'on ne les a pas examinés et comparés entre eux avec la plus grande attention; et, avec tout cela, si cet amateur ne sait pas dessiner et peindre, bien ou mal, il y aura une infinité de beautés perdues pour lui. — Mais comment se peut-il qu'il y ait tant de connoisseurs? — Il est vrai qu'on n'a jamais formé tant de cabinets, et que tous les journalistes nous assurent qu'ils sont *connoisseurs*, et que pour nous le prouver ils emploient tous les termes scientifiques adoptés par certains amateurs; ils disent qu'un artiste a

un *faire précieux*, que *le faire d'un ouvrage* est bon ou mauvais, qu'un tableau est *chaud de couleur*, etc... — Ces expressions sont drôles. — Il y en a bien d'autres du même genre. — Ce sont là les termes de l'art? — Je veux le croire; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un homme qui valoit bien nos *connoisseurs*, et qui a fait un exellent traité sur la peinture, ne les a jamais employés. — Quel est donc cet homme? — Mengs. — Quoi! ce grand peintre? — Oui, ce peintre admiré à Rome même, comme dans tout le reste de l'Europe; il a laissé sur la peinture l'ouvrage le plus utile et le plus estimable: les ignorans, ainsi que les artistes, peuvent le lire avec intérêt; ils n'y trouveront ni mots barbares, ni expressions ridicules (*a*). Au reste, quand on a des

(*a*) Le chevalier *Antoine-Raphaël Mengs* naquit à Dresde en 1728. Voici l'éloge que le célèbre *Winckelman* a fait des talens supérieurs de cet artiste, que l'Europe vient de perdre:

« Le sommaire de toutes les beautés que les anciens artistes ont répandues sur leurs figures, se trouve dans les chefs-d'œuvre immortels de M. An-

idées neuves, on ne cherche pas des mots nouveaux pour les exprimer : on veut être clair ; on sent qu'on y doit gagner.

« Pour revenir aux règles générales que vous me demandiez, en admettant qu'un amateur ait à peu près les connoissances dont je viens de vous faire les détails, voici ce qu'il doit examiner dans un tableau : premièrement, le genre ; l'histoire est le premier de tous (*a*). — Supposons

toine-Raphaël Mengs, premier peintre de la cour d'Espagne et de Pologne, le premier artiste de son temps, et peut-être des siècles futurs. Semblable au phénix, on peut dire que c'est Raphaël ressuscité de ses cendres, pour enseigner à l'univers la pefection de l'art, et y atteindre lui-même, autant qu'il est possible aux forces de l'homme.... Il manquoit à l'Allemagne de montrer au monde un restaurateur de l'art, et de voir le Raphaël germanique reconnu et admiré pour tel à Rome même, qui est le siége des arts. » (*Histoire de l'Art*, tom. 1, page 312.)

Cet éloge de Mengs se trouve cité dans la préface de son traducteur. Cette excellente traduction, en un volume, est dédiée à madame *Le Brun*.

(*a*) On comprend dans ce genre tous les sujets pris dans la mythologie, les sujets nobles d'imagination, et les allégories.

que le connoisseur examine un tableau d'histoire. — Donnez-moi un sujet... » Cette proposition embarrassa un instant les enfans; enfin, après un moment de réflexion, Caroline donna pour sujet *Bias* (*a*) *rachetant les jeunes filles de Messine.* « Je suis très-contente de ce sujet, reprit madame de Clémire : il offre une action intéressante; on y trouvera d'ailleurs contraste d'âge, diversité d'expression, et le beau costume grec. Mais composez vous-mêmes ce tableau : je le critiquerai. D'abord, quel est le lieu de la scène? — Le bord de la mer, ou l'intérieur de la maison de Bias. — La maison d'un sage ne doit pas être magnifique; nous n'aurons ni colonnes, ni pilastres..... — Eh bien! le bord de la mer. On voit dans le fond du tableau le vaisseau des corsaires; les jeunes filles amenées par les pirates viennent de débarquer; Bias les rachète. Il parle aux deux corsaires, leur donne de l'argent : pendant ce temps, les jeunes filles, réu-

(*b*) *Bias*, un des sept sages. (Voyez *Annales de la Vertu*, tom. 1, page 281.)

nies et formant un joli groupe, expriment leur joie..... — Ne seroit-il pas plus intéressant qu'elles exprimassent leur reconnoissance? — Ah! cela est vrai. — Il faut que les corsaires aient reçu leur argent, et qu'ils s'occupent à le compter. Ces deux figures doivent être dans un coin, sur un plan éloigné. Bias et les jeunes filles remplissent le premier plan. Quelle figure doit avoir Bias? — Celle d'un vieillard vénérable. — Quelle expression? — L'air satisfait.... — Et attendri, mais avec dignité, et sans que cette expression douce puisse altérer cette sérénité majestueuse qui doit être répandue sur toute la physionomie d'un sage. Que font les jeunes filles? — Elles peuvent l'embrasser, puisqu'il est sage et vieux..... — Mais c'est un homme, et vos jeunes filles sont aussi modestes que timides et sensibles. Si vous voulez qu'elles intéressent, c'est ainsi qu'il faut les représenter. — C'est bien mon projet. — Quel âge leur donnez-vous? — Seize ou dix-sept ans. — Cela sera bien monotone : moi, je voudrois qu'il y eût parmi elles une enfant de huit ans,

une jeune fille de dix-huit, une troisième de douze ans, et que les autres eussent quatorze ou quinze ans. La petite fille, avec la naïveté de son âge, se jetteroit dans les bras du sage pour l'embrasser : la plus âgée des jeunes filles, comme celle qui doit le mieux parler, et sentir avec le plus d'énergie, seroit à genoux aux pieds de Bias; elle pourroit même tenir contre son sein sa jeune sœur, âgée de douze ans, et la présenter au vieillard; elle auroit l'air d'exprimer sa reconnoissance et celle de ses compagnes qui, placées derrière elle, formeroient un groupe intéressant. — Pourquoi celles-là n'avancent-elles pas? — La timidité les retient; elles sont dans l'âge où l'on ne sait pas encore la surmonter, lors même qu'elle est le plus déplacée. — A présent je comprends tout cela; je vois notre tableau, et je le trouve fort joli. — Oui; mais il y a deux personnages (les corsaires) qui ne prennent point de part à l'action principale, et qui ne la regardent pas : c'est un défaut dans la composition. — Supprimons ces deux figures. — Elles sont né-

cessaires à l'intelligence du sujet ; sans elles, on ne pourroit deviner ce que représente le tableau. — Pourquoi les corsaires, en comptant leur argent, ne regarderoient-ils pas le groupe principal? — Rien ne doit distraire des corsaires qui comptent leur argent. — Eh bien! il faut supposer que le compte est fait, prendre le moment où l'un des deux ferme la bourse, et où l'autre alors regarde, et pousse son camarade pour lui faire observer ce qui se passe. — Quelle expression donnez-vous à celui qui pousse l'autre? — Seulement de la curiosité. — Fort bien : le tableau est maintenant passablement composé (*a*). — Maman, faites-nous composer ainsi tous les jours un tableau : nous donnerons tour à tour un sujet; cela

(*a*) Dans un tableau où les figures ne sont pas de simples accessoires, comme dans des paysages, il ne faut pas que le fond domine; il faut, au contraire, que les figures occupent la plus grande partie de l'espace qu'offre la toile, surtout dans les sujets où l'on présente plusieurs figures. On doit encore observer une règle importante dans la composition; c'est de ne pas donner aux figures posées sur le *se-*

sera charmant. — J'y consens, si vous pouvez me dire dans ce moment clairement et en peu de mots ce qu'il faut observer en général pour juger du mérite d'un tableau relativement à la composition? — Cela est fort aisé : vous venez de nous l'apprendre. — Voyons. — Il faut d'abord que le sujet puisse être deviné facilement par tous ceux qui connoîtront le trait qu'il représente; ensuite on doit voir si le moment est bien choisi, ainsi que le lieu; si les personnages ont les attitudes et l'expression qui conviennent à leur situation et à leur âge, et si le costume est bien observé. — Vous avez parfaitement compris tout ce que je vous ai dit. — Ainsi, maman, tous les soirs nous composerons un tableau d'histoire? — Oui, je vous le promets; et ce printemps, quand nous serons à Champcery, nous composerons des tableaux flamands, des

cond plan, une expression aussi forte qu'à celles qui sont placées sur le premier plan. Cette même gradation doit être sensible entre le second et le troisième plan, et ainsi des autres.

Teniers (*a*), des *Gérard Dow* (*b*), c'est-à-dire, des tableaux représentant des scènes villageoises. — Sûrement. Nous en aurons les modèles sous les yeux. — Et c'est ainsi qu'il faut peindre. — Maman, ce genre de peinture est bien inférieur au genre noble? — Certainement. Malheur à ceux qui préfèrent la représentation d'un cabaret, ou d'une femme vendant des carottes et des choux, aux tableaux de Ra-

(*a*) *David Teniers* le père, appelé le Vieux, naquit à Anvers en 1582, et fut élève de Rubens. Il n'a représenté que des laboratoires de chimie, des tabagies, des kermesses ou foires hollandaises; et son fils, *David Teniers*, se distingua davantage encore dans le même genre. *Abraham Teniers*, frère de David le jeune, n'a égalé ni son père ni son frère.

(*b*) *Gérard Dow* naquit à Leyde en 1613, et fut élève de *Rembrant*. Il mourut en 1680. Ses meilleurs disciples ont été *Scalken et Miéris*. Les deux plus beaux tableaux de Gérard Dow sont le *Charlatan* et l'*Hydropique*. Le premier est dans la galerie de Dusseldorf; le second est à Turin, dans la collection du roi de Sardaigne. Il représente une femme hydropique d'une figure intéressante : elle est assise dans un fauteuil, et tandis qu'un empirique, vêtu d'une longue robe de satin, examine une fiole qui

phaël et du Corrége (*a*)! Le *genre comique* ne peut exister en peinture, parce qu'il n'y a point de pantomime plaisante sans quelques développemens, et surtout sans mouvement. Qu'on offre dans un tableau tout ce qu'il sera possible d'imaginer de plus ridicule, de plus grotesque, le peintre n'aura pas même le petit mérite *d'un farceur;* il ne fera jamais rire personne aux éclats; il ne peut être que bas et grossier, il ne sauroit être plaisant. La peinture a le pouvoir d'attendrir, de plaire, en offrant des images douces et riantes; elle peut exciter encore la pitié,

contient une liqueur, la fille de l'hydropique, à genoux devant sa mère, la considère en pleurant, avec une expression pleine de sentiment.

(*a*) *Antonio-Allegri Corregio* naquit à *Corregio*, dans le Modénois. Il est regardé comme le fondateur de l'*école de Lombardie*. Il s'attacha particulièrement aux grâces; et nul peintre n'a pu le surpasser dans le *genre gracieux*. On raconte qu'après avoir considéré avec admiration un tableau de Raphaël, il s'écria : « *Anche io son pittore!* Et moi aussi je suis peintre! » Le Corrége étoit encore mathématicien et architecte. Il mourut en 1534, âgé de quarante ans.

la terreur, l'admiration ; mais elle n'inspirera jamais une véritable gaieté. On me vante en vain *la vérité parfaite* des tableaux flamands ; je ne fais cas de la vérité dans un livre et dans un tableau que lorsqu'elle m'instruit et m'intéresse. Je n'ai nul plaisir à considérer une vieille et vilaine cuisinière épluchant des ognons. Qu'un autre s'extasie devant cette image, jamais ce tableau ne sera dans mon cabinet; j'aurai la bizarrerie d'aimer mieux une jolie bergère, et je préférerai encore à la bergère une nymphe et une déesse, parce qu'elles m'offriront un modèle plus parfait de la beauté. Si un tableau n'a pas le mérite d'une composition intéressante et spirituelle, s'il ne représente qu'une ou deux figures sans action, il est indispensable que ces figures soient bien choisies, et dignes par elles-mêmes de fixer l'attention et les regard, tels qu'un vieillard vénérable ou une femme parfaitement belle. Quel plaisir peut procurer l'imitation exacte d'une chose qui dans la réalité ne mérite pas d'être regardée? Il ne faut pas plus de génie pour représenter une

marchande de poisson que pour peindre un vase rempli de fleurs; et certainement le dernier objet doit obtenir la préférence, puisqu'au moins il est agréable.

—Maman, dit Pulchérie, j'ai encore une question à vous faire : je voudrois savoir positivement en quoi consiste le mérite d'une allégorie.—Une *allégorie* doit être frappante, c'est-à-dire facile à deviner au premier coup d'œil : elle doit exprimer une idée juste ou une pensée morale, comme celle-ci, par exemple : *L'innocence se jetant dans les bras de la Justice; la Paix ramenant l'abondance* (*a*). Voilà des allégories qui offrent à la fois des images charmantes et des idées justes et morales. *Le Temps dévoilant la Vérité* est une vieille allégorie, mais qui plaira toujours, parce qu'elle est juste. Cependant elle a un défaut; c'est qu'une des figures (la Vérité), n'a pas des attributs assez marqués pour qu'on puisse ne pas hésiter à la reconnoître. Les uns disent qu'il faut la repré-

(*a*) Tableaux de madame Le Brun.

senter sous la figure d'une femme majestueuse, habillée simplement (*a*), les autres prétendent qu'elle doit être nue, et l'on n'est pas d'accord sur ce point : ainsi cette vertu, personnifiée dans un tableau, ne sauroit être frappante.—Mais l'allégorie dont vous parliez tout-à-l'heure n'a-t-elle pas ce défaut? *L'Innocence* ne manque-t-elle pas d'attributs?—On lui en donne un qui souvent ne sert qu'à la faire méconnoître, puisqu'il est aussi celui de Vénus : on la représente avec une colombe.—Mais cette figure peut se passer d'attributs si l'artiste a du génie, parce qu'alors elle sera frappante par l'expression qui lui convient : aucun caractère particulier ne distingue *la Vérité;* on se la représente belle, noble et froide; une nymphe, une déesse peuvent avoir cette figure; ainsi elle n'est caractérisée ni par les attributs, ni par le genre de sa physionomie; mais l'expression de l'innocence n'appartient qu'à l'Innocence; il n'est pas possible de s'y méprendre. On ne peut confondre la figure

(*a*) Dictionnaire de la Fable.

de l'Innocence avec les nymphes, les déesses, les Grâces, plus belles, plus imposantes qu'elle, et moins jeunes et moins touchantes : ses *attributs* sont sur son front et dans ses yeux; un mélange intéressant de timidité, de douceur, de modestie, d'ingénuité, embellit ses traits et la fait connoître : image pure et céleste, dont le pinceau délicat d'une femme pouvoit seul tracer tous les charmes! Ainsi vous devez concevoir qu'il faut beaucoup moins de talent pour peindre des figures allégoriques qui ont des attributs matériels que pour représenter celles qui ne peuvent être caractérisées que par l'expression de leur physionomie : car il est plus facile de faire une *faux* et des *ailes*, etc. que de donner à un visage une expression frappante. Rubens, dans la galerie du Luxembourg, a représenté l'*Ignorance*. Cette figure n'a point d'attributs; mais elle est pour tout le monde aussi aisée à reconnoître que le *Temps* et la *Discorde*. Il n'y avoit qu'un artiste supérieur qui pût lui donner ce degré de vérité. — Par conséquent, il n'est point de passions, de vices,

de vertus et de sentimens qu'on ne puisse peindre allégoriquement?—Non, il existe beaucoup de sentimens, de vices et de vertus dont un peintre ne peut offrir l'image, ou que du moins il ne sauroit représenter que d'une manière vague, et par conséquent obscure. Tout sujet dans ce genre qui manque à la fois d'attributs et d'expression caractéristique doit en général être rejeté d'un tableau allégorique : par exemple, la *Bienfaisance* est une vertu qui n'a point d'attributs ni d'expresssion particulière : on peut la confondre avec la *Bonté*, ou souvent avec la *Pitié*, si elle est en action.—Maman, il me semble que les peintres, outre les ouvrages d'histoire, devroient lire les poètes ; ils y trouveroient des allégories.—Assurément. Ils ne lisent guère que les traductions d'*Homère* et du *Tasse : Milton* et beaucoup d'autres leur fourniroient des sujets moins usés et aussi heureux. Ils pourroient trouver aussi dans nos poètes français une foule d'idées et d'images charmantes. Par exemple, si un artiste vouloit représenter *Hygée*, déesse de la santé, *Gresset* lui offriroit le modèle

le plus agréable de ce riant tableau. Je vais vous dire la description de Gresset. Après les quatre premiers vers, à mesure que je dirai les autres, représentez-vous chaque image disposée sur une toile, et formant tableau.....

« *Il est une jeune déesse*
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus ;
Elle écarte les maux, les langueurs, les foiblesses ;
Sans elle la beauté n'est plus.
Les Amours, Bacchus et Morphée
La soutiennent sur un trophée
De myrte et de pampres orné;
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe (*a*) l'inutile statue
Du dieu d'Épidaure enchaîné. »

— Oui, maman, reprit Pulchérie, cela est vrai; cette description formeroit un tableau charmant.

— J'ai toujours oublié, dit César, de demander à maman une chose que je me

(*a*) *Rampe* n'est pas tout-à-fait le mot propre : cette expression manque de justesse, parce que *ramper* suppose un mouvement qu'une statue ne peut avoir.

rappelle enfin dans ce moment. Il y a quelques jours que nous avons vu dans un jardin un morceau de sculpture qui représente une femme au bain, servie par une négresse. La figure qui se baigne est de marbre blanc; la négresse est de bronze. — Je connois ce morceau; il est charmant, et le nom de l'artiste qui l'a fait suffiroit seul à son éloge. Il y avoit une raison pour que la négresse soit de bronze: c'est qu'elle tient un vase rempli d'eau; par conséquent il falloit faire passer dans l'intérieur de la statue des tuyaux de plomb, pour faire monter l'eau dans le vase; ce qu'on n'auroit pu exécuter dans une statue de marbre. Sans cette raison, l'artiste n'eût point mêlé dans le même groupe le bronze et le marbre; il a trop de goût pour ne pas sentir que cette bigarrure ne peut jamais produire un effet heureux en sculpture. On voit à Rome la statue de saint Stanislas, représenté dans son habit de religieux. Sa robe est de marbre noir, et sa figure de marbre blanc; bigarrure beaucoup plus choquante que celle dont nous venons de parler, et qui, au

lieu d'ajouter à l'illusion, la détruit entièrement : car si, en examinant un morceau de sculpture, l'esprit n'est pas uniquement occupé de l'idée des formes ; si un accessoire lui rappelle celle du coloris, si on lui offre une draperie tranchante et de couleur naturelle, il désirera que la figure ait de la carnation, et il ne verra plus dans la statue qu'une poupée ridiculement habillée. — Je comprends cela : mais, maman, pourquoi estime-t-on cette même bigarrure dans les pierres gravées ! — C'est que des têtes ou des sujets représentés sur la surface d'un cachet ou d'une bague ne peuvent jamais d'aucune manière produire le plus léger degré d'illusion. On ne désire dans ce genre que l'élégance et la pureté du dessin, et on loue avec raison l'artiste qui fait valoir la beauté de de la pierre, en tirant un parti ingénieux des différentes couleurs naturelles qu'elle présente. — Je suis bien aise, maman, que vous m'ayez donné cette explication ; car je vous avoue que ce mélange de blanc et de noir étoit précisément ce qui m'avoit frappé : je croyois cela beau, parce que

je n'avois rien vu de pareil. — Une autre fois vous saurez qu'il ne suffit pas qu'une idée soit neuve, qu'il faut encore qu'elle n'offre rien qui puisse blesser le bon goût ou la raison. Si on invente une chose qui ne soit ni utile ni agréable, on n'est pas ingénieux, on est bizarre, et l'on ressemble à ce prince sicilien dont je vous parlois l'autre jour; on ne produit que des folies, on n'enfante que des monstres (*a*). »

(*a*) Ce prince sicilien s'appelle le prince de Palagonia; son palais est situé auprès de Palerme. M. Brydone, voyageur anglais, vit ce palais en 1770; voici un abrégé de la description qu'il en donne : « Les statues qui bordent la grande avenue et la cour de son palais montent déjà à 600. Parmi ces groupes immenses, il n'y a pas une seule pièce qui représente un objet existant dans la nature. Le prince a mis des têtes d'hommes sur le corps de différens animaux, et des têtes de toutes sortes d'animaux sur des corps humains. Quelquefois il a fait une seule figure de cinq ou six animaux qui n'ont point de modèle dans la nature. On voit une tête de lion sur le cou d'une oie, avec le corps d'un lézard, les jambes d'une chèvre, et la queue d'un renard. Sur le dos de ce monstre il en place un autre encore plus hideux, qui a cinq ou six têtes, et un grand nombre de cornes. Le dedans du château répond au dehors;

Dans cet endroit de la conversation, on vint avertir madame de Clémire que ses chevaux étoient mis; elle sortit avec ses enfans, et les mena à la Comédie-Française. En revenant on causa dans la voiture, on parla de la pièce qu'on avoit vu jouer, et César parut désirer que sa mère lui donnât quelques préceptes généraux sur la manière dont on doit juger un ouvrage dramatique. « Vous êtes encore trop jeune, dit madame de Clémire, pour que je puisse à cet égard satisfaire votre curiosité; mais j'ai le plan d'un ouvrage que

on y voit des plafonds en grandes voûtes, qui sont entièrement recouvertes de larges miroirs joints ensemble; chacun de ces miroirs faisant un petit angle avec son voisin, ils produisent l'effet d'un multipliant; de sorte que si quatre personnes se promènent au-dessous, il paroît toujours y en avoir trois ou quatre cents qui marchent dans la voûte. Toutes les portes sont aussi couvertes de petits morceaux de glace. Les colonnes ont pour base un vase de porcelaine, et un cercle de jolis petits pots de fleurs pour chapiteau. Le fût est composé de cafetières de différentes grandeurs, qui diminuent par degrés, depuis la base jusqu'au chapiteau; elles sont cimentées ensemble. Les tables, très-magnifiques, ont la

je ferai sûrement pour mes enfans, qui aura pour titre : *Cours de littérature à l'usage des jeunes personnes*. Vous le lirez quand vous aurez seize ou dix-sept ans; vous lirez ensuite la *Poétique de M. Marmontel*, ouvrage aussi utile qu'estimable, et qui achèvera d'éclairer votre esprit et de former votre goût. — Maman, combien de volumes aura votre ouvrage? — Trois au plus. — Sera-t-il amusant? — Je ne négligerai sûrement pas d'y répandre de l'agrément et de la variété, du moins autant qu'il me sera possible, car je suis bien

forme de tombeaux. Les fenêtres sont composées d'un grand nombre de verres de toutes sortes de couleurs, de rouge, de vert, de jaune, de violet, etc. L'horloge est enfermé dans le corps d'une statue, les yeux de la figure se meuvent avec la pendule, et montrent alternativement le blanc et le noir. Dans la chambre à coucher et le cabinet de toilette, le prince a placé toutes sortes d'animaux, des crapauds, des serpens, des lézards, des scorpions, tous travaillés en marbre de différentes couleurs. Toutes les statues de familles sont de marbre blanc, ornées de draperies et d'habits de marbre de diverses couleurs, etc. » (*Voyage en Sicile et à Malte*, par M. Brydone.)

convaincue qu'on ne peut instruire la jeunesse en l'ennuyant. Je m'attacherai à vous donner des principes puisés dans la nature, des notions claires et précises, des idées justes, et une connoissance générale de la littérature française, anglaise, italienne et espagnole ».

Comme madame de Clémire achevoit ces mots, la voiture entroit dans la cour : on alla se mettre à table; on soupa sur-le-champ assez tristement; car chacun se plaignoit du mal de tête. César et ses sœurs n'avoient déjà plus cet appétit qui rendoit les repas de Champcery si gais : on s'appuyoit languissamment sur sa chaise, on ne mangeoit point; et l'on convint que l'on ne voudroit pas aller tous les jours s'enfermer pendant trois heures dans une loge, et qu'on préféroit toujours aux plus charmans spectacles du monde les plaisirs si doux que peuvent procurer la promenade, la lecture et la conversation. Cependant on se promenoit à Paris, mais aux Tuileries, au Palais-Royal, aux Champs-Élisées; il falloit avoir un *maintien*, et l'on y regrettoit vivement les

bois, les prairies de la Bourgogne, et l'aimable liberté des champs. César critiquoit avec amertume tout ce qu'il voyoit. « Quelle poussière! s'écrioit-il, quelle foule! et tout ce monde rassemblé n'est là que pour nous gêner et nous contraindre, pour m'empêcher de courir et de grimper sur les arbres!.... et ces grands bassins d'eau dormante valent-ils notre étang de *Faulin*, où nous avons pêché tant de poissons?.... Et puis, au lieu de nos haies de mûriers et de noisetiers, ne voir que de vilains treillages, des murailles ou des grilles! Encore si l'on trouvoit ici des plantes et des fleurs! Oh! quels tristes jardins! Comment peut-on s'enfermer à Paris toute l'année, quand on peut vivre à la campagne? »

Madame de Clémire entendoit ces murmures, et ne les désapprouvoit pas, car ils étoient fondés; mais elle mena ses enfans au *Jardin du Roi*, et ils le trouvèrent plus instructif, et presque aussi charmant que les bois de Champcery. L'étude de la botanique et de l'histoire naturelle rendit ces promenades si agréables, qu'on n'en

voulut plus faire d'autres tout le reste de l'automne. L'hiver vint amener de nouveaux regrets; on se rappeloit, en soupirant, les étangs glacés de Champcery, les courses, les glissades et les veillées; enfin, tous les plaisirs dont on étoit privé. Les bals n'en dédommageoient pas; on s'y amusoit peu, et l'on en revenoit presque toujours malade. Caroline eut, au mois de janvier, un rhume si violent, qu'on fut obligé de la séparer de sa sœur, dont elle troubloit le sommeil. On l'établit dans une autre chambre, et Pulchérie se trouva seule dans la sienne.

Au bout de cinq ou six jours, madame de Clémire apprit que Pulchérie, malgré un froid excessif, se passoit de feu dans sa chambre, et qu'elle n'avoit pas voulu souffrir qu'on en fît depuis que sa sœur occupoit un autre appartement. Surprise de cette fantaisie, Madame de Clémire questionna ses gens. Le frotteur, chargé de porter du bois, déclara que *mademoiselle Pulchérie* lui avoit dit de mettre *les trois bûches de la matinée, dans le bas d'armoire de l'anti-chambre*. Le frotteur n'a-

voit pas fait de questions sur cette singularité, *croyant*, ajouta-t-il, *que c'étoit l'intention de madame*. La gouvernante des deux jeunes personnes soignoit Caroline, et n'étoit pas entrée dans la chambre de Pulchérie, qui avoit été servie par une paysanne qu'on avoit amenée de Champcery, et qui, interrogée à son tour, dit que mademoiselle Pulchérie lui avoit assuré que le feu lui portoit à la tête, et qu'elle vouloit s'accoutumer à s'en passer. Après avoir pris toutes ces informations, madame de Clémire monta dans l'appartement de Pulchérie (il étoit dix heures du matin). D'abord le bas d'armoire fut visité, et madame de Clémire n'y trouva pas une seule bûche. Alors elle entra dans la chambre de sa fille. Pulchérie répétoit des vers, en se promenant à grands pas pour s'échauffer. *Gertrude*, la paysanne de Champcery, assise dans un coin, tricotoit. Quand Pulchérie vit paroître sa mère, elle rougit. « Pourquoi donc, mon enfant, dit madame de Clémire, êtes-vous sans feu? — Maman, il ne fait pas bien froid.... » A ces mots, madame de Clémire

s'assit, et renvoya Gertrude. Ensuite, prenant Pulchérie par la main : « A présent, dit-elle, vous allez me parler avec confiance, j'en suis sûre.... — Ma chère maman, je vais tout vous avouer... Mais peut-être avez-vous déjà deviné ce que c'est... — J'ai bien quelque soupçons confus. — Vous allez tout savoir. Il y a sept ou huit jours que j'entendis conter à ma bonne qu'une pauvre femme qui demeure dans cette rue étoit venue demander l'aumône. Ma bonne lui donna, et puis elle est allée une fois chez elle pour lui porter du pain; et ma bonne me dit que cette pauvre femme ne demandoit pas mieux que de travailler; mais qu'elle manquoit d'ouvrage, et, ce qui est bien plus triste, qu'elle manquoit aussi de bois. Ma bonne ajouta qu'elle lui fourniroit de l'ouvrage; et moi je pensai que si je pouvois lui donner du bois, elle ne manqueroit plus de rien. Je ne voulus pas vous en parler, maman, parce que j'avois déjà mon projet dans la tête. Je savois que ma sœur alloit coucher dans une autre chambre, et je me dis : « Voilà une occasion de faire, comme Sydonie, une bonne

action, qui ne sera sue de personne. Je n'en parlerai même pas à maman. Comme *tout se découvre avec le temps*, elle le saura tôt ou tard; mais je ne m'en serai pas vantée, et mon action n'en fera que plus de plaisir à maman; et, en attendant, Dieu le saura, et la pauvre femme se chauffera. » Me voilà donc décidée à me passer de feu tous les matins. Cela me faisoit trois bûches. Je dis au frotteur de les mettre dans le bas d'armoire; ce qu'il faisoit tous les soirs, afin de s'éviter la peine de les apporter le lendemain. Alors je fus obligée de mettre dans ma confidence *Jeanneton*, la femme de garde-robe. Elle a d'abord fait des difficultés; mais je l'ai assurée que cela ne pouvoit vous fâcher, maman; au contraire. Elle m'a déclaré que si vous la questionniez elle diroit la vérité; et elle m'a promis que si vous ne l'interrogiez pas elle se tairoit. C'est tout ce que je voulois....—Eh bien! elle s'est chargée de porter le bois chez la femme?—Oui, maman, tous les matins... — Mais comment à la porte la laissoit-on passer ainsi chargée, et emportant ré-

gulièrement trois bûches? — Ah! je ne sais pas; je n'ai jamais songé à cela. En effet, le suisse devoit être surpris... Cependant il faut bien qu'il ne lui ait jamais fait de questions, puisqu'elle ne m'en a rien dit. — Il y a là-dessous quelque chose que nous ignorons. Revenons à vous. — Avez-vous bien souffert du froid? — Un peu, les deux premiers jours; mais je pensois que la bonne femme se chauffoit avec ses enfans, car elle a six petits enfans, et son mari étoit malade : ils sont bien à présent, à ce que me dit Jeanneton. — Comment bien! avec trois bûches seulement?... — Oui : Jeanneton dit que cela les a *ranimés;* qu'ils sont bien maintenant. En outre des bûches, j'ai envoyé aux petits enfans deux boîtes de sucre d'orge, que mon papa m'a rapportées de Fontainebleau; et puis, ce n'est pas tout. Avant-hier, je ne sais par quel hasard mon papa s'est avisé de me demander si je serois bien aise d'avoir de l'argent pour acheter quelques joujoux. D'abord, de premier mouvement, je répondis que non. Ensuite j'ai pensé à la femme, et j'ai rougi.

Papa m'a embrassée; il m'a donné de l'argent, c'étoit un louis, et il m'a fait le détail de tout ce que j'aurois avec un louis. Il faut tout dire : il m'a pris envie d'employer six francs à m'acheter des pelotes, et je suis remontée pensive dans ma chambre. J'ai fait changer mon louis; j'ai eu alors quatre écus : j'en ai mis un dans ma poche; j'ai donné les trois autres à Jeanneton, en lui disant de les porter chez la femme, et en ajoutant que le lendemain je l'enverrois acheter des pelotes pour moi. Elle est sortie. J'ai tiré mon écu de ma poche : il m'a fait de la peine à regarder..... Comme j'avois d'abord en moi-même destiné tout le louis à la pauvre femme, il m'a semblé que je retenois quelque chose qui ne m'appartenoit pas. J'ai couru sur l'escalier pour rappeler Jeanneton, mais elle étoit partie; elle n'est revenue que le lendemain matin. J'étois bien embarrassée. Enfin, en réfléchissant que ce louis étoit la première somme que j'eusse eue de ma vie, je me suis dit : « Il faut l'employer tout entière à une bonne action. » Cela m'a tout-à-fait déterminée.

Jeanneton est arrivée, et je l'ai renvoyée avec les trois bûches et les six francs. » Pulchérie achevoit ce récit lorsqu'un laquais entra, et, s'avançant vers madame de Clémire, il lui remit une lettre. Madame de Clémire regardant le dessus de la lettre : « Ce billet, dit-elle à Pulchérie, vous est adressé; c'est sans doute une invitation de bal. » En disant ces mots, elle ouvre la lettre, et, au grand étonnement de Pulchérie, elle y lit ce qui suit :

« MADEMOISELLE,

» Venez recevoir la récompense de votre bonté envers nous; venez apprendre de quel état vous nous avez tirés. Il ne manque maintenant à notre bonheur que d'en avoir pour témoin celle à qui nous le devons; et nous ne pouvons mieux prouver notre reconnoissance à notre jeune et chère bienfaitrice, qu'en lui faisant voir l'intérieur de la famille qu'elle a rendue si parfaitement heureuse. »

« Ah! maman, s'écria vivement Pulché-

rie, maman, auriez-vous la bonté de me mener chez ces bonnes gens ? — Assurément, répondit madame de Clémire ; et nous allons partir sur-le-champ. Je vais demander des chevaux ; venez, chère enfant. » En disant ces mots, madame de Clémire prend Pulchérie par la main, et sort avec elle. Au bas de l'escalier on rencontre M. de Clémire. « Où allez-vous? dit-il. Si par hasard vous vouliez sortir, je rentre dans l'instant, et mes chevaux sont mis.—Soyez de la partie, reprit madame de Clémire ; venez avec nous.—Volontiers, dit M. de Clémire ; » et, sans demander d'explication, il donne le bras à sa femme. Pulchérie les suit avec une émotion inexprimable. On monte en voiture, on part ; et, au bout de cinq minutes, la voiture s'arrête. On descend précipitamment, on traverse une petite cour ; M. de Clémire ouvre une porte, et l'on se trouve dans une grande chambre. On voit dans le milieu de la chambre un bourrelier occupé de son métier, tandis qu'une femme auprès d'une table, et entourée de six petites filles, dont la plus âgée n'avoit que

dix ans, travailloit en linge. Aussitôt que M. de Clémire parut, toute la famille se leva. Approchez, madame *le Blanc*, dit M. de Clémire : voilà Pulchérie..... A ces mots, la femme, le mari, se précipitèrent vers Pulchérie, et toutes les petites filles l'entourèrent. « O ma chère demoiselle, s'écria la femme, que je suis aise de vous voir!... Quoi! à votre âge, et si délicate, c'est vous qui avez voulu vous passer de feu, endurer le froid pour nous envoyer votre bois, et puis de l'argent, et puis vos dragées, enfin tout ce que vous pouviez donner!.... Mais regardez comme nous sommes heureux à présent!.... Mon mari est guéri, il s'est remis à l'ouvrage d'hier; nos dettes sont payées, nos enfans bien habillés, nous pouvons travailler; nous n'avons plus besoin de rien : c'est vous, c'est vous seule qui êtes la cause de notre bonheur! car, sans votre bonté pour nous, votre cher papa ne nous auroit jamais connus! — « Ah! papa, Jeanneton vous avoit donc tout dit! — Dès le premier jour, reprit M. de Clémire. J'ai même plus d'une fois porté moi-même

dans ma voiture les bûches à madame le Blanc; mais j'avois expressément défendu à Jeanneton d'en parler à votre mère, et de vous laisser soupçonner que je fusse instruit. Je voulois vous ménager à l'une et à l'autre une surprise agréable. »

Après cette explication, M. de Clémire fut tendrement embrassé par sa femme et sa fille; ensuite on se remit à causer avec les bonnes gens. Au bout d'une demi-heure, on se leva pour sortir. Dans ce moment les petites filles furent chercher un carton, et la plus âgée, le présentant à Pulchérie, la pria de l'accepter, en disant : « *C'est de notre ouvrage; ma mère, mes sœurs et moi, nous y avons toutes travaillé..... et de bien bon cœur!* Pulchérie ouvre le carton, et elle le trouve rempli des plus jolies pelotes du monde. Elle rougit, et, se tournant vers son père : « Ah! papa, dit-elle, je les avois bien oubliées..... Mais avec quel plaisir je les reçois, puisqu'elles sont l'ouvrage de cette bonne femme et de ses charmantes petites filles! » En achevant ces paroles, Pulchérie, attendrie, embrassa les enfans; et ses lar-

mes recommencèrent à couler lorsqu'en s'en allant elle entendit les bénédictions que lui donnoit toute la famille!.... « Ah, ma pauvre sœur ! s'écria Pulchérie en montant en voiture, combien je suis fâchée que son rhume l'ait empêchée de partager la joie que je viens de goûter !..... Maman, continua Pulchérie, maintenant que me voilà accoutumée à me passer de feu, me permettez-vous de donner tous les hivers mon bois aux pauvres?—Non, répondit madame de Clémire, je ne veux pas que vous preniez un engagement qui, à la longue, pourroit vous paroître trop pénible : je vous l'ai déjà dit, les résolutions qui demandent une courageuse persévérance ne sont pas faites pour votre âge. Mais, si vous voulez chaque hiver renouveler l'action que vous venez de faire, c'est-à-dire vous passer de bois pendant huit jours pour le donner à une pauvre famille, j'y consentirai avec grand plaisir. — Ah! maman, voilà qui est dit: je prends cet engagement de tout mon cœur. Il me vient une idée.... ne pourrois-je pas aussi me priver de temps

en temps, pour le même objet, du vin qu'on me donne à mes repas?.... — Vous en buvez si peu, qu'il vous faudroit bien du temps pour faire seulement une demi-bouteille. — Quand je serai grande comme vous, maman, combien en boirois-je en huit jours? — Quatre bouteilles tout au plus.....—Et quand ce ne seroit que trois, cela feroit grand plaisir à un pauvre malade. — Assurément; trois bouteilles d'excellent vin seroient pour lui un présent aussi salutaire que précieux. — Si tous les mois on se passoit de vin pendant huit jours, on ne s'en porteroit que mieux. — D'ailleurs cette privation n'auroit rien de pénible.... — De cette manière, sans être riche, on pourroit souvent donner l'aumône? — Sans faire de dépenses extraordinaires, on pourroit, dans le cours de l'année, secourir une infinité de malheureux, si l'on vouloit seulement, de temps en temps, s'imposer de légères privations, et se refuser quelques superfluités. Il faut encore observer qu'une privation momentanée nous prépare toujours un plaisir très-vif: par exemple, vous vous

passiez de feu depuis sept heures du matin jusqu'à une heure après-midi, n'est-il pas vrai qu'en descendant dans le salon, en vous approchant de la cheminée, vous éprouviez un plaisir que vous n'auriez certainement pas senti si vous eussiez eu du feu dans votre chambre? — Oh! cela est bien vrai; je me chauffois le reste du jour avec une joie extrême; la vue seule d'un bon feu m'inspiroit une gaieté extraordinaire. — Vous voyez donc bien qu'en ceci l'intérêt même de nos plaisirs s'accorde avec la bienfaisance.... Et nous ne parlons pas de ce plaisir si doux, préférable à tous les autres, de cette satisfaction inexprimable que vous avez goûtée, et qui sera toujours l'heureux fruit d'une action vertueuse!.... — Comment se peut-il qu'il y ait des personnes qui ne sentent pas cela? — Une petite vanité, le goût du faste, corrompent sans doute bien des cœurs; mais dans le séjour même où le luxe étouffe et détruit tant de vertus, on peut trouver encore de grands exemples, et des modèles faits pour honorer notre siècle : les seules *aumônes anonymes*, en-

voyées aux différens curés de Paris, sont immenses; tous les mois une multitude de prisonniers, composée d'artisans malheureux, doit à des inconnus et la liberté et le bonheur de recevoir ses enfans. La bienfaisance a fondé des prix dans toutes les académies; elle a formé, à Paris et dans les environs, des établissemens utiles et respectables. Voyez donc combien cette vertu est naturelle au cœur de l'homme, puisqu'on la voit briller avec autant d'éclat, dans les lieux même où elle se trouve sans cesse combattue par toutes les passions factices et puériles, produites par une vanité aussi méprisable que mal entendue! »

Madame de Clémire termina là cet entretien, parce qu'elle vouloit aller savoir des nouvelles de sa fille aînée. Elle se leva, et passa avec Pulchérie dans la chambre de Caroline, dont elle trouva la toux beaucoup plus fréquente. Caroline convint qu'elle avoit mangé un petit cornet de cerises desséchées, ignorant absolument qu'elle pût augmenter sa toux en mangeant d'une chose qu'elle savoit être saine

en général. Madame de Clémire saisit cette occasion de répéter à ses enfans combien il est nécessaire de connoître les propriétés de tout ce qui sert à notre nourriture (*a*); connoissance qui, jointe à de la sobriété, préserveroit d'une foule d'incommodités et de maladies graves.

Aussitôt que Caroline fut en état de sortir, sa mère la mena à l'Opéra. On

(*a*) Ce qui est échauffant, rafraîchissant, acide, pectoral, les alimens légers ou difficiles à digérer, etc. Il faudroit faire connoître aussi de bonne heure aux enfans leur constitution; qu'ils sussent s'ils sont bilieux ou sanguins; s'ils ont la poitrine délicate, les nerfs irritables, et quelles sont les espèces d'alimens qui leur conviennent particulièrement. Enfin, on devroit leur apprendre le régime qu'il faut observer dans une infinité de petits maux qu'il est souvent dangereux de négliger : tels que les maux de gorge et la dyssenterie sans fièvre, les rhumes, les indigestions, les maux de nerfs, les courbatures, les transpirations arrêtées. On peut ajouter à cela le traitement nécessaire pour les coups reçus à la tête, les coupures un peu considérables, les foulures légères, etc. L'étude de la botanique apprendra d'ailleurs les propriétés des plantes usuelles, et l'explication des termes techniques de la médecine. Je connois des enfans de dix ans qui

jouoit un opéra nouveau, qui charma madame de Clémire et ses enfans. Le lendemain, lorsque les trois enfans eurent fini leurs études, ils vinrent chez leur mère attendre l'heure du souper. Ils y trouvèrent du monde. On parloit de l'opéra nouveau. « Quoi! disoit à madame de Clémire un petit homme qui parloit excessivement haut, quoi! madame, cette musique vous

savent tout cela. On n'en veut pas faire des médecins, mais on veut les mettre en état de pouvoir s'en passer pour de petits maux, que la sobriété et des remèdes simples peuvent si facilement guérir. Si toutes les jeunes personnes, en entrant dans le monde, avoient cette connoissance, elles y conserveroient long-temps la santé et la fraîcheur, qu'elles perdent communément avant l'âge de trente ans. Il n'est pas possible de leur faire lire des ouvrages sur la médecine, parce qu'ils sont beaucoup trop étendus pour elles; mais on pourroit faire à leur usage des extraits tirés des ouvrages de M. Tissot; du *Traité des plantes*, par Chomel; et du *Dictionnaire de matière médicale*, en quatre volumes (qui se vend chez M. Didot le jeune), excellent ouvrage, de l'aveu unanime des plus grands médecins. Je conseillerois encore de ne pas négliger de les instruire avec détail de tout ce qui a rapport à l'entretien et à la conservation des dents et des yeux.

a fait plaisir? — Le plus grand. — Mais vous étiez *gluckiste* il y a deux ans? — Et comme je n'ai point oublié la musique, et que je l'aime toujours, je le suis encore. — Dans ce cas l'opéra nouveau n'a pas dû vous plaire. — Mais par quelle raison? — Parce qu'il est impossible d'aimer à la fois deux genres si *dissemblables*. — Je crois qu'il est impossible d'aimer à la fois *le bon et le mauvais*, et d'estimer également un sot et un homme d'esprit; mais je crois et je sens qu'on peut aimer deux talens supérieurs, quoique de genre absolument différent: c'est pourquoi j'aime *Corneille* et *Racine*, *Gluck* et *Piccini*. — Savez-vous ce qui résultera de cette impartialité? Que votre suffrage ne sera agréable ni aux partisans de Gluck ni à ceux de Piccini. — Cela peut être; mais j'y gagne le plaisir de les admirer tous deux, et je préfère la gloire d'être équitable à celle d'obtenir quelques éloges des partisans de l'un ou de l'autre. — Mais, de bonne foi, comment pouvez-vous aimer *Orphée*, *Iphigénie*, *Alceste*, *Armide?*.... une musique *barbare!* une *fac-*

ture détestable !.... » Dans ce moment une visite survint. Madame de Clémire changea de conversation; le petit homme, ne pouvant plus disputer, s'ennuya, et il sortit de très-mauvaise humeur.

Quand les enfans se retrouvèrent seuls avec leur mère : « Mon Dieu! maman, dit Caroline, comme vous avez fâché l'homme qui s'en est allé si brusquement! — M. de Volny? celui qui a montré tant d'aversion pour Gluck? — Justement. — L'avez-vous trouvé modéré, poli, raisonnable?..... — Oh! point du tout; il avoit un ton!.... — Il étoit en colère. — Vous ne lui avez cependant rien dit d'offensant. — Voilà les travers et l'injustice que donnera toujours *l'esprit de parti :* souvenez-vous qu'on ne peut être constament honnête et raisonnable qu'en conservant une parfaite impartialité. — Maman, que parloit-il de *barbare* et de *facture?* que vouloit-il dire? je n'ai pas compris cela. — Ni lui non plus; il parle de ce qu'il n'entend point. Il ne sait pas la musique. — Comment! et il décide avec tant d'assurance? C'est la mode aujourd'hui. Des personnes

qui ne pourroient pas battre un air en mesure, qui ne sauroient pas distinguer dans un prélude un accord faux d'une dissonnance, dissertent savamment sur la composition, et même font des ouvrages pour prouver que Piccini n'a point de talent, ou que Gluck est un barbare! — Peut-on être connoisseur en musique sans la savoir?—Cela est absolument impossible. Nous sommes déjà convenus qu'avec le goût naturel le plus sûr, une longue étude, après avoir voyagé, observé avec attention et la nature et toutes les collections des tableaux de l'Europe, un amateur, s'il ne sait pas peindre, ne pourra jamais, comme un bon peintre, discerner et connoître toutes les nuances d'un tableau : cependant la peinture est une imitation réelle de la beauté; elle représente sous leurs vraies formes tous les objets matériels qui existent; aussi a-t-elle plusieurs parties qui doivent plaire également aux ignorans et aux connoisseurs. Toutes les finesses de l'art échappent aux premiers, mais ils peuvent saisir les détails les plus frappans d'une parfaite imitation.

Il n'en est pas ainsi de la musique. Le compositeur d'un opéra doit sans doute puiser dans la nature l'espèce de déclamation qui convient à son poème ; mais cette sorte d'imitation est trop délicate et trop abstraite pour pouvoir être sentie aussi généralement que celle qui est produite par la peinture. D'ailleurs un morceau de musique pourroit avoir une sorte d'expression, et cependant n'être pas bon; comme par exemple, si de certaines règles de composition n'y sont pas observées ; et il n'y a qu'un musicien compositeur qui puisse sentir un semblable défaut. Je crois bien qu'en général ceux qui ont de la sensibilité et du goût naturel pourront, sans savoir la musique, apprécier avec assez de justesse les morceaux d'une expression très-marquée; ils sont en état de reconnoître et de sentir le genre de la musique qu'ils écoutent, et de décider si un chant est agréable ou s'il est insipide et commun; mais il est impossible qu'ils puissent saisir les défauts ou les beautés d'une partition compliquée. Ils n'entendent absolument rien à l'harmonie, par

conséquent à tout ce qui est *accompagnement*. Je soutiens (et cette preuve est facile à faire) qu'une personne qui ne sait pas parfaitement la musique, c'est-à-dire, qui ne la déchiffre pas avec facilité, et qui n'a pas passé toute sa jeunesse à en faire, ne s'y connoîtra jamais : qu'on prélude devant elle ; que, dans une *suite d'harmonie*, on mêle à de bons accords quelques accords faux ; si celui qui prélude a de la réputation, il verra le connoisseur qui parle avec tant d'emphase de *facture*, de *motifs* et d'*intentions ;* il le verra écouter avec délices les accords baroques qui feroient tressaillir un musicien, et il l'entendra lui prodiguer les plus pompeux éloges. Que gagne-t-on à vouloir paroître instruit des choses qu'on ignore? On n'en impose à personne ; on parle mal, on juge sans goût ; on est accusé de pédanterie par les ignorans, de folie par les vrais connoisseurs ; on fatigue, on ennuie et les uns et les autres (7). »

Quelques jours après cet entretien, César, un matin entra dans la chambre de son père ; il tenoit un papier : « Papa, dit-

il, je viens vous faire quelques questions sur une chose qui me paroît extraordinaire; voilà le *Journal de Paris*.... — Eh bien? — Eh bien! M. l'abbé me le donne à lire toutes les fois qu'il y trouve un trait de *bienfaisance*. — Vous devez le lire souvent; car il n'y a guère de jours où l'on n'y lise en gros caractères : *BIENFAISANCE*. — Oui; c'est bien ce qui me fâche. — Comment? — Ce titre annonce toujours une bonne action; et presque toujours, dans ce journal, il ne tient rien de ce qu'il promet!.... Tenez, papa, regardez après le mot *BIENFAISANCE*. — Ah! c'est une longue histoire!... — Oui, elle occupe la moitié du *journal*. Voulez-vous que je vous la conte? — Volontiers. — La voici : Une pauvre ouvrière avoit un réchaud plein de feu sous ses pieds; elle s'est endormie. On est entré dans la chambre, on l'a trouvée mourante : *ses vêtemens étoient enflammés; elle n'avoit plus de forme humaine*. Les cavaliers du guet sont arrivés... Les cavaliers et les spectateurs étoient *attendris*..... les cavaliers ont aidé à secourir la malade. Un chirurgien

demandoit pour elle un peu d'huile et du vin; un des cavaliers est allé en chercher... Le chirurgien a pansé les plaies de la pauvre femme, qui a ensuite a été menée à l'Hôtel-Dieu, où les cavaliers du guet l'ont conduite... — Et le trait de bienfaisance? — Je vous l'ai dit; *c'est l'huile que le cavalier est allé chercher.* — Cela n'est pas possible!—Lisez, papa, voilà la feuille (*a*). — Rien n'est plus vrai; vous n'avez rien omis; il faut lire cela pour le croire! — Comme il auroit fallu être inhumain et féroce pour ne pas secourir cette malheureuse femme! j'ai été révolté qu'on ait loué avec emphase une action si naturelle, et qu'on ait appelé *bienfaisans* des hommes qui n'ont fait que remplir des devoirs indispensables. — Vous avez raison; celui qui se croit *héroïque* lorsqu'il remplit un devoir en restera là, et ne deviendra certainement jamais vertueux; et si tout le monde s'accordoit à appeler *bienfaisance* ce qui n'est qu'humanité, bientôt il n'y

(*a*) *Journal de Paris*, n° 340. Samedi 6 décembre 1783.

auroit plus de bienfaisance sur la terre... »

Comme le marquis achevoit ces mots, madame de Clémire entra avec ses filles; on déjeuna; ensuite on sortit pour aller voir des cabinets de tableaux et d'histoire naturelle, récréation que madame de Clémire procuroit à ses enfans deux fois la semaine. Pour varier ces amusemens instructifs, on alloit quelquefois voir des manufactures ou des monumens d'architecture. « Mes enfans, disoit madame de Clémire, lorsque vous habiterez les villes, voulez-vous y vivre heureux et n'y jamais connoître l'ennui? ne vous livrez point sans réserve à une vaine dissipation, qui ne pourroit ni suffire à votre cœur, ni même occuper votre esprit : ne vous laissez jamais corrompre par le goût frivole et méprisable du faste et de la magnificence; conservez, nourrissez avec soin dans vos cœurs cette compassion active et tendre qu'on doit au malheureux; au sein du luxe, songez qu'il existe des infortunés que la misère accable, et qu'un foible secours pourroit arracher à la mort! Vous avez une idée du bonheur si pur qui vous attend

chez eux : aller les chercher: tendez-leur une main bienfaisante; goûtez la gloire délicieuse de leur offrir l'image de la Divinité, et de faire succéder aux cris affreux du désespoir les transports passionnés d'une joie inattendue et les douces larmes de la reconnoissance. Enfin, dans le séjour brillant où l'émulation et le génie, sous mille formes différentes, produisent sans cesse des chefs-d'œuvre nouveaux, cultivez votre esprit, étendez vos connoissances, aimez les arts, afin que vous puissiez jouir de cette foule de choses intéressantes, dont l'ignorance ne peut sentir le prix; mais que ces occupations instructives et ces amusemens variés ne vous fassent point perdre l'heureux goût de la vie champêtre : que votre cœur vous rappelle toujours le souvenir des *veillées de Champcery*, et l'innocence et le charme des plaisirs touchans offerts par la nature.

NOTES.

(1) Barége, célèbre par ses eaux minérales, est situé au pied des Pyrénées. Ce village n'est habitable que depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre : à cette époque, les habitans se retirent à Luz ou dans d'autres bourgs de la vallée de Barége, qui contient dix-sept villages et la petite ville de Luz. Les habitans emportent avec eux tout ce qu'ils possèdent, même leurs portes et leurs fenêtres, parce que les voleurs osent gravir les monceaux de neige pour aller piller les maisons. Barége est à quelques lieues de Bagnères. Il y a aussi à Bagnères des eaux minérales. La situation de ce dernier village est charmante. Il est voisin de la belle vallée de *Campan*. On trouve à cinq lieues de Barége la cascade de *Gaverny*, l'une des plus hautes que l'on connoisse.

(2) Tous les détails relatifs aux *Frères Moraves* sont conformes à la vérité; ceux que je vais donner encore seront aussi exacts.

L'habitation des frères *Herneutes* ou Moraves est immense, et située de la manière la plus agréable. Les Frères Moraves respirent l'air le plus sain de la Hollande : l'eau de Zast est excellente, avantage extrêmement rare dans ce pays. Leurs jardins sont

aussi beaux que vastes. La maison est composée de plusieurs grands corps-de-logis. Dans cette énorme enceinte, toutes les femmes veuves et sans enfans couchent dans la même salle, et mangent ensemble dans une espece de réfectoire; la même chose est observée pour les filles, pour les hommes veufs et sans enfans, et pour les garçons; ainsi les personnes libres des deux sexes sont séparées les unes des autres. Il n'est pas permis aux frères veufs et garçons d'aller dans les salles des veuves et des filles. Ils ne peuvent se rencontrer que dans les jardins, ne se voyant d'ailleurs qu'à l'église, où ils sont encore séparés. Les femmes mariées vivent avec leurs maris et leurs enfans, et forment de petits ménages particuliers. Toutes les femmes ont des justes, et pour coiffure le petit *béguin* hollandais, attaché sous le cou avec un ruban dont la couleur les distingue. Le ruban des femmes mariées est bleu, celui des veuves est blanc, celui des filles est rouge. Ils s'appellent tous entre eux *frère* et *sœur* et paroissent étroitement unis. Leurs logemens sont de la plus grande simplicité; mais on y trouve une propreté recherchée. Ce sont les plus anciens frères qui ont le soin de l'administration de la maison. C'est aussi à eux que s'adressent les frères et sœurs qui veulent se marier.

Leur église est très-vaste, on n'y voit ni ornemens ni tableaux. La forme de cette église est carrée; deux grandes tribunes, soutenues par des colonnes, occupent les deux côtés de cette église.

Dans l'une est un orgue. Aux deux autres côtés de l'église sont rangés des bancs; l'un de ces côtés est pour les hommes; l'autre, en face, est pour les femmes. Ces dernières arrivent par la porte qui est du côté de leurs bancs, les hommes de même. Ainsi les hommes et les femmes sont séparés dans l'église, et ils y entrent et en sortent par des portes différentes. A peu près au milieu de l'église, est un frère, assis vis-à-vis une petite table, sur laquelle est un gros livre. Tout le monde est assis dans l'église : les hommes n'ont point de chapeaux, ils ne se mettent jamais à genoux, et n'ont point de livres d'heures. Seulement à la fin de leur prière ils se lèvent tous un moment avant que de s'en aller. La cérémonie commence ainsi : l'orgue joue; ensuite le frère qui est à la petite table chante seul d'abord : il s'arrête, tout le monde lui répond en chœur. Durant ce temps, l'orgue accompagne en *piano*. Cette musique est d'un effet ravissant; elle est douce, touchante et majestueuse. Après la musique, le frère placé à la petite table fait une espèce de sermon ou d'exhortation (en allemand), ce qui termine la cérémonie. Ils s'assemblent dans cette église tous les jours deux fois, la première à sept heures du soir, la seconde à neuf heures, toujours du soir. Trois fois la semaine on prêche à la première prière, ont lit les saintes Écritures. Leur prière ne dure jamais plus de quarante minutes. Il règne dans cette maison un air de modestie, de pureté, de simplicité et d'union, qui dispose à l'atten-

drissement. Tout y travaille, tout y est occupé, tout y paroît paisible, heureux et sage. Voilà ce que j'ai vu à Zast. Voici les détails que je trouve dans l'Encyclopédie, relativement à cet établissement. Les *Moraves*, reste de la secte des hussites, sont répandus en grand nombre sur les frontières de Pologne, de Bohème et de Maravie (*a*), d'où vraisemblablement ils ont pris le nom de *Moraves*, et celui d'*Herneutes* du nom de leur principale résidence en Lusace, contrée d'Allemagne. Ils subsistent en plusieurs maisons qui n'ont d'autres liaisons entre elles que la conformité de vie et d'institut. Le comte de Zinzindorf, patriarche ou chef des frères-unis, est mort en 1760. Ce seigneur allemand s'étoit fait membre et protecteur zélé de cette société, avant lui opprimée et presque éteinte, mais qu'il a rétablie et soutenue de sa fortune et de son crédit. Nous avons en Auvergne d'anciennes familles de laboureurs, qui vivent de temps immémorial, dans une parfaite société. On nomme en tête les *Quitard Pinon*, comme ceux qui prouvent cinq cents ans d'association. On nomme encore les *Arnaud*, les *Pradel*, les *Bonnemoy*, les *Tournel* et les *Anglades*, anciens et sages roturiers, dont l'origine se perd dans l'obscurité des temps. Chacune de ces familles forme différentes branches, qui habitent une maison com-

(*a*) On trouve en Amérique, à Philadelphie, un établissement de *Frères Moraves*, absolument semblable à celui de *Zast*.

mune, et dont les enfans se marient ensemble, de façon pourtant que chacun des consorts n'établit guère qu'un fils dans la communauté, pour entretenir la branche que ce fils doit représenter un jour après la mort de son père; branches dont ils ont fixé le nombre par une loi de famille, en conséquence de laquelle ils marient au dehors les enfans surnuméraires des deux sexes. De quelque valeur que soit la portion du père dans les biens communs, ces enfans surnuméraires s'en croient exclus de droit, moyennant un somme fixée différemment dans chaque communauté, et qui est chez les *Pinon* de 500 livres pour les garçons, et de 200 livres pour les filles : usage injuste; mais du reste leurs réglemens sont fort bons, et leurs lois très-sages.

(3) « Les *sapins* sont des arbres résineux qui deviennent fort hauts, et qui se plaisent dans les pays froids. On peut diviser les sapins en deux ordres, savoir, les sapins proprement dits, et les *piceas* ou *épicias*, *pèces* ou *pesses*..... Les sapins fournissent de la térébenthine liquide, qu'on appelle en Angleterre *baume commun de Gilead*..... Les *piceas* ne donnent point de térébenthine, mais il sort de leur écorce un suc épais ou une résine qui s'épaissit, devient concrète et semblable à des grains d'encens commun; c'est avec cette résine que l'on fait ce qu'on nomme *poix de Bourgogne*.... On voit sur le mont *Pilate*, en Suisse, un sapin remarquable. De sa tige, qui a plus de huit pieds de circonférence, sortent, à quinze pieds de terre, neuf bran-

ches d'environ un pied de diamètre, et de six pieds de long. De l'extrémité de chaque branche s'élève un sapin fort gros, de sorte que cet arbre imite un lustre garni de ses bougies. » (M. DE BOMARE.)

(4) « Le chêne est un arbre utile dans toutes ses parties. On fait usage de son écorce réduite en poudre et sous le nom de *tan brut* (*a*), pour préparer les cuirs. Son aubier (*b*), son bois, et même le cœur du bois, ont la même propriété, à quelque différence près. L'écorce qui a passé les cuirs se nomme *tan préparé*. On en fait usage pour faire des couches dans les serres chaudes. Le *guy* est une plante parasite (*c*) qui vient sur plusieurs arbres et particulièrement sur le chêne. Les druides, anciens prêtres gaulois, cueilloient le *guy* de chêne avec de grandes cérémonies. » (M. DE BOMARE.)

(5) Il est très-vrai qu'il existe une méthode avec laquelle un enfant docile et appliqué apprend à lire très-couramment en quinze leçons; et, pour l'enfant le plus borné, quatre mois sont plus que suffisans; tandis qu'avec la méthode ordinaire il faut dix-huit mois ou deux ans. L'ancienne méthode consiste, comme on sait, à faire connoître aux en-

(*a*) D'où vient le nom de *tanneur*, donné aux ouvriers.

(*b*) L'*aubier* est la couche qui se trouve entre l'écorce et le cœur de tous les arbres.

(*c*) Les plantes *parasites* sont des espèces de plantes qui ne tirent leur nourriture que d'autres plantes sur lesquelles elles s'attachent.

fans toutes les lettres de l'alphabet, et à leur apprendre ensuite la formation des syllabes, c'est-à-dire toutes les combinaisons de ces lettres, deux à deux, trois à trois, etc.; et comme le nombre de ces combinaisons est très-considérable, puisqu'il y a vingt-deux lettres à combiner, et que d'ailleurs il n'y a, le plus souvent, aucun rapport entre le son composé des lettres qui forment chaque syllabe, et les sons particuliers de chacune de ces lettres, cette méthode est nécessairement aussi longue que pénible et ennuyeuse pour les enfans.

Celle de M. Berthaud, au contraire, est très-courte, parce qu'elle borne à quatre-vingt-huit le nombre des combinaisons nécessaires des lettres, si considérable dans la méthode ordinaire. Il a découvert, en effet, que tous les mots de la langue française ne sont composés que de quatre-vingt-huit consonnances différentes; de manière que, connoissant la formation de ces quatre-vingt-huit consonnances (sans connoître en détail les lettres qui les composent), on sait lire : et, comme il a appliqué une figure à chacune de ces consonnances, l'enfant les retient avec facilité, et ordinairement il ne lui faut pas plus de deux mois pour apprendre à lire couramment. Cette méthode ne peut pas être expliquée ici plus en détail, et l'on est obligé de renvoyer à l'ouvrage même qui l'explique. Il a pour titre: *Quadrille des Enfans*, ou *système nouveau de lecture;* il se vend à Paris, *chez Couturier, rue Saint-Jacques.* L'éditeur de la dernière édition de cet

ouvrage (dédié aux enfans de S. A. S. M. le duc de Chartres) est M. Alexandre, la seule personne qui sache enseigner à lire de cette manière. Il demeure *rue Montmartre, au coin de la rue Plâtrière.* Il est d'autant plus extraordinaire que cette méthode ne soit pas universellement adoptée, qu'il y a près de quarante ans qu'elle est inventée. Mais telle est la constance de l'attachement aux vieilles routines, quelque peu fondées qu'elles puissent être.

(6) Une Française, *Élisabeth-Sophie Chéron*, se distingua également dans la peinture, la poésie et la musique. Elle jouoit de plusieurs instrumens. Elle savoit le latin, l'italien et l'espagnol. Elle peignoit supérieurement le portrait, mais toujours d'une manière allégorique et ingénieuse. Elle a fait d'ailleurs plusieurs beaux tableaux d'histoire. Dans la même année, elle fut reçue, en qualité de poète, à l'académie des Ricovrati, à Padoue, et, en qualité de peintre, à l'académie royale de peinture et de sculpture à Paris. Elle se maria à soixante ans : elle épousa son ami intime, un ingénieur nommé M. Hay, qui étoit de son âge. Elle mourut à soixante-trois ans, l'an 1711 (*a*).

(*a*) *Élisabeth-Sophie Chéron* eut plusieurs élèves, entre autres ses deux nièces, mesdemoiselles de la Croix, qui eurent beaucoup de talent. Les tableaux d'histoire les plus estimés de mademoiselle Chéron sont : 1° une Fuite en Egypte, avec un beau fond de paysage, où l'on voit la Vierge endormie, et les anges prenant soin de l'Enfant

Catherine Duchemin, femme de Girardon, sculpteur; *Geneviève de Boulogne*, et sa sœur *Madeleine de Boulogne*, sont encore trois Françaises qui se sont particulièrement distinguées dans la peinture. Passons aux étrangères.

Anna di Rosa, surnommée *Anella de Massina*, du nom de son maître. Elle peignit l'histoire avec le plus grand succès (*a*). *Sophonisbe Angosciola Lomellina*, d'une famille noble de Crémone, eut une grande réputation, et la mérita. Philippe II, roi d'Espagne, l'attira à Madrid. Il la combla de bienfaits, et lui fit faire le mariage le plus brillant. Étant devenue veuve, elle épousa en secondes noces *Orasio Lomellini*, d'une des plus illustres familles de la république de Gênes. Elle enseigna elle-même les principes de son art à ses trois sœurs, *Europe*, *Anne* et *Lucie*, qui peignirent avec succès. Sophonisbe parvint à une extrême vieillesse, et mourut en 1620..... *Lavinia Fontana* et *Antonia Pinelli* de Bologne, méritent aussi d'être placées parmi les

Jésus; 2° Cassandre interrogeant un Génie sur la destinée de la ville de Troie; 3° une Annonciation; 4° Jésus-Christ au tombeau; 5° un saint Thomas-d'Aquin. Mademoiselle Chéron a laissé plusieurs poésies très-agréables, entre autres un petit poème qui a pour titre *les Cerises renversées*, dans lequel on trouve de la facilité, de la gaieté et de l'imagination.

(*a*) *Anna di Rosa* périt à 36 ans, victime de la jalousie. Elle fut poignardée par *Augustin Beltrano*, son mari, abusé par d'injustes soupçons.

peintres célèbres..... *Maria Elena Panzachia*, née à Bologne en 1668, peignit supérieurement les paysages..... *Lucia Cassalina*, née en 1677, peignit avec un égal succès le portrait et l'histoire. Elle épousa *Felice Torelli*, un des meilleurs peintres de son temps..... *Catherine Tarabotti*, élève d'Alexandre Varotari, mérita d'être placée au rang des plus habiles artistes vénitiens..... La sœur de Varotari, nommée *Claire*, peignoit parfaitement le portrait..... *Barbara Burini*, née en 1700, eut autant de talent que toutes celles qu'on vient de nommer.

Les écoles flamande et hollandaise ont produit des femmes célèbres. On a déjà parlé de la fameuse *Sibylle Mérian*. Une autre fille illustre se distingua comme elle par une rare réunion de talens et de connoissances..... *Anne Vasser* naquit à Zurich; elle aima les lettres, fit de bons vers et de charmans tableaux. Elle peignoit agréablement à l'huile; mais elle excella dans la miniature. Elle mourut en 1713, à l'âge de trente-quatre ans..... Mademoiselle *Verslt*, née à Anvers en 1680. Elle savoit le latin, parloit plusieurs langues, et peignoit le portrait et l'histoire. Tous les artistes les plus célèbres se sont accordés à louer la fraîcheur de son coloris et la pureté de son dessin. Elle se fixa à Londres, et y mourut..... *Maria Van-Oosterwick* est, à juste titre, placée au rang des meilleurs artistes de Hollande. Elle ne peignoit que des fleurs et des fruits; mais elle porta ce genre au plus haut

point de perfection. Elle mourut en 1693..... *Henriette Vampée Volters*, élève de son père, née à Amsterdam, se distingua dans la miniature. Elle mourut en 1741..... *Rachel Ruisch Van-Pool* naquit à Amsterdam, et fut une des femmes qui honorèrent le plus leur pays par leurs mœurs et par leurs talens. Jeune, sans maître sans autre secours que son goût pour le dessin, on la vit copier tout ce qui la frappoit en peinture et en estampes. Enfin, on lui donna pour maître Guillaume Van-Aelst, célèbre pour les fruits et les fleurs. Elle se fit dans ce genre la plus grande réputation. L'académie de La Haye la reçut au nombre de ses membres, ainsi que Van-Pool, son mari, qui étoit bon peintre. L'électeur Palatin envoya à Rachel Van-Pool un diplôme qui la nommoit peintre de la cour de Dusseldorf. Ce prince lui écrivit une lettre qu'il accompagna d'un présent magnifique, et il tint son enfant sur les fonts de baptême. Rachel peignit aussi bien à quatre-vingts ans qu'à trente. Elle mourut âgée de quatre-vingt-six ans, en 1750. Le célèbre Van-Hucpen a excellé dans le même genre. Il n'eut pour élève que la fille d'un nommé Haverman, qui fit des progrès étonnans, au point même d'exciter la jalousie de son maître.

Le temps n'a pu nous faire perdre les noms de toutes les femmes de l'antiquité qui se sont distinguées dans la peinture. Les plus célèbres sont :

» Timarette, fille de Micon, et qui a excellé dans cet art;

» Irène, fille et élève de Cratinus;

» Calypso;

» Alcisthène;

» Aristarète, élève de son père Néarchus;

» Lala de Cysique. Personne n'eut le pinceau plus leger. Elle grava aussi sur l'ivoire;

» Olympias, dont Pline fait mention. » (*Extrait de différens ouvrages publiés sur la Vie des Peintres, par M. P. D. L. F., tome* 1.)

J'ai recueilli dans l'ouvrage que je viens de citer quelques traits peu connus, et qui m'ont paru intéressans et curieux. J'ai pensé qu'on les liroit avec plaisir, et qu'ils pourroient exciter l'émulation des enfans destinés à devenir artistes.

« Polignotus, fils d'Agloophon, peintre célèbre chez les anciens, vivoit environ 440 ans avant Jésus-Christ. Il mit le premier de l'expression dans les visages; et, après avoir fait plusieurs ouvrages à Delphes, et sous un portique d'Athènes, dont il ne voulut recevoir aucun paiement, il fut honoré, par le conseil des Amphictyons, du remercîment solennel de toute la Grèce, qui lui ordonna, aux dépens du public, des logemens dans toutes ses villes, lui décerna des couronnes d'or, et lui assigna des places distinguées au théâtre.

» Apollodore, peintre d'Athènes, vivoit 404 ans avant Jésus-Christ; il ouvrit une nouvelle carrière, et donna naissance au beau siècle de la peinture chez les Grecs. Il eut les plus grands talens; mais ce qui lui fait plus d'honneur encore, c'est qu'il fut

exempt de la jalousie, foiblesse si ordinaire aux artistes. Il fit des vers à la louange de Zeuxis, son rival, dans lesquels il s'avouoit inférieur à ce grand homme.

» Pamphile se fit une réputation très-brillante dans le siècle même de Parrhasius et de Zeuxis. Il avoit au-dessus des autres peintres les avantages que donnent la culture des belles-lettres et l'étude des sciences. Pour donner plus de dignité à son art, il obtint un décret public qui défendoit aux esclaves de s'y appliquer.

» Pausias, disciple de Pamphile et d'Égrignus, fut le premier qui peignit les lambris et les voûtes des palais. Il immortalisa la bouquetière Glycère, dont il étoit amoureux, en la représentant composant une guirlande de fleurs.

» Métrodore fut en même temps grand philosophe et grand peintre. Il éleva les enfans de Paul Émile, et peignit son triomphe. Ce héros avoit demandé deux hommes pour ces deux objets. Métrodore fut regardé comme le plus capable de les remplir avec un égal succès.

» Quintus Pédius, peintre romain sous le règne d'Auguste, se distingua dans cet art, quoiqu'il fût muet de naissance. »

Nous allons passer maintenant aux peintres modernes.

« On avoit commencé à connoître la peinture à Florence, vers l'an 1000 de Jésus-Christ. Des Grecs y avoient été appelés de Constantinople pour pein-

dre en mosaïque le chœur d'une église. Cependant on ne voit point que cet art se soit perfectionné jusqu'en l'année 1211, que naquit Jean *Cimabué*. Cet artiste fit plusieurs grands ouvrages qui furent l'époque de l'extinction du goût gothique et barbare qui depuis si long-temps dégradoit les beaux-arts. *Cimabué* étoit aussi bon architecte. La protection que lui accorda Charles d'Anjou, roi de Naples, fut un des moyens qui servirent le plus aux progrès de cet art. *Cimabué* mourut en 1390..... Le *Giotto* fut élève de *Cimabué*. Son père, qui étoit laboureur, lui faisoit garder ses troupeaux. *Giotto* s'amusoit à les peindre. *Cimabué*, qui vint à passer lorsqu'il étoit livré à cette occupation, l'engagea à le suivre à Florence, et bientôt *Giotto* égala son maître. Il fit entre autres portraits celui du Dante. Il peignit aussi le paysage et les animaux. Comblé d'honneurs et de richesses, il mourut en 1393.

» Antoine *Solario*, serrurier, surnommé le *Zingàro*, devint amoureux de la fille de *Cola Antonio*, qui, dédaignant son état, lui dit qu'il la lui donneroit lorsqu'il seroit aussi habile peintre que lui. *Solario* voyagea, étudia, et parvint par ses talens à épouser celle pour laquelle il s'étoit fait peintre. Il devint encore bon architecte. Il vécut soixante-treize ans, et mourut en 1455. Il a laissé beaucoup de disciples qui sont devenus d'excellens artistes.

» André *Verrochio* s'appliqua à la peinture et à la sculpture, et s'instruisit des principes de l'architecture, de la perspective et de la géométrie. Il

réunit encore à ces talens ceux de la gravure et de la musique. Son école est celle où se sont formés les meilleurs artistes de son temps, tels que Pierre Pérugin et Léonard de Vinci. André Verrochio est le premier qui ait essayé et réussi à mouler le visage des personnes, tant vivantes que mortes, pour en prendre la ressemblance. Il mourut en 1488.

» *Guido Reni*, connu sous le nom du Guide, naquit à Bologne en 1575. Il apprit les premiers principes de la peinture, de Denis Calvart, bon peintre flamand. Il passa ensuite dans l'école de Louis Carrache. L'Albane et Josepin, peintres célèbres, étoient ses amis. L'œil étoit, selon le Guide, la partie du visage la plus difficile à bien représenter. C'est celle où il s'est le plus appliqué, et qu'il a rendue plus parfaitement qu'aucun autre artiste. Son école étoit composée de près de deux cents étudians. Il mourut en 1641 (*a*).

» Antoine *Balestra*, grand peintre de l'école vénitienne, mourut en 1740, âgé de soixante-quatorze ans. Une singularité le distingue, c'est qu'il ne peignit parfaitement que dans sa vieillesse.

» *Giovanno-Francesco Barbieri*, surnommé *le Guerchin*, du mot de *guercio*, qui signifie louche, naquit à *Cento*, en 1590, près de Bologne. Aucun peintre n'a travaillé plus vite que ce grand artiste.

(*a*) Le plus beau tableau du Guide est en Italie, à Bologne, dans les palais Sampierie; il représente saint Pierre dans la prison, gémissant sur son péché.

Pressé par des religieux de faire un Père Éternel pour leur maître-autel, la veille de leur fête, il le peignit aux flambeaux, dans une nuit. Il mourut en 1665 (*a*).

» Augustin *Metelli* naquit dans la misère, à Bologne. Il étoit déjà si habile à l'âge de dix-sept ans, qu'il fut recherché par un riche architecte, qui voulut partager sa fortune avec lui, et l'adopter pour fils. Metelli refusa ses offres pour ne pas abandonner son père et sa mère. Par la suite il fut en Espagne, où Philippe IV le combla de bienfaits. Metelli joignoit plusieurs talens à son art. Il étoit excellent architecte, il avoit de la littérature, et faisoit de bons vers. Il mourut à Madrid en 1660.

» Le chevalier *Stanzioni*, napolitain, se rendit célèbre dans la peinture et dans l'architecture. Il a écrit en quatre livres, pleins d'utiles réflexions, la Vie des peintres et des sculpteurs de son pays. Il

(*a*) On voit en Italie, à *Capodimonte*, près de Naples, un tableau du Guerchin très-frappant. C'est une Madeleine peinte à mi-corps. L'artiste a rajeuni ce sujet usé, par la manière dont il l'a traité. Sa Madeleine n'exprime point le désespoir, elle offre l'image d'un sentiment plus réfléchi et plus profond. Sa tête est appuyée sur une de ses mains; et, dans cette attitude mélancolique, elle contemple la couronne d'épines du Sauveur, posée sur une table. Son visage réunit à une beauté céleste une expression aussi touchante que sublime, et qui représente avec une parfaite vérité toutes les réflexions qu'une semblable méditation peut faire naître.

vécut quatre-vingt-seize ans, et mourut l'an 1681 (*a*).

» *Jean-Fernandès-Ximenès de Navareta*, connu sous le nom de *el Mudo*, le Muet, est appelé par les plus grands artistes *le Titien espagnol*. Il fut muet de naissance, ce qu'on attribua à sa parfaite surdité. Il alla en Italie, et passa plusieurs années dans l'école du Titien. Ses talens furent célébrés par les plus fameux poètes espagnols. Il mourut en Espagne, en 1572 (*b*).

Écoles Flamande, Hollandaise et Française.

» *Louis de Deyster*, né à Bruges, fut grand peintre. Son goût tenoit de l'école d'Italie. Il s'amusa à faire des clavecins, des orgues, des violons et des horloges. *Anne Deyster*, sa fille, dessinoit bien, et a fait des copies des tableaux de son père, que

(*a*) *Joseph Ribeira*, surnommé l'*Espagnolet*, peintre espagnol, naquit dans la misère. Il acquit de grands talens, et fut très-laborieux. Un cardinal le prit chez lui; l'Espagnolet se trouvant dans l'aisance, s'aperçut qu'il devenoit paresseux. Il se sauva de chez le cardinal par cette seule raison. Il reprit le goût du travail, et fit une grande fortune. Il mourut en 1746.

(*b*) *Jean Holbeen*, surnommé *le Jeune*, peintre allemand, ne peignit que de la main gauche. Il a peint à *Bâle* ce qu'on appelle *la Danse de la Mort*. C'est la Mort détruisant toutes les grandeurs humaines. J'ai vu ce tableau : il ne m'a pas été possible d'en sentir la beauté; mais tous les connoisseurs l'admirent. Holbeen mourut à Londres en 1554.

l'on a souvent prises pour les originaux. Elle réunissoit à ce talent celui de la musique, jouoit de tous les instrumens, et supérieurement du clavecin. Deyster mourut en 1711.

» *Octavius Van-Veen*, bon peintre, mourut à Bruxelles en 1634, laissant deux filles, *Gertrude* et *Cornélie*, qui ont excellé dans la peinture.

» *Gérard Terburg*, né dans la province d'*Over-Yssel*, excellent artiste, mourut en 1681. Il eut pour disciples *Netscher*, *Coutson*, *Koetz*, et ses propres sœurs. *Marie Terburg*, sa fille, ébauchoit ses ouvrages, qui, finis ensuite par Terburg, étoient aussi estimés que s'ils eussent été totalement de sa main.

» *Jean Both*, né à Utrecht, fut surnommé *Both d'Italie*, à cause du long séjour qu'il y fit avec André Both son frère. Il réussit si bien à imiter la fraîcheur des paysages de *Claude Lorrain*, que la réputation de Claude en fut diminuée, d'autant plus que les figures qu'*André Both* plaçoit dans les paysages de son frère étoient infiniment supérieures à celles de Claude. Ces deux artistes furent toujours étroitement unis, et leurs tableaux, faits par deux mains différentes, ne paroissent l'ouvrage que du même pinceau. Jean Both ayant eu le malheur, en 1650, de perdre son frère, qui se noya, mourut de chagrin la même année, à l'âge de quarante ans.

» *Pierre de Laar* fut surnommé *Bamboche* en Italie, à cause de la bizarre conformation de sa taille, ou plutôt parce qu'il est l'auteur du genre de

peinture grotesque, dans lequel il mettoit des figures qu'on appeloit *bambochades*. Il voyagea en France et en Italie, et mourut à Haarlem en 1675, âgé de soixante-deux ans (*a*).

(*a*) Le célèbre *Didier Érasme*, né à Rotterdam, et si connu par ses ouvrages de littérature, étoit excellent peintre. Le mérite de ses tableaux est attesté par les artistes du temps. Il en orna le monastère d'*Emmaüs*, détruit aujourd'hui. On ne voit pas qu'aucun de ses tableaux ait été conservé.

Adrien Van-der-Werff est le peintre hollandais qui a montré le plus de goût et de génie. Il naquit à Rotterdam en 1659 : il s'attachoit à peindre l'histoire en petit. Il fut comblé des bienfaits de l'électeur Palatin, qui le créa chevalier. *Van-der-Werff* mourut à Amsterdam l'an 1727. On voit à Dusseldorf une nombreuse collection de tableaux de cet artiste. Parmi ces tableaux on en trouve un qui est un chef-d'œuvre d'expression; il représente notre Seigneur sur la croix, la Vierge évanouie, et une Madeleine à genoux, pleurant et regardant la Vierge. Cette figure de Madeleine est admirable par le pathétique et la vérité de son expression.

Il existe présentement en Flandre plusieurs peintres d'un mérite supérieur, entre autres M. Lyens à Bruxelles, M. Heriens à Malines, M. Varagen à Louvain, tous les trois peintres d'histoire. Le dernier n'a dû son talent qu'à lui seul, et sa célébrité qu'à la générosité de M. Lyens. Tous les peintres de Flandre, étonnés de voir circuler dans le commerce d'excellens tableaux sans nom d'auteur, et connoissant, à la fraîcheur de la peinture, qu'ils étoient faits nouvellement, s'informoient en vain d'où ces tableaux pouvoient venir. M. Lyens, plus frappé qu'un

» On peut regarder *Jean Cousin* comme le premier peintre français qui se soit distingué. Il naquit près de Sens. Il vivoit en 1589, et se fit une grande réputation sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX et Henri III. Il exerça la sculpture avec succès. Il savoit la géométrie, l'anatomie, et étoit habile dans l'architecture; il a beaucoup peint sur les vitrages, genre très-estimé alors. Il a fait aussi des tableaux sur toile.

» *Simon Vouet* mourut en 1641. La plupart des peintres qui se sont distingués dans le dernier siècle, ont été ses élèves, tels que le Brun, le Sueur, le Valentin, Jean-Baptiste Mole, Aubin, Claude Vouet,

autre de cette singularité, voulut absolument découvrir le peintre anonyme qui méritoit si bien d'être connu. Il voyage dans toutes les villes de la Flandre, et se fait conduire chez tous les jeunes peintres qu'on lui indique. Enfin il arrive à Louvain. Après avoir parcouru la ville, il étoit prêt de la quitter sans avoir trouvé ce qu'il cherchoit, lorsqu'on lui dit qu'il existe encore dans Louvain un homme qui s'amuse à peindre, mais qui ne travaille que pour subsister, dont personne ne connoît les ouvrages, et qui sans doute n'est qu'un barbouilleur aussi mauvais qu'obscur. M. Lyens va chez cet homme, dont la femme, établie tous les jours dans une petite boutique sur la rue, vendoit des allumettes. Le mari étoit renfermé dans un grenier. M. Lyens y monte : le logement et la simplicité de l'homme qu'il y trouve ne raniment pas ses espérances; cependant il demande à voir un tableau. « Je n'en ai qu'un de fait, répondit l'homme; mais il y a beaucoup d'ouvrage, et il est très-cher. — Le vendrez

François Perrier, Pierre Mignard, Nicolas Chapron, Charles Poerson, Dorigny le père, Louis Henri Testin, Alphonse Dufresnoi, et plusieurs autres.

» *Charles-Alphonse Dufresnoi* étoit bon poète et bon peintre ; il savoit le latin, le grec, la géométrie et il étoit habile dans l'architecture. Aucun peintre n'a tant approché du Titien que Dufresnoi, il a laissé un très-beau poème sur la peinture, qui a été traduit dans toutes les langues. Il mourut en France, sa patrie, l'an 1665.

» *Claude Gelée,* dit *le Lorrain,* fameux paysagiste, naquit dans le diocèse de Toul, en Lorraine, et mourut à Rome en 1682, âgé de quatre-vingt-deux ans.

vous? — Oh! de celui-là, j'en veux quatre louis; je ne le donnerai pas à moins; il y a trois mois que j'y travaille. — Voyons-le... » A ces mots le bonhomme va prendre son tableau, et le présente à M. Lyens, qui s'écrie avec transport : *Enfin je l'ai trouvé!* Le reste de la conversation mit le comble à l'étonnement de M. Lyens, lorsqu'il apprit que cet excellent peintre n'avoit jamais eu de maître, qu'il étoit l'élève de la seule nature, qu'il ne se doutoit pas de son talent et que depuis quinze ans il vendoit constamment ses tableaux à un brocanteur assez malhonnête pour abuser de sa simplicité et de sa situation, en lui donnant un aussi vil prix de ces mêmes tableaux qu'il revendoit excessivement cher. M. Lyens eut la gloire d'arracher à l'obscurité des talens qu'il admiroit. Il fit connoître M. Varagen, il le produisit, et M. Varagen ne doit qu'à ce noble et généreux artiste et sa réputation et la fortune considérable qu'il posséde aujourd'hui.

» *Sébastien Bourdon*, grand peintre francais, mourut à Paris en 1671, âgé de cinquante-cinq ans. On trouve à Paris beaucoup d'ouvrages de ce peintre, entre autres, dans l'église de Notre-Dame, le *crucifiement de saint Pierre*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre.

» *Eustache le Sueur* naquit à Paris l'an 1617, et devint peintre sublime, sans avoir jamais été en Italie. Il fut chargé de faire les tableaux du cloître des Chartreux à Paris, ouvrage immortel, et qui a fait comparer cet artiste à Raphaël.

» Le célèbre *le Brun* naquit à Paris, et mourut en 1690. A douze ans il fit le portrait de son aïeul. On voit dans la collection du Palais-Royal deux tableaux qu'il peignit à quatorze ans : l'un représente Hercule domptant les chevaux de Diomède; l'autre, le même héros offrant un sacrifice. Louis XIV chargea le Brun de représenter les principaux événemens de son règne. Le Brun, sous d'ingénieuses allégories, sut réunir la fable à l'histoire, et, par cet assemblage heureux, former une sorte de poème épique des actions de ce grand monarque, dont il a enrichi la galerie de Versailles. Le roi chargea encore le Brun d'orner la galerie du Louvre des plus beaux traits de la vie d'Alexandre. Entre les plus beaux tableaux de cet artiste, on distingue le Martyre de saint Étienne, et celui de saint André à Notre-Dame; une Madeleine pénitente, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques; la Résurrection de Jésus-Christ, dans l'église du Saint-Sépulcre, rue

Saint-Denis; une Présentation au temple, chez les Capucins du faubourg Saint-Jacques; la voûte de la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice, représentant une Assomption, regardée comme un de ses plus beaux ouvrages; le fameux tableau où Moïse présente aux Israélites le serpent d'airain, dans le couvent des religieux de Picpus; saint Charles à genoux, implorant la clémence divine en faveur de la ville de Milan, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet; le Massacre des Innocens, au Palais-Royal, etc.

» *Jean Jouvenet*, grand peintre, étant devenu paralytique de la main droite, parvint, à force de travail, à peindre avec un égal succès de la main gauche. *Restout*, son neveu, fut son meilleur élève. Jouvenet mourut en 1727.

» *Antoine Coypel* fut reçu à l'académie de peinture à l'âge de vingt ans. Il mourut en 1722.

» *François le Moine* naquit à Paris. Lorsqu'il eut peint la coupole de la chapelle de la Vierge dans l'église de Saint-Sulpice, où il représenta une Assomption, Louis XIV le choisit pour peindre le grand salon à Versailles, qu'on appela depuis *le Salon d'Hercule*. Le Moine y représenta l'apothéose de ce héros. Cette grande et magnifique composition rassemble plus de cent quarante figures soutenues d'un socle, dans le milieu duquel sont placés les principaux travaux d'Hercule, représentés par des figures feintes en stuc. Tout l'ouvrage est distribué en plusieurs groupes. En 1736, après quatre années d'un travail assidu, cet ouvrage se trouva terminé.

Il doit être regardé comme le plus grand qui soit en Europe, et comme un monument immortel des talens de son auteur. Un violent chagrin altéra la raison de ce grand artiste. Il se donna plusieurs coups d'épée dont il mourut en 1737, âgé de quarante-neuf ans. Le Moine avoit fait un petit voyage en Italie, mais il n'y avoit passé en tout que six mois. Ses principaux élèves furent Boucher, Natoire, Nonotte, le Bel et Challes.

» *Jean Petitot* est regardé comme le premier qui ait porté la peinture en émail au plus haut point de perfection. Il naquit à Genève en 1607, et fut d'abord joaillier. Vandick, ayant vu de ses ouvrages, lui conseilla de s'appliquer au portrait, et le reçut au nombre de ses disciples. Il acquit un talent supérieur; Bordier, qui devint son beau-frère, le secondoit, en peignant les habillemens et les coiffures de ses portraits. Petitot fut très-considéré par Charles Ier, roi d'Angleterre. Après la mort tragique de ce monarque, il s'attacha à Charles II, et le suivit en France. Louis XIV retint ce peintre à son service. Petitot fut reçu à l'académie. Il passa trente-six ans à Paris, où il partagea avec Bordier un million qu'ils avoient amassé ensemble, sans avoir jamais eu le moindre différend. A la révocation de l'édit de Nantes, Petitot se retira dans son pays. Il mourut dans le canton de Berne, en 1691, âgé de quatre-vingt-quatre ans. »

J'ai pensé que les enfans qui liront cet ouvrage ne seroient pas fâchés de trouver, à la suite de cet

extrait, une liste des principaux sculpteurs, anciens et modernes, et un petit abrégé de l'histoire de l'architecture. J'ai tiré ces extraits de l'*Encyclopédie;* et, ainsi que j'ai fait dans l'extrait précédent, j'ai ajouté quelques notes que m'ont fournies les journaux de mes voyages, et sur l'exactitude desquelles on peut compter.

Sculpteurs anciens.

« Les noms des sculpteurs égyptiens n'ont pas passé jusqu'à nous, et les Grecs ont effacé tous ceux de Rome.

» *Apollonius* et *Tauriscus*, tous deux Rhodiens, firent conjointement cet antique si célèbre de Zéthus et d'Amphion attachant Dircé (*a*) à un taureau. Tout est du même bloc de marbre, jusques aux

(*a*) Dircé étoit reine de Thèbes. Lycus, pour l'épouser, avoit répudié Antiope. Jupiter alors s'attacha à cette dernière. Il prit, pour la tromper, la forme de Lycus, et se racommoda avec elle. Dircé, croyant que Lycus revoyoit Antiope, la fit enfermer, et lui fit souffrir une infinité de maux. Antiope enfin s'échappa, et alla accoucher, sur le mont Cithéron, de Zéthus et d'Amphion, qu'elle donna à élever à des bergers. Ces deux jeunes princes, par la suite, pour venger leur mère, eurent la barbarie d'attacher Dircé à la queue d'un taureau furieux, qui la mit en pièces. Amphion et Zéthus ne se quittèrent jamais : ils inventèrent la musique. Amphion bâtit les murs de Thèbes avec les accords de sa lyre. Les pierres, sensibles à cette mélodie, se rangeoient d'elles-même à leur place. (*Dict. de la Fable.*)

cordes. Ce bel ouvrage subsiste encore, et est célèbre sous le nom de *Taureau Farnèse* (*a*).

» *Phidias*, natif d'Athènes, florissoit vers l'an du monde 3556, dans la quatre-vingt-troisième olympiade. Ce fut lui qui, après la bataille de Marathon, travailla sur un bloc de marbre que les Perses, dans l'espérance de la victoire, avoient apporté pour en ériger un trophée. Il en fit une *Némésis*, déesse qui avoit pour fonction d'humilier les hommes superbes. Le chef-d'œuvre de Phidias fut son Jupiter Olympien, qu'on crut devoir mettre au nombre des sept merveilles du monde. Phidias fut inspiré, dans la construction de son Jupiter, par un esprit de vengeance contre les Athéniens, desquels il avoit lieu de se plaindre, et par le désir d'ôter à son ingrate patrie la gloire d'avoir son plus bel ouvrage, dont les Éléens furent possesseurs. Pour honorer la mémoire de l'artiste, ils créèrent, en faveur de ses descendans, une nouvelle charge, dont toute la fonction consistoit à avoir soin de cette statue. Cette statue, d'or et d'ivoire, haute de soixante pieds, fit le désespoir de tous les grands statuaires qui vinrent après. La Minerve d'Athènes de Phidias, dit Pline, a vingt-six coudées de hauteur (trente-neuf pieds); elle est d'or et d'ivoire. Sur le bord du bouclier de la déesse Phidias a représenté en bas-re-

(*a*) Cet *antique* est beaucoup plus remarquable par le volume prodigieux du bloc de marbre que par la beauté de l'ouvrage.

lief le combat des Amazones, et dans le dedans, celui des dieux et des géans; il a représenté le combat des Centaures et des Lapithes sur la chaussure de la déesse; il a décoré la base de la statue par un bas-reliéf qui représente la naissance de Pandore. On voit dans cette composition la naissance de vingt autres dieux. Les connoisseurs admirent surtout le serpent et le sphinx de bronze sur lequel la déesse appuie sa lance. Les beautés de détail qu'on vient de lire n'ont été décrites que par Pline. Leur travail étoit en pure perte pour les spectateurs, parce qu'en donnant même au bouclier de Minerve dix pieds de diamètre, on ne pouvoit distinguer ces ornemens d'assez près pour en juger, sur une figure d'environ quarante pieds (*a*) de proportion, et qui d'ailleurs étoit placée sur un piédestal qui l'élevoit encore. Aussi n'est-ce pas dans ces petits objets que consistoit le principal mérite de la statue de Minerve.

» *Polyclète* naquit à Sycione, ville du Péloponèse, et florissoit en la quatre-vingt-septième olympiade; ses ouvrages étoient sans prix. Celui qui lui acquit le plus de réputation fut la statue d'un *dolyphore*, c'est-à-dire d'un garde des rois de Perse. Dans cette

(*a*) Les boucliers des anciens n'étoient pas ronds; ils avoient une forme elliptique, et ils étoient excessivement grands. Sur toutes les pierres gravées antiques, on voit les guerriers porter des boucliers presque aussi grands qu'eux.

statue, toutes les proportions du corps humain étoient si heureusement observées, qu'on venoit la consulter de tous côtés comme un parfait modèle, ce qui la fit appeler par les connoisseurs *la règle*.

» *Zénodore* florissoit du temps de l'empereur Néron. Il se distingua par une prodigieuse statue de Mercure, et ensuite par le *colosse de Néron* (*a*), d'environ cent dix ou cent vingt pieds de hauteur. Vespasien fit ôter la tête de Néron, et mettre à sa place celle d'Apollon, ornée de sept rayons, dont chacun avoit vingt-deux pieds et demi.

» *Callicrate*. On ne sait pas dans quel temps il a vécu. On dit qu'il gravoit un vers d'Homère sur un grain de millet, qu'il fit un chariot d'ivoire qu'on pouvoit cacher sous l'aile d'une mouche, et des fourmis d'ivoire dont on pouvoit distinguer les membres.

» Une réflexion singulière de M. de Caylus tombe sur ce qu'on ne trouve, sur les statues grecques qui nous sont demeurées, aucun des noms que Pline nous a rapportés; et, pour le prouver, voici la liste des noms qui sont véritablement du temps des ouvrages, et qui est tirée de la préface sur les pierres

(*a*) Une des plus belles ruines de Rome, le *Colisée*, tire, dit-on, son nom d'une statue *colossale* de Néron, qui y étoit jadis. C'étoit dans le Colisée que se donnoient les combats de gladiateurs. Le pape Benoît XIV a gâté l'intérieur de cet admirable monument, en le remplissant de petites chapelles.

gravées de M. le baron *Stock*, savant également exact et bon connoisseur.

» La Vénus de Médicis (*a*) porte le nom de *Cléoménès*, fils d'*Apollodore*, Athénien.

» L'*Hercule Farnèse*, celui de *Glycon*, Athénien.

» La *Pallas* du jardin Ludovisi (à Rome), d'*Antiochus*, fils d'*Illas*.

» Sur le Gladiateur, au palais Borghèse (à Rome), *Agasias* fils d'*Osithée*, Éphésien.

» Le *Torse* du Belvédère (*b*) est d'*Apollonius*, fils de *Nestor*, Athénien.

« Chez le cardinal Albani, on lit, sur un bas-relief représentant des Bacchantes et un Faune, *Callimaque* (*c*). L'*Apothéose d'Homère* porte sur un vase,

(*a*) Cette belle statue est à Florence, dans la galerie du grand-duc.

(*b*) On appelle à Rome le *torse antique*, ou *torse d'Hercule*, le tronc d'une figure d'homme; ce torse a la plus grande réputation : il se voit au Muséum. Le *Gladiateur combattant* est au palais Borghèse; le *Gladiateur mourant*, au Capitole. Le Capitole a été rebâti par Michel-Ange.

(*c*) La Vigne Albani, hors des murs de Rome, est un des plus beaux palais d'Italie; il est immense, d'une superbe architecture; on y trouve des obélisques, des fontaines, des colonnes de marbre précieux, des bas-reliefs, et les plus belles statues antiques. Il y a quelques tableaux et un plafond de Mengs. On voit aussi, dans ce magnifique palais, une chose qu'on dit être unique; c'est une statue antique de *Satiresse* : on prétend qu'on n'avoit jamais vu de semblables figures qu'en bas-reliefs.

dans le palais Colonne, *Archélaüs*, fils d'*Apollonius*.

» L'étonnement s'étend encore sur ce que Pline ne désigne aucun des ouvrages qu'on vient de citer. Le *Laocoon* (*a*) et la *Dircé* sont les seuls dont il parle. D'un autre côté, il ne faut pas être surpris du silence de *Pausanias* sur toutes les belles statues de Rome : quand il a fait le voyage de la Grèce, il se pouvoit qu'elles fussent déjà transportées en Italie; car, depuis environ trois cents ans, les Romains travailloient à dépouiller la Grèce de ses tableaux et de ses statues. La sculpture des Romains, sans avoir été portée si haut, eut un règne beaucoup plus court. Elle languissoit déjà sous Tibère, Caïus, Claude et Néron. On regarde le buste de Caracalla

(*a*) Laocoon, fils de Priam et d'Hécube, et grand-prêtre d'Apollon, s'opposa aux Troyens lorsqu'ils voulurent faire entrer le cheval de bois dans la ville, mais ils ne voulurent pas le croire : en même temps deux énormes serpens, qui sortirent de la mer, vinrent attaquer ses enfans au pied d'un autel; il courut à leur secours, et fut étouffé comme eux dans les nœuds que ces monstres faisoient avec leur corps. (*Dict. de la Fable.*)

Le sculpteur grec a représenté le moment où Lacoon et ses enfans, ne pouvant se débarrasser des serpens, sont près d'expirer. Ce morceau de sculpture est admirable; cependant on trouve que les enfans de Laocoon sont trop petits. La plus belle et la plus parfaite de toutes les statues antiques, celle que les ignorans même ne peuvent voir sans être saisis d'admiration, c'est l'Apollon du Belvédère. Apollon y est représenté dans le moment où il vient de tuer le serpent Python.

comme le dernier soupir de la sculpture romaine. Enfin elle étoit morte lors de la première prise de Rome par Alaric, et ne ressuscita que sous les pontificats de Jules II et de Léon X. C'est là ce qu'on nomme *la sculpture moderne.* »

Sculpteurs modernes.

« *Donato*, né à Florence, vivoit dans le quinzième siècle. Le sénat de Vénise le choisit pour la statue équestre de bronze que la république fit élever à *Gatamelata*, ce grand capitaine qui, de la plus basse extraction, étoit parvenu jusqu'au grade de général des armées des Vénitiens, et leur avoit fait remporter plusieurs victoires remarquables; mais le chef-d'œuvre de *Donato* étoit une Judith coupant la tête d'Holopherne.

» *Rossi Propertia* florissoit à Bologne sous le pontificat de Clément VII; la musique qu'elle possédoit faisoit son amusement, et la sculpture son occupation. D'abord elle modela des figures de terre qu'elle dessinoit; ensuite elle travailla sur le bois, enfin elle travailla sur la pierre, et fit, pour décorer la façade de l'église de Saint-Pétrone, plusieurs statues de marbre qui lui méritèrent l'éloge des connoisseurs; mais une passion malheureuse, pour un jeune homme qui n'y répondit point, la jeta dans une langueur qui précipita la fin de ses jours. Le chef-d'œuvre de Propertia et son dernier ouvrage fut un bas-relief représentant l'histoire de la femme de Putiphar et de Joseph.

» *Jean Goujon*, Parisien, florissoit sous les règnes de François 1er et de Henri II. Un auteur moderne le nomme le *Corrége de la sculpture*, parce qu'il a toujours consulté les grâces. Personne n'a mieux entendu que lui les figures de demi-relief. Rien n'est plus beau en ce genre que sa fontaine des Innocens, rue Saint-Denis, à Paris. On voyoit des ouvrages de Goujon à la porte Saint-Antoine. Il fut encore bon architecte.

» *Nicolas Bachelier* fut élève de Michel-Ange. Etant à Toulouse, sous le règne de François 1er, il y établit le bon goût, et en bannit la manière gothique qui avoit été en usage jusqu'alors.

» *Baccio Bandinelli*, né à Florence, fut un sculpteur fort estimé. C'est lui qui a restauré le bras droit du groupe de Laocoon. Il mourut en 1559.

» *Jean de Bologne*, mort à Florence vers le commencement du dix-septième siècle, fut un excellent sculpteur. Il orna la place publique de Florence de ce groupe de marbre que l'on y voit encore, et qui représente l'enlèvement d'une Sabine. Le cheval sur lequel on a mis depuis la statue de Henri IV, au milieu du Pont-Neuf à Paris, étoit de ce grand maître.

» *Jean Gonnelli*, surnommé l'*aveugle de Cambassi*, du nom de sa patrie, en Toscane, mourut à Rome, sous le pontificat d'Urbain VIII. Elève de Pierre *Tacca*, il annonçoit du génie; mais il perdit la vue à l'âge de vingt ans. Ce malheur ne l'empêcha pas d'exercer la sculpture, en se laissant gui-

der par le seul sentiment du tact. C'est ainsi qu'il représenta Côme 1er, grand-duc de Toscane, et qu'il fit avec succès plusieurs autres ouvrages.

» *Pierre Puget*, admirable sculpteur, bon peintre, excellent architecte, naquit à Marseille en 1623. Il embellit Toulon, Marseille et Aix, de plusieurs tableaux qui font encore l'honneur des églises des Capucins et des Jésuites. Tels sont une Annonciation, le Baptême de Constantin, le tableau qu'on appelle *le Sauveur du monde. L'Éducation d'Achille* est le dernier tableau qu'il ait fait en ce genre. Milon Crotoniate est la première et la plus belle statue qui ait paru à Versailles de la main du Puget. Cet admirable artiste est mort à Marseille en 1694, âgé de soixante-douze ans.

» *Jacques Sarrazin*, né à Noyon, étoit contemporain du Puget. On voit, de ce célèbre artiste, dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le tombeau du cardinal de Bérulle, etc. Parmi ses ouvrages pour Versailles, on ne doit pas oublier de citer le groupe de Rémus et de Romulus allaités par une chèvre; et, à Marly, un autre groupe également estimé, représentant deux enfans qui se jouent avec un bouc.

» *Théodon*, né en France dans le dix-septième siècle, fut habile sculpteur.

» *Algarde*, italien, florissoit vers le milieu du dix-septième siècle. Entre autres ouvrages de cet artiste supérieur, on admire un bas-relief qui représente saint Pierre et saint Paul en l'air, mena-

çant Attila, qui venoit pour saccager Rome. Ce bas-relief sert de tableau à un des petits autels de la basilique de Saint-Pierre.

» *Michel Anguier*, mort en 1680, frère de *François Anguier*, se distingua dans le même art que lui. Il est bien connu par l'Amphitrite de marbre qu'on voit dans le parc de Versailles, par les ouvrages de la porte Saint-Denis, par les figures du portail du Val-de-Grâce, et par d'autres.

» *Jean-Laurent Bernini*, appelé *le Cavalier Bernin*, naquit à Naples en 1598 : Louis XIV le fit venir à Paris en 1665.

» *François Desjardins*, natif de Bréda, est mort en 1694, a exécuté le monument de la place des Victoires à Paris.

» *François Girardon*, né à Troyes en Champagne, a presque égalé l'antiquité par les Bains d'Apollon, par le tombeau du cardinal de Richelieu, qui étoit dans l'église de la Sorbonne, et par la statue de Louis XIV, qui étoit à la place Vendôme. Il a fait aussi un beau buste de Despréaux. Girardon est mort en 1698.

» *Jean-Baptiste Tuby*, dit *le Romain*, tient un rang distingué parmi les artistes qui ont paru sous le règne de Louis XIV. C'est le Brun qui a tracé le plan du beau mausolée du vicomte de Turenne, enterré à Saint-Denis, et c'est Tuby qui l'a exécuté. On y voit l'immortalité qui tient d'une main une couronne de laurier, et qui soutient de l'autre ce grand homme. La Sagesse et la Vertu sont à ses

côtés : la première, étonnée du coup funeste qui enlève ce héros à la France ; l'autre est plongée dans la consternation. Ce tombeau se voit à présent aux Invalides. Tuby mourut à Paris en 1700.

» *Zumbo*, né à Syracuse, devint sculpteur sans autre maître que son génie. Il ne se servit dans tous ses ouvrages que d'une cire coloriée qu'il préparoit d'une manière particulière. *Warin* et *le Bel* avoient eu ce secret avant lui ; mais les morceaux que notre artiste fit avec cette matière excelloient sur tous les autres en ce genre pour leur perfection. Zumbo exécuta, pour le grand-duc de Toscane, ce sujet renommé sous le nom de la *Corruzione ;* ouvrage curieux pour la vérité, l'intelligence et les connoissances qui s'y font remarquer. Ce sont cinq figures coloriées au naturel, dont la première représente un homme mourant, la seconde un corps mort, la troisième un corps qui commence à se corrompre, la quatrième un corps qui est corrompu, et la cinquième un cadavre plein de pourriture, que l'on ne sauroit regarder sans être saisi d'une espèce d'horreur. Le grand-duc plaça cet ouvrage dans son cabinet (*a*). Zumbo mourut à Paris en 1017.

» *Jean-Balthasar Keller*, artiste incomparable dans l'art de fondre en bronze, naquit à Zurich. Il s'établit en France, où il réussit, le dernier décembre 1692, dans la statue équestre de Louis XIV, qui est haute de vingt pieds, et toute d'une pièce,

(*a*) A Florence, où on le voit encore.

comme on la voyoit dans la place Vendôme. Il y a d'autres ouvrages admirables de sa main dans le jardin de Versailles et ailleurs. Louis XIV lui donna l'intendance de la fonderie de l'arsenal. Il mourut en 1702. Son frère *Jean-Jacques* fut aussi très-habile dans la même profession.

» *Pierre Legros*, né à Paris en 1666, mort à Rome en 1719, a eu part aux plus superbes morceaux de sculpture qui aient été faits dans cette capitale des beaux-arts. Tel est son bas-relief de Louis Gonzague, qui fut posé sur l'autel du collége romain, et qui a été gravé; tel est son bas-relief du Mont-de-Piété, son tombeau du cardinal *Cassanata*, la statue mourante de Stanislas Koska, au Noviciat des Jésuites (*a*) : tel est encore le groupe du Triom-

(*a*) *Le Noviciat des Jésuites* s'appelle aujourd'hui *l'église de Saint-André*. Elle est magnifiquement décorée. Le tableau du maître-autel, qui représente le martyre de saint André, est de Guillaume Courtois, dit *le Bourguignon*. On voit dans l'intérieur de la maison la chambre qui fut occupée par saint Stanislas : on en a fait une chapelle. On y trouve la statue de ce saint, représenté mourant sur un lit, les yeux déjà fermés; il tient un crucifix. Cette statue de Legros a beaucoup de réputation; elle offre de beaux détails; mais elle manque d'expression : le visage est trop plein, les mains trop grasses; la figure paroît représenter le sommeil, et non une agonie. Le saint est dans son habit de religieux; sa robe est de marbre noir, la figure de marbre blanc. On a déjà dit que cette bigarrure étoit de mauvais goût.

phe de la Religion sur l'Hérésie, qui orne l'église du *Giezu.* On connoît à Paris le bas-relief fait par ce célèbre artiste pour l'église de Saint-Jacques des Incurables.

» *Antoine Coysevox* naquit à Lyon en 1640. Le grand escalier, les jardins, la galerie de Versailles, sont ornés de ses morceaux de sculpture. Il a fait encore des mausolées qui décoroient plusieurs églises de Paris. On connoît les deux groupes prodigieux de Mercure et de la Renommée assis sur des chevaux ailés, qui ont été posés dans les jardins de Marly en 1702. Chaque groupe, soutenu d'un trophée, a été taillé d'un bloc de marbre; et tous deux, travaillés avec un feu surprenant et une correction peu commune, n'ont pas coûté deux ans de travail à ce célèbre artiste : cependant cet ouvrage souffriroit peut-être la comparaison avec le *Marcus Curtius* du cavalier Bernin, qui est à Versailles. Coysevox mourut en 1720.

» *Nicolas Coustou*, né à Lyon en 1658, et mort à Paris en 1733, fut élève de Coysevox. Sans entrer dans le détail de ses ouvrages, il suffit de citer la belle statue de l'empereur Commode, représenté en Hercule, et qui est dans les jardins de Versailles; la statue pédestre de Jules-César; le groupe des fleuves représentant la *Seine* et la *Marne*, qu'on voit aux Tuileries, et le superbe groupe placé derrière le maître-autel de l'église de Notre-Dame à Paris, qu'on appelle le *Vœu de Louis* XIII. Son nom, célèbre dans les arts, est encore soutenu avec dis-

tinction par MM. Cousteu de la même académie. Il y a eu beaucoup d'autres bons sculpteurs.

» Les anciens auteurs donnent aux Égytiens l'avantage d'avoir élevé les premiers des bâtimens symétriques et proportionnés; mais on doit regarder la Grèce comme le berceau de la bonne architecture (*a*). Elle parvint chez les Romains à son plus haut degré de perfection sous le règne d'Auguste (*b*). Elle commença à être négligée sous celui de Tibère et de Néron. Trajan la releva : Alexandre Sévère la protégea; mais il ne put empêcher qu'elle ne fût entraînée dans la chute de l'empire d'Occident, et qu'elle ne tombât dans un oubli dont elle ne put se relever de plusieurs siècles. Alors se forma une nouvelle manière de bâtir que l'on nomma *gothique*, et qui a subsisté jusqu'à ce que Charlemagne entreprît de rétablir l'ancienne. L'architecture alors donna dans un excès opposé, en devenant trop légère. Les architectes de ces temps-là faisoient consister les beautés de leur architecture dans une délicatesse et une profusion d'ornemens jusqu'alors inconnus; goût qu'ils reçurent des Arabes et des Maures, qui apportèrent ce genre en France, des pays méridionaux, comme les Vandales et les Goths avoient apporté du Nord le goût pesant et gothique. Ce n'est

(*a*) Le beau temps de l'architecture chez les Grecs fut le siècle de *Périclès*.

(*b*) Le fameux Panthéon fut bâti sous le règne d'Auguste.

guère que dans les deux derniers siècles que les architectes de France et d'Italie s'appliquèrent à retrouver la première simplicité, la beauté et la proportion de l'ancienne architecture. »

On ne trouve dans l'Encyclopédie aucun détail sur les architectes célèbres. La continuation de cet extrait est tiré d'un ouvrage estimable, en deux volumes, qui a pour titre : *Vies des architectes anciens et modernes, traduites de l'italien par M. Pingeron.*

Outre les six ordres d'architecture, le *toscan*, le *corinthien*, le *dorique*, le *composite*, et le *rustique*, il y a encore deux autres bâtards, dit M. Pingeron : l'ordre *attique* et le *cariatique*.

L'ordre *attique* consiste seulement en pilastres. On le place au-dessous d'un grand ordre et au dernier étage d'un bâtiment. L'ordre *cariatique* admet, au lieu de colonnes, des figures de femmes qui supportent un entablement (*a*). Elles représentent des captives *cariennes :* de là est venu le mot *cariatique*, qui a été donné à l'ordre. Voici le trait d'histoire qui a donné lieu à l'ordre cariatique.

(*a*) *Entablement* est l'assemblage de toutes les moulures horizontales qui terminent un édifice, ou chacun des ordres dont il est composé. La partie inférieure de l'entablement se nomme *architrave;* celle du milieu, *frise;* et la plus exhaussée, *corniche*. Les *triglyphes* sont de petits rectangles saillans, ornés de cannelures, qui partagent à distances égales la longueur de la frise. Cet ornement est particulièrement affecté à l'ordre dorique. La

» Les Cariens s'étant joints aux Perses, d'autres Grecs leur déclarèrent la guerre, prirent leur ville, passèrent les hommes au fil de l'épée et emmenèrent les femmes en captivité. Ils ne se contentèrent pas de conduire les Cariennes comme esclaves; dans le triomphe de leurs généraux, ils voulurent encore que leurs architectes fissent soutenir les entablemens des bâtimens publics par des figures de femmes qui les représentoient. C'est ainsi qu'elles furent substituées aux colonnes. Les Lacédémoniens firent la même chose après la bataille de Platée. Ils bâtirent une vaste galerie qu'ils appelèrent *Persanne*, dont la voûte étoit soutenue par des personnes habillées comme les captifs qu'ils avoient faits sur les Perses.

» L'histoire nous apprend que Ninus bâtit Ninive, dont le plan étoit un carré long, qui avoit environ vingt-quatre lieues de France de circuit. Cette ville célèbre étoit environnée de murailles si épaisses, que trois chariots pouvoient y passer de front. Elles avoient cent pieds d'élévation, et tiroient leur défense de quinze cents tours, dont chacune avoit

partie de la frise comprise entre deux triglyphes s'appelle *métope*, et la pureté des proportions exige que cette *métope* soit carrée. Les petites consoles renversées, qui paroissent soutenir la saillie de la corniche, se nomment *mutules* dans les ordres toscan et dorique, et *modillons* dans les autres. Le *fût* d'une colonne ou d'un pilastre est la partie comprise entre la base et le chapiteau. On appelle *refends* les cannelures horizontales qui imitent la jonction

cent pieds de haut. Sémiramis ne se contenta point d'une ville aussi vaste; elle fit construire dans son voisinage la fameuse Babylone, qui formoit un carré parfait. Chaque côté avoit cinq lieues de France, et renfermoit vingt-cinq portes de bronze. L'Euphrate passoit au milieu de la ville, on voyoit aux deux extrémités les palais des souverains. Ces palais renfermoient des terrasses soutenues par des arcades. On voyoit encore à Babylone le magnifique temple de Júpiter Bélus, qui avoit près de deux cent douze toises d'élévation, et autant de largeur vers sa base. Il consistoit en huit tours carrées, placées les unes sur les autres, et dont la largeur diminuoit par degrés. On a cru voir dans ce vaste édifice un reste de la tour de Babel, que saint Jérôme croyoit être élevée de trois mille trois cent soixante-dix-neuf toises. On prétend que les Ninus, les Bélus, les Sémiramis, n'ordonnèrent pas seulement les édifices surprenans dont on vient de parler, mais qu'ils en firent les plans, et présidèrent à leur exécution.

» *Trophonius* et *Agamède*, qui vivoient 1400

des assises de pierres, et dont la hauteur des murs est quelquefois divisée à égale distance. On nomme *soubassement* la partie la plus inférieure de celles qui distinguent les étages : dans la façade d'un édifice, le soubassement sert à décorer le rez-de-chaussée, comme les ordres qu'ils supportent servent à décorer un ou plusieurs étages.

On a pris ces définitions dans un ouvrage intitulé *Journal des Arts et des Modes.*

ans avant Jésus-Christ, sont les premiers architectes grecs dont l'histoire fasse mention (*a*).

» *Théodore*, qui vivoit 700 ans avant Jésus-Christ, étoit architecte et sculpteur. Il passe pour l'inventeur de la règle, du niveau, du tour et des serrures (*b*).

» *Statyrus* et *Pitée* furent chargés des dessins et de la conduite du tombeau qu'Artémise fit élever dans Halicarnasse à Mausole, roi de Carie.

» *Dinocrate* fut l'architecte qu'Alexandre employa dans la construction d'Alexandrie.

» *Cossutius* fut le premier architecte romain qui bâtit à la manière des Grecs, 200 ans avant Jésus-Christ.

» *Vitruve Pollion* vivoit sous l'empire d'Auguste, auquel il dédia son Traité sur l'architecture. Ce Traité nous est resté.

» *Apollodore* construisit la fameuse colonne Trajane. L'ouvrage le plus célèbre de Trajan et d'Apollodore est le pont qu'ils firent bâtir sur le Danube; il fut construit dans la basse Hongrie : on voit encore les vestiges des piles. Le pont avoit plus de 300 pieds de haut; sa longueur étoit d'environ 800 perches, qui font une demi-lieue. Les deux extrémités du pont étoient défendues par deux for-

(*a*) Voyez leur histoire dans le Dictionnaire de la Fable.

(*b*) *Calus*, neveu de Dédale, qu'Ovide appelle *Perdix*, inventa la *scie* et le *compas*.

teresses (*a*). Ce pont n'est cependant rien en comparaison de ceux qu'on voit à la Chine. On en cite un, entre les plus fameux, qui a cent arches si élevées, que les vaisseaux passent dessous à pleines voiles; toute la construction est de gros blocs de marbre blanc, surmontés d'une balustrade dont les *acrotères* ou piédestaux portent des deux côtés des lions de la même matière. La Chine a plusieurs ponts qui vont d'une montagne à l'autre. On voit près de la ville de *Kintung* un pont de bois qui est soutenu par vingt chaînes de fer qui sont toutes attachées d'une montagne à l'autre.

» Adrien, après la mort de Trajan, fit bâtir un temple sur ses propres dessins. Il envoya les plans à

(*a*) C'est une question très-importante parmi les naturalistes, que de savoir combien la nature emploie de temps pour pétrifier des corps un peu considérables. Feu l'empereur duc de Lorraine a souhaité qu'on découvrît quelques moyens pour fixer l'âge des pétrifications. Il donna ordre à son ambassadeur à la cour de Constantinople de demander la permission de faire retirer du Danube un des piliers du pont de Trajan; ce qui fut accordé. On en retira un avec beaucoup de peine, et il s'est trouvé que la pétrification ne s'y est avancée que de trois quarts de pouce dans quinze cents ans; mais il y a certaines eaux dans lesquelles cette transmutation se fait beaucoup plus promptement. Au reste, la pétrification paroît en général se former beaucoup plus lentement dans les terrains poreux et un peu humides, que dans l'eau même. (M. DE BOMARE.)

Apollodore, qui se contenta de répondre que si les déesses et les autres statues qui étoient assises dans le temple avoient envie de se lever, elles courroient risque de se casser la tête contre les voûtes. Cette critique coûta, dit-on, la vie à Apollodore.

» *Nicon*, père du fameux médecin *Gallien*, étoit architecte. Gallien avoit lui-même des connoissances dans l'architecture, et nous en a laissé de bons principes.

» *Sennamar*, architecte arabe, florissoit dans le quinzième siècle. Il bâtit deux palais, dont l'un se nomme *Sédir* et l'autre *Kaovarnack*, que les Arabes ont mis au rang des merveilles du monde, et avec juste raison, si les particularités qu'on nous en raconte ne sont point fabuleuses. Une seule pierre lioit, on ne sait comment, toutes les parties de ces édifices; de sorte que, si on l'eût ôtée, tout le bâtiment fût tombé en ruine.

» *Anténius* éleva, avec *Isidore* de Milet, le fameux temple de Sainte-Sophie à Constantinople, par ordre de l'empereur Justinien. Ce vaste édifice avoit d'abord été bâti par Constantin. Il fut brûlé plusieurs fois et rétabli. Justinien voulut en faire un temple magnifique. Ce monument occupe le sommet d'une petite colline qui domine la ville. Le plan de Sainte-Sophie est presque un carré parfait, car cette église a 252 pieds de long, sur 228 de large. On compte 80 pieds depuis le centre de la coupole de Sainte-Sophie jusqu'au pavé. L'église est remplie de colonnes de marbre, de porphyre, etc.

On entre dans l'église par neuf magnifiques portes de bronze. L'albâtre, le serpentin, le porphyre, la nacre de perle, les cornalines ne sont point épargnés, tant en dedans que dans les dehors de cet édifice. Anténius fut non-seulement architecte, mais il étoit encore sculpteur et habile mécanicien.

» *Busquetto*, Grec d'origine, fut chargé en 1016 de bâtir la cathédrale de Pise, l'une des plus belles de ce temps.

» *Guillaume* ou *Williams*, Allemand, bâtit, en 1104, avec Bonano et Thomonaso, sculpteurs pisans, le fameux clocher de Pise. Cet édifice, qui est entièrement de marbre, a 250 palmes (*a*) de haut. Il doit sa célébrité à son inclinaison, qui est de 17 palmes hors de son aplomb, ce qui provient d'un accident arrivé durant sa construction. Le même accident est arrivé à la tour de *Garisende*, à Bologne; cette dernière est cependant moins inclinée.

» *Suger*, abbé de Saint-Denis, passa pour l'un des hommes de son temps les plus versés dans l'architecture.

» *Robert de Covey*, mort en 1311, fut chargé d'achever l'église de Saint-Nicaise de Reims, qui est estimée pour la délicatesse de ses ornemens, et pour la beauté des proportions.

» *Guillaume Wickam*, Anglais, mort en 1404,

(*a*) Dans les lieux où la palme est en usage, elle contient environ huit pouces trois lignes.

donna le plan du palais de Windsor et de la magnifique cathédrale de Winchester.

« *Brunelleschi*, Florentin, mort en 1440, fut un célèbre architecte. Il construisit à Florence le palais *Pitti*, résidence actuelle du grand-duc de Toscane.

» *Le Bramante*, mort en 1514. Le joli petit temple rond qu'on admire au milieu du cloître de Saint-Pierre-Montorio est un des ouvrages les plus estimés du Bramante. Le Bramante jeta les fondemens de Saint-Pierre de Rome. Les architectes ses successeurs firent tant de changemens aux dessins qu'il avoit donnés, qu'il ne reste plus rien du projet du Bramante.

» *Le Sansorin*, mort en 1570, fut un célèbre architecte. Son plus bel ouvrage est la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise.

» *Philibert de Lorme*, mort en 1577, naquit à Lyon. Il s'attacha à bannir de l'architecture le goût gothique, pour y substituer celui de l'ancienne Grèce. Il fit construire l'escalier en fer à cheval du palais de Fontainebleau.

» *Vignole*, mort en 1573, naquit dans le Modénois : il a fait un traité des cinq ordres d'architecture.

» *Vasari*, Italien, mort en 1574, étoit bon peintre et bon architecte.

» *Palladio*, fameux architecte, mort en 1580, naquit à Vicence. Venise est remplie de ses ouvrages. Le célèbre théâtre olympique de Vicence est de lui.

» *Bartholomeo Ammanati*, Florentin, mort en 1586, se distingua dans la sculpture, et se fit une grande réputation dans l'architecture; c'est lui qui acheva le palais *Pitti*.

» *Constantin de Servi*, Florentin, mort en 1622, fut peintre, ingénieur et architecte. Le grand sophi de Perse le demanda au grand-duc Côme II de Médicis. Il demeura un an en Perse. On ignore ce qu'il y fit.

» *Jacques Desbrosses*, célèbre architecte français, fleurit sous le règne de Marie de Médicis. Il donna le dessin du palais du Luxembourg. On vante beaucoup aussi le dessin que cet architecte a donné de la façade de l'église de Saint-Gervais. Elle est décorée de trois ordres; les statues qui l'accompagnent sont lourdes et de mauvaise exécution. Desbrosses fit construire le célèbre aqueduc d'Arcueil.

» *Inigo Jones*, mort en 1652, naquit à Londres. Ses principaux ouvrages sont à White-Hall le magnifique palais appelé Blauqueting-House, le palais de Lindsey à Londres, l'église de Saint-Paul à Covent-Garden, etc. L'architecte Webb fut son élève et son gendre.

» *François Mansard*, mort en 1666, naquit à Paris. Il fit beaucoup d'ouvrages et jeta les fondemens du Val-de-Grâce. Il passe pour l'inventeur de ces appartemens sous le toit que les Français appellent *à la mansarde*.

» *Jacques Van-Campen*, Hollandais, mort en 1638. Il a rebâti dans un goût très-majestueux,

l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, qui avoit été consumé par les flammes. C'est le plus bel édifice de toute la Hollande. Cet artiste peignoit aussi. Il étoit riche et d'une famille noble, et il ne tira aucun salaire de ses peintures et de ses dessins.

» *François Boromini*, Italien, mort en 1667. Il embellit le palais *Spada*. Il y fit une galerie en colonnades, dont la perspective est telle, que la scène paroît trois fois plus longue qu'elle ne l'est réellement. La décoration de cette galerie a donné au cavalier Bernin l'idée de la fameuse *Scala Regia* (*a*).

» *Le cavalier Bernin*, mort en 1680. Il étoit fils d'un sculpteur. Il fit, à l'âge de dix ans, une tête de marbre qu'on voit aujourd'hui à Sainte-Praxède, et qui mérita les suffrages de tous les connoisseurs. Le pape Paul V voulut le voir travailler, et il acheva devant lui le modèle d'une tête de saint Paul, en une demi-heure. Le Bernin avoit à peine dix-sept ans qu'on voyoit déjà dans Rome plusieurs beaux ouvrages de sa composition, parmi lesquels on compte le beau groupe d'Apollon et Daphné. Urbain VIII, devenu pape, dit au Bernin : *Vous êtes bien heureux de voir le cardinal Muffeo Barberini élevé au pontificat; mais son bonheur est au-dessus du vôtre, puisque Bernin vit sous son règne.* Bernin s'appliqua en même temps à la peinture, à la sculpture, à l'architecture; il exécuta en bronze la Con-

(*a*) Les connoisseurs regardent le Boromini comme un architecte sans génie et de mauvais goût.

fession de saint Pierre (*a*); la fontaine de la place Navone; quatre figures colossales représentant les quatre principaux fleuves de la terre : le Nil, le Danube, l'Euphrate, le Niger. Ces figures sont assises sur une énorme masse de rochers, d'où l'eau tombe.... Le même artiste donna le dessin de la fontaine dite *la Barcacia* (mauvaise barque), qui est à Rome dans la place d'Espagne. Il suppléa en quelque manière à la difficulté d'y faire jaillir les eaux à une certaine élévation. La Barcacia représente une grande barque, qui coule à fond, au milieu d'un bassin ovale. L'effort qu'elle fait en enfonçant, est censé faire jaillir l'eau au-dessus de l'endroit où elle entre : cette idée suppose qu'elle ne doit pas s'élever bien haut. C'est ainsi qu'un artiste habile tire parti des défauts même de la nature. Le Bernin fit beaucoup d'autres ouvrages fameux, entre autres ce superbe escalier à côté de Saint-Pierre, dont la petite galerie du *Boromini* lui donna, dit-on, l'idée (*b*). La charmante église du Noviciat des Jésuites à Rome est encore du Bernin. Un de ses plus

(*a*) C'est-à-dire, le baldaquin, l'autel, etc., de Saint-Pierre.

(*b*) Il fit aussi la place et la colonnade de Saint-Pierre, et, dans l'église de Saint-Pierre, les tombeaux d'Urbain VIII et d'Alexandre VII. Ce dernier tombeau est au-dessus d'une porte qui forme un enfoncement obscur, et comme une espèce d'antre. Le Bernin a tiré le plus grand parti de cette position. Une draperie tombe en forme de

beaux morceaux de sculpture est le groupe de sainte Thérèse ravie en extase, avec un ange qui lui perce le cœur d'un trait enflammé. Cette statue est à Rome, dans l'église de Notre-Dame de la Victoire (*a*). Le Bernin regardoit le fameux *Torse* antique comme le morceau de sculpture le plus parfait. Le Bernin étoit actif, laborieux, plein de feu, colère, mais bon chrétien, charitable vertueux. Il aimoit la comédie, et la jouoit supérieurement à l'*impromptu*. Il vint en France; Louis XIV le combla de marques de distinction (*b*).

» *Claude Perrault*, architecte français, mort en 1688, fut à la fois médecin, peintre, musicien, architete, ingénieur, physicien et anatomiste. Ce savant fit un dessin pour la façade du Louvre, qui mérita la préférence sur tous ceux qui furent pré-

rideau sur la porte; la Mort, placée dessous, soulève le rideau et se montre à moitié. Le pape est entre la *Vérité* et la *Charité*. L'une lui montre le spectre effrayant qui s'approche; l'autre le console et le rassure.

(*a*) L'expression du visage de sainte Thérèse est sublime, la figure de l'ange est ravissante; mais la draperie de la sainte ne vaut rien : elle est beaucoup trop chargée de petits plis. Ce morceau de sculpture est placé dans une niche élevée; une petite fenêtre qui se trouve dans le haut forme, par le jour qu'elle donne, une gloire brillante à l'ange; ce qui produit un effet très-heureux.

(*b*) On voit en France, de cet artiste célèbre, le buste de Louis XIV, et la statue de *Marcus Curtius*, au-delà de la pièce des *Suisses* à Versailles.

sentés. C'est cette superbe façade qui surprit le cavalier Bernin, et qui est en effet le plus beau morceau d'architecture qui soit dans les différens palais des souverains de l'Europe. Perrault inventa quelques machines très-ingénieuses pour transporter et pour élever des pierres énormes. Perrault fit encore construire un arc de triomphe superbe qui étoit à la porte Saint-Antoine, et l'Observatoire, qui est le plus beau de l'Europe. Lorsque Perrault fut admis à l'académie des sciences, il n'exerçoit plus la médecine que pour sa famille, pour ses amis et pour les pauvres. Il publia quatre volumes sous le titre d'*Essais de Physique*; il mit encore au jour un recueil de machines de son invention. Charles Perrault, frère de l'architecte, fit un ouvrage intitulé : *Parallèle des anciens et des modernes*, où il donnoit la préférence entière à ces derniers sur les premiers; ce qui attira aux deux frères la haine de Boileau... Perrault s'exerça avec une foule d'artistes français à la recherche d'un nouvel ordre d'architecture, et ne trouva rien qu'un chapiteau corinthien, dont les feuillages étoient ridiculement remplacés par des plumes d'autruche; les colonnes représentoient des troncs d'arbres.....

» *François Blondel*, mort en 1688, a donné les dessins des portes Saint-Denis et Saint-Antoine, à Paris. La première est très-belle (*a*); la seconde n'a-

(*a*) Blondel fit toutes les inscriptions latines de ce monument. Il étoit d'ailleurs grand mathématicien.

voit de remarquable que quelques morceaux de sculpture.

» *Jules Hardouin-Mansard*, fils d'une sœur de François Mansard, prit le nom de cet architecte. Le grand ouvrage d'Hardouin-Mansard est le château de Versailles. Il donna le plan de la place des Victoires; il finit la fameuse église des Invalides, commencée par *Libéral Bruant*, et éleva la coupole, qui est la plus belle de Paris. Il mourut en 1708.

» *François Galli Bibiena*, Italien mort en 1739, fut, ainsi que son frère, architecte et peintre célèbre. Il fit le beau théâtre de Vérone.

» *Christophe Wren*, Anglais, mourut en 1723. Cet artiste, à l'âge de seize ans, avoit déjà fait des découvertes dans l'astronomie et la mécanique; il donna le dessin de la fameuse église de Saint-Paul de Londres, que l'on commença à bâtir en 1672, et qui fut achevée en 1010. Cet architecte posa la première pierre, et son fils y mit la dernière.

» *Jacques-Gabriel*, né à Paris et mort en 1742, commença le Pont-Royal, qui fut achevé par le frère Romain.

» *Nicolas Salvi*, Italien, fut poète et architecte. Il mourut en 1751.

« *Boffrand*, mort en 1754. Il a construit le fameux puits de Bicêtre (*a*). »

(*a*) Il fut fait en 1733, 34, 35; sa profondeur est de vingt-huit toises et demie, qui font 171 pieds, 15 pieds de diamètre dans œuvre, et 9 pieds de hauteur d'eau inta-

Cette nomenclature est beaucoup plus étendue dans le livre d'où j'ai tiré cet extrait; l'auteur cite plusieurs grands seigneurs italiens qui se sont entièrement livrés à l'étude de l'architecture, et qui y ont excellé. Il ne parle point de *Vanvitelli*, architecte moderne très-célèbre. C'est lui qui a fait l'élégant et magnifique escalier du palais neuf de *Caserte*, auprès de Naples, et au roi de Naples. Vanvitelli est mort il y a environ vingt-huit ans.

(7) « La première musique des Romains leur vint des Etrusques, et ce n'étoit qu'une musique grossière et sans aucun principe; mais, depuis, ils prirent la musique des Grecs, et la transportèrent en Italie. Le premier Romain qui écrivit sur la musique, fut le fameux architecte Vitruve.... Si la Grèce eut ses Timothée et ses Tyrtée, qui firent de si grands effets sur leurs contemporains, l'Italie a ses *Stradella* et ses *Palma*, qui, dit-on, en ont fait d'aussi étonnans. Stradella, en jouant du violon, attendrit l'âme d'un scélérat qui avoit eu le projet de l'assassiner. Palma, chanteur napolitain, se laisse surprendre par un créancier qui veut le faire arrêter; Palma, pour toute réponse à ses in-

rissable, parce que tout le fond a été creusé dans le roc où sont les sources. On a pratiqué dans le mur, à deux toises au-dessus du niveau de l'eau, une retraite d'une toise, avec un appui de fer au niveau du mur, dans toute sa circonférence, pour les ouvriers et les matériaux nécessaires à son entretien et à des réparations. (*Dict. hist. de la ville de Paris.*)

jures et à ses menaces, chante plusieurs ariettes, en s'accompagnant du clavecin : la fureur du créancier s'adoucit peu à peu, et se calme si parfaitement, que non-seulement il remet la dette, mais donne à Palma dix pièces d'or pour l'aider à payer d'autres créanciers (*a*).... Les différentes notes qu'on trouve dans la musique écrite au quatorzième siècle, et jusqu'au seizième, étoient au nombre de cinq, et s'appeloient *maxime, longue, brève, semi-brève, minime.* La noire, la croche et la double-croche n'étoient pas encore en usage. »

Musiciens grecs.

« *Antimaque* étoit un grand musicien, et composa plusieurs poèmes (*b*). Un jour qu'il en lisoit dans une assemblée, voyant que tous ses auditeurs s'en-

(*a*) « On raconte que le célèbre Farinelli, jouant le rôle d'un héros captif, imploroit, dans un air très-touchant, sa grâce et celle de sa maîtresse, auprès d'un tyran farouche et cruel, qui les avoit faits ses prisonniers. L'acteur qui représentoit le tyran fut tellement attendri par les accens plaintifs de Farinelli, qu'au lieu de lui refuser sa demande, comme le portoit la pièce, il oublia entièrement son caractère, fondit en larmes, et serra le captif dans ses bras. » (*Voyage en Sicile et à Malte, traduit de l'anglais de M. Brydone, second volume.*)

(*b*) Chez les Grecs, tout poète étoit musicien. Pindare composoit des odes, les mettoit en musique et les chantoit aux jeux olympiques. Tout le monde sait que la fameuse Corinne enleva cinq fois le prix à Pindare.

nuyoient et se retiroient successivement, mais que Platon seul restoit : *Je lirai toujours*, s'écria-t-il; *Platon vaut seul une assemblée.*

» *Damophile*, femme de Pamphile et amie de Sapho, composa des hymnes qui se chantoient en l'honneur de Diane. A l'exemple de Sapho, Damophile tenoit des assemblées où les jeunes filles les plus spirituelles venoient apprendre la poésie et la musique. Damophile composa plusieurs poèmes.

» *Lamia*, la plus célèbre joueuse de flûte de son temps, fut regardée comme un prodige par sa beauté, son esprit et ses talens. Plutarque et Athénée assurent qu'elle reçut partout les plus grands honneurs.

» *Nanno*, *Néméade*, *Télézilla-Néréa*, furent encore musiciennes.

» *Thymèle*, femme célèbre, inventa la danse théâtrale, etc.... »

Cette nomenclature est aussi étendue qu'intéressante dans l'ouvrage de M. de la Borde : je me bornerai (dans la vue d'exciter l'émulation des jeunes personnes) à extraire de cet ouvrage une courte notice sur la vie des plus célèbres musiciennes modernes.

« *Marguerite Archinta*, d'une grande famille de Milan, joignoit aux grâces de la figure les talens agréables de la poésie et de la musique. Elle composa beaucoup de chansons et de madrigaux, et les mit en musique. Elle vivoit vers le commencement du seizième siècle.

» *Julie Varèse*, religieuse, se fit admirer par ses talens en musique, et par la beauté de son chant. Elle faisoit aussi de bons vers.

» *Marie-Marguerite Costa*, Romaine, femme d'une vaste érudition, s'exerça avec succès en différens genres de littérature. Elle a fait les poèmes de plusieurs opéras.

» *Faustine Bordoni*, Vénitienne, femme du célèbre compositeur Jean-Adolphe *Hasse*, surnommé *il Sassonne*, et musicienne de premier ordre, inventa un nouveau genre de chant, pour lequel il falloit une agilité surprenante, une netteté, une précision, qui saisissoient d'admiration. Elle avoit l'art de soutenir sa voix avec force, et de reprendre haleine sans qu'on s'en aperçût. Elle parut sur le théâtre de Venise en 1716.

» *Dauphine de Sarte*, femme de M. le marquis de Robias, possédoit parfaitement la philosophie ancienne et moderne, l'algèbre et les autres parties des mathématiques. La musique faisoit son amusement. Elle composoit facilement, chantoit fort bien, et jouoit du clavecin, du théorbe et du luth. Elle mourut à Arles, en 1685.

» *Elisabeth-Claude-Jacquet de la Guerre*, née à Paris, fit connoître, dès sa plus grande jeunesse, les dispositions extraordinaires qu'elle avoit pour la musique. A quinze ans elle joua du clavecin devant le roi. Madame de Montespan la garda trois ou quatre ans auprès d'elle. Elisabeth épousa *Marin de la Guerre*, organiste. Elle a donné au public *Céphale*

et Procris, paroles de *Duché;* trois livres de *Cantates;* un recueil de pièces de clavecin, un recueil de sonates; un *Te Deum* à grands chœurs, qu'elle fit exécuter en 1721 dans la chapelle du Louvre, pour la convalescence du roi. Elle mourut en 1729.

» *Madame la marquise de la Mézangère,* née en 1693, jouoit supérieurement du clavecin; elle avoit aussi du talent pour la composition, qu'elle savoit parfaitement; mais elle n'a jamais voulu rendre public aucun de ses ouvrages. *Madame la marquise de Gange*, sa fille, morte en 1741, jouoit du clavecin aussi bien que madame de la Mézangère, et n'avoit jamais eu d'autres leçons que celles de sa mère. En outre, madame de la Mézangère éleva chez elle un enfant, et, par les bons principes qu'elle lui enseigna, lui fit faire de tels progrès, qu'il est devenu maître de clavecin de la reine et des enfans de France (*a*). » (*Essai sur la musique.*)

(*a*) « *Jean-Marie le Clair* naquit à Lyon : son premier goût fut celui de la danse, et il fit à Rouen les premiers essais de ses talens. Par un hasard singulier, le fameux Dupré étoit alors violon dans l'orchestre de la comédie; mais tous deux, mécontens de leurs talens, se rendirent justice et changèrent de place. Dupré devint le plus grand danseur qui ait jamais existé, et le Clair ouvrit bientôt à l'harmonie une nouvelle carrière. En rentrant chez lui après avoir soupé en ville, la nuit du 22 octobre 1764, il fut assassiné, sans qu'on ait jamais pu savoir par qui. » (*Essai sur la Musique.*)

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.